

D
3.5
UL
2007
P923

DANIEL FLORIN PREDOIU

**L'exil, l'identité et la mémoire dans les journaux intimes
de trois intellectuels roumains,
1950-2000**

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en histoire
pour l'obtention du grade de maître ès arts (M.A.)

**DÉPARTEMENT D'HISTOIRE
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC**

2007

© Daniel Florin Predoiu, 2007



À mes parents.

Résumé

À partir de l'idée que l'identité est un *système de sentiments et des représentations par lequel le soi se spécifie et se singularise* (Pierre Tap, Toulouse, Privat, 1980, p. 8), qui accompagne l'individu toute sa vie durant, se métamorphose selon les aléas du quotidien, des contextes et des expériences de vie, l'objectif de ce mémoire est d'expliquer de quelle manière l'expérience initiatique de l'exil influe sur l'évolution identitaire de trois intellectuels roumains. Afin de rendre compte de ce processus nous allons nous pencher sur les journaux intimes de Leontin Jean Constantinescu (1913-1981), Vintila Horia (1915-1992) et Sanda Stolojan (1919-2005), des noms représentatifs de l'exil anticommuniste roumain, respectivement des années 1950, 1960 et 1970-1980.

Avant-propos

La finalisation de ce mémoire n'aurait pas été possible sans le soutien et l'aide précieuse de plusieurs personnes, que je tiens profondément à remercier.

Tout d'abord, je tiens à remercier sincèrement *Monsieur Bogumil Jewsiewicki-Koss*, mon directeur de recherche, pour sa patience, sa très grande disponibilité, ses encouragements stimulants et ses conseils éclairés.

Mes remerciements vont également à *Monsieur Nicolae Florescu*, critique littéraire bucarestois, pour m'avoir fourni plusieurs de ses ouvrages sur l'exil anticomuniste roumain, que je n'aurais pas pu consulter autrement.

J'exprime aussi ma reconnaissance au *Bureau International* de l'Université Laval pour la bourse de stage de terrain que l'on m'a accordée à l'été 2005. Cela m'a permis d'aller en Roumanie pour ramasser une bonne partie du matériel nécessaire à l'élaboration de ce mémoire de maîtrise.

À *Valentin Fuscan* et *George Lazar*, de Bucarest, je veux témoigner de ma plus sincère reconnaissance pour leur amitié indéfectible et leur soutien moral inestimable.

Merci également à *ma femme, Oana-Daria*, pour son appui sans faille, sa compréhension et son amour de tous les instants. Sa patience et son dévouement envers moi ont été exceptionnels. Grâce à elle j'ai compris que je n'étais pas seul et que j'y arriverais.

Finalement, je voudrais remercier *mes parents*, qui m'on appuyé financièrement et moralement depuis les tous débuts de mes études universitaires. Qu'ils soient assurés que leur fils leur est reconnaissant pour tout ce qu'ils ont fait pour lui et qu'il les aime. C'est pourquoi il lui fait grandement plaisir de leur dédier ce mémoire.

Daniel Florin Predoiu

Table des matières

	Page
Introduction	1
0.1. L'exil anticomuniste roumain : quelques repères et une définition.....	7
0.2. Le concept d'identité sociale chez Zavalloni.....	11
0.3. Sources et méthodologie.....	14
Chapitre I : Après 1990, un phénomène nouveau à l'horizon, en Roumanie : l'éclatement des écrits intimes, témoignant de l'expérience personnelle des exilés.....	20
1.1. Les journaux intimes.....	22
1.2. Les mémoires.....	26
1.3. Les correspondances intimes.....	30
Chapitre II : <i>Renoncer à l'absurde du rêve et accepter l'absurde du réel</i> ou comment la pratique du quotidien en exil peut mener à une métamorphose identitaire. Le journal de Leontin Jean Constantinescu (1947-1958)	34
2.1. Un « juriste nomade » à Paris, au milieu du « premier exil roumain ».....	35
2.2. Une identité déchirée par la lucidité du vécu.....	40
2.2.1. Avoir la nostalgie du passé.....	42
2.2.2. Anticiper sur le futur.....	47
2.2.3. Accepter le présent.....	48
2.3. Une guerre et ses conséquences sur une conscience.....	53
2.4. (Re) gagner une identité par la pratique acharnée du quotidien.....	54
2.4.1. Se valoriser en travaillant.....	55
2.4.2. Rebâtir son chez-soi.....	58
Chapitre III : <i>S'exiler dans son propre exil</i> , dans l'attente d'un (im) possible retour ou comment (re) trouver son identité en écrivant un roman à succès. Le journal de Vintila Horia (1964-1965)	62
3.1. Un « paysan du Danube » confronté à la violence de l'Histoire.....	64
3.2. L'affirmation difficile du « je » à la frontière de deux langues et deux espaces culturels.....	71
3.2.1. D'un bout du monde à l'autre, un long voyage initiatique.....	72
3.2.2. Se redéfinir, en faisant le point sur soi-même.....	81
3.3. Pour une troisième voie identitaire, par l'écriture d'un roman contesté : <i>Dieu est né en exil</i>	85
3.4. Se voir dans l'impossibilité de « boucler la boucle ».....	91

Chapitre IV : Éprouver l'étrange sensation de vivre son après-soi ou comment la survivance à l'exil (re) pose la question identitaire. Le journal de Sanda Stolojan (1975-1996)	95
4.1. Une militante pour les droits de l'Homme, à l'ère du témoin.....	97
4.2. Affirmer avec difficulté une identité en rupture avec le passé.....	102
4.2.1. Entre deux « massifs », une habitation difficile.....	102
4.2.2. Rupture ?.....	108
4.3. Un moment-clef pour l'évolution d'une identité : la chute du communisme en Roumanie.....	114
4.4. Un travail de réaménagement identitaire sous le signe du mythe d'Ulysse.....	117
4.4.1. « Tu es entre la France et la Roumanie, tu devrais écrire ça ! ».....	117
4.4.2. Se resituer à distance.....	121
Conclusion	126
Bibliographie	129

Introduction

Après la chute des régimes communistes en Europe de l'Est, à la fin de 1989, l'exil a représenté l'un des thèmes fréquemment invoqués par la société civile, tant en Roumanie, que dans le reste des pays de l'Europe Centrale et Orientale, comme l'une des dimensions les plus importantes de l'histoire politique de la deuxième moitié du XX^e siècle. En ce qui concerne l'exil roumain tout particulièrement, les historiens de Bucarest ont affirmé – à juste titre – qu'« on ne peut pas connaître véritablement notre histoire d'après 1945, tant que l'exil continue de rester une notion confuse, controversée, même ignorée dans une certaine mesure »¹.

Défini généralement comme « un départ d'un ou de plusieurs individus de leur pays d'origine par contrainte politique, raciale ou professionnelle »², l'exil reste jusqu'aujourd'hui l'un de plus tristes destins qu'une personne peut connaître. Bien qu'utilisé – en tant que forme de châtement civique – depuis l'Antiquité, c'est seulement plus tard, aux XIX^e et XX^e siècles, qu'il touchera brutalement des communautés ou des peuples entiers, les ébranlant pour toujours. Pensons seulement aux *boat people*, ces gens persécutés chez eux et obligés par conséquent de fuir leurs pays sur des embarcations de fortune ou aux cinq millions de réfugiés de l'ex-Yougoslavie, victimes de quatre guerres interethniques s'étendant sur plus d'une décennie (1990-2001).

Les souffrances qu'une telle expérience existentielle peut engendrer, soit à titre personnel, soit à titre collectif, expliquent bien pourquoi l'exil est toujours associé – même lorsqu'il est volontaire – à l'idée de défaite, de résignation. Regardé sous cet angle, le sort de l'exilé est depuis toujours le même, c'est-à-dire de ne plus jamais retrouver le chemin du retour, tel qu'il l'a connu au moment de son départ et, par conséquent, de se voir obligé d'accepter un destin totalement différent de celui espéré auparavant, pour lequel il n'était pas préparé et qu'il n'aurait pas voulu.

¹ Georgeta Filitti, « À la recherche de l'exil », dans Georgeta Filitti (ed.), *Vocile exilului (Les voix de l'exil)*, Bucarest, Enciclopedica, 1998, p IX.

² A. Strauss, « Des exils du langage à la langue de la littérature », dans Jacques Mounier (ed.), *Exil et littérature*, Grenoble, Ellug, 1986, p. 113.

Pourtant, le fait de se retrouver expulsé hors de sa patrie, sans possibilité de rentrer chez-soi et de continuer à y vivre, peut se révéler – au-delà de tout ce que le bannissement implique de tragique dans la vie de l'être humain – une expérience humaine fondatrice, un nouveau commencement dans le parcours social de l'individu et par là, « une excellente école »³, grâce à laquelle celui-ci « acquiert une vision plus large des problèmes » et « se déprovincialise »⁴. Toutefois, pour que l'exilé puisse vivre intérieurement cette « révélation », il doit remplir au moins trois conditions. Tout d'abord, il faut qu'il passe une période assez longue de temps loin de « chez-lui », autrement dit il est nécessaire que son errance ne soit pas de courte durée ; ensuite, qu'il ait la volonté de « s'adapter à son nouvel environnement social [pour pouvoir] s'inscrire ainsi dans de nouveaux cadres sociaux »⁵ et finalement, il faut qu'il dispose d'un bagage culturel assez solide sur lequel s'y appuyer lors de la construction de sa nouvelle identité⁶.

Le fait de satisfaire aux trois exigences énoncées plus haut amène le sujet contraint à (ou ayant opté pour) l'exil à découvrir « le dynamisme contradictoire du processus de déracinement »⁷, impossible à imaginer – selon André Karàtson – sans son « complément », c'est-à-dire sans « l'aspiration à l'enracinement »⁸. Cette « découverte » suppose une longue évolution identitaire, durant laquelle la personne dépaysée accepte

³ Remo Bodei, « Exilés dans le temps. Les deux exils », dans Augustin Giovannoni (sous la dir.), *Écritures de l'exil*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 15.

⁴ *Idem.*

⁵ Pascale Arraou, « Transmission de la langue maternelle et inscription identitaire du migrant dans les cadres sociaux de la mémoire », dans Hélène Chauchat et Annick Durand-Delvigne (sous la dir.), *De l'identité du sujet au lien social. L'étude des processus identitaires*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 273. Pour le problème des cadres sociaux, voir Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994, 367 pages et Gérard Namer, *Mémoire et société*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, 242 p.

⁶ C'est pourquoi le professeur Predrag Matvejevitich de l'Université La Sapienza de Rome affirme que « la façon dont on vit l'émigration dépend du bagage culturel qu'on emporte avec soi ». (Cité par Maria Delaperrière dans la préface du recueil de textes que cette dernière a publié sous sa direction – *Littérature et émigration dans les pays de l'Europe Centrale et Orientale*, Paris, Institut d'études slaves, 1996, p. 9).

⁷ André Karàtson, « Essai sur le déracinement dans la prose narrative européenne. Perspectives historiques sur le déracinement », dans André Karàtson & Jean Bessières, *Déracinement et littérature*, Lille, Université de Lille III, 1982, p. 33.

⁸ *Idem.*

graduellement – après avoir dépassé le profond sentiment d'échec irrémédiable⁹ engendré par le nouveau statut social – d'intérioriser les normes et les valeurs de la société d'accueil « en tant que partie et expression de son identité »¹⁰, tout en s'efforçant de garder les normes et les valeurs de la société d'origine. Dans cette perspective, passer par une expérience accablante telle que celle de l'exil n'a rien à voir avec la résignation personnelle, mais bien plutôt avec un combat chevaleresque, pour la sauvegarde de son propre « soi », dont le gagnant à long terme s'avère être indiscutablement l'exilé, qui en sort largement enrichi grâce aux rapports complexes qu'il est obligé d'entretenir en sol étranger à la fois avec soi-même, l'Autre et la société qui l'accueille. C'est bien ce que nous nous proposons de démontrer par le biais de cette recherche.

Dans ce but nous allons nous pencher sur les journaux intimes de Leontin Jean Constantinescu (1913-1981), Vintila Horia (1915-1992) et Sanda Stolojan (1919-2005), trois noms représentatifs de l'exil anticomuniste roumain, issus du même milieu social – la bourgeoisie – et appartenant à la même génération¹¹, sans pour autant se faire remarquer en exil au même moment. En procédant de cette manière nous faisons implicitement certains choix subjectifs, qui nécessitent chacun une petite explication de notre part, en commençant par le type de source choisi, c'est-à-dire le journal intime.

Selon Jean-Pierre Dufief, qui s'est intéressé aux écritures de l'intime de 1800 à 1914, « certaines situations ou certains caractères prédestinent à l'écriture du journal intime »¹². Nous pensons que le fait de se retrouver exilé, « sans famille, sans foyer, sans amis et sans amour »¹³, représente – par son dramatisme – une telle situation, obligeant

⁹ « Il n'y a pas d'échec absolu », écrit Alain Girard dans sa monographie consacrée au journal intime, l'échec étant un sentiment social, qui ne peut être ressenti « qu'en fonction d'un objectif préalable, qui n'a pas été atteint ». Il s'agit donc d'un sentiment « essentiellement relatif, qui se mesure par la distance qui sépare l'individu du but fixé, de la lignée réelle d'arrivée ». (Alain Girard, *Le journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, p. 510).

¹⁰ Marissa Zavalloni, *Identité sociale et conscience. Introduction à l'égo-écologie*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1984, p. 17. Selon Zavalloni, les normes et les valeurs peuvent être considérées comme des outils permettant l'intégration de l'individu au système social.

¹¹ Celle qui sera la plus affectée par l'instauration du communisme en Roumanie, au printemps 1945.

¹² Jean-Pierre Dufief, *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914. Autobiographies, mémoires, journaux intimes et correspondances*, Paris, Bréal, 2001, p. 108.

¹³ Olinda Kleiman, « Manuel Alegre, Lusiade exilé », dans Najib Zakka (ed.), *Littératures et cultures d'exil. Terre perdue, langue sauvée*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1993, p. 26.

l'individu dépaycé et donc « en rupture avec la société [où il vit son présent], de se replier sur lui-même »¹⁴ et, par conséquent, de chercher refuge dans les pages de son journal¹⁵. Dans cette logique le journal intime devient un « instrument d'exploration et de (re) création »¹⁶ de son propre soi, permettant à celui confronté avec le malheur du déracinement de « voir plus clair, d'aller au-delà des apparences, d'atteindre d'autres aspects de la réalité »¹⁷. De plus – contrairement à d'autres écrits du genre – le *diary*¹⁸ « met l'accent sur l'instantané beaucoup plus que sur ce qui est durable »¹⁹, nous aidant par là à « découvrir » plus facilement dans ses pages les moments de crise intérieure vécus par l'exilé qui se prête à un tel exercice intellectuel. Ces moments de crise nous intéressent dans la mesure où ils marquent les efforts du diariste errant de dépasser les difficultés déterminées par le nouveau contexte social dans lequel il évolue, celui de l'exil. Voilà donc autant des raisons pour choisir le journal intime en tant que type de source susceptible de rendre compte de l'évolution identitaire d'une personne obligée d'affronter une situation exceptionnelle, telle que celle vécue par nos trois sujets.

Ces derniers sont tous – nous l'avons déjà mentionné – d'origine roumaine, tout comme je le suis. D'ailleurs, la genèse de cette recherche doit être cherchée dans mon intérêt pour ce qu'on appelle aujourd'hui « l'exil anticomuniste roumain », phénomène sociopolitique circonscrit aux années 1948-1989. Plusieurs facteurs justifient cet intérêt. Tout d'abord, une affinité avec le sujet. Dans ce sens, le fait d'être né en Roumanie et d'avoir grandi là-bas explique – au moins dans une certaine mesure – pourquoi mes préoccupations intellectuelles aient comme cadre d'origine l'espace roumain, un espace qui m'est sentimentalement proche. Il s'agit ensuite de mes lectures antérieures sur le sujet, lectures qui m'ont beaucoup aidé à comprendre le drame vécu par ceux qui se sont

¹⁴ Jean-Pierre Dufief, *op. cit.*, p. 108.

¹⁵ Le même point de vue chez Augustin Giovannoni, qui écrit que « l'exil ne se constitue qu'à travers l'acte même de se raconter, qu'à travers son écriture » (Augustin Giovannoni, dans Augustin Giovannoni, *op. cit.*, p. 9).

¹⁶ André Paré, *Le Journal. Instrument d'intégrité personnelle et professionnelle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, p. 11

¹⁷ *Idem.*

¹⁸ La forme anglaise du mot « journal ». De là, le néologisme français « diariste » (qui date, selon *Le petit Robert*, de 1954), pour désigner celui qui rédige un journal intime.

¹⁹ Jean Pierre Dufief, *op. cit.*, p. 109.

formés à « l'école amère de l'exil »²⁰. Finalement, le dernier facteur ayant contribué à mon intérêt pour l'exil anticommuniste roumain est représenté par le constat que j'ai affaire à un sujet presque inexploré par l'historiographie roumaine, qui ne s'intéresse à lui que depuis les quinze dernières années.

Cela dit, revenons aux trois auteurs de journaux intimes, pour préciser qu'il s'agit de trois intellectuels de marque – issus de la même génération²¹, celle qui a « ouvert les yeux » dans la Grande Roumanie des années 1920 – appartenant par leurs origines et leur formation à la bourgeoisie roumaine de l'entre-deux-guerres²², c'est-à-dire à cette classe sociale qui se verra éliminée ou contrainte à l'exil après l'instauration du communisme en Roumanie, au printemps 1945. Étant donné leur origine « bourgeoise », Leontin Jean Constantinescu, Vintila Horia et Sanda Stolojan vont partager tous le même sort après la Deuxième Guerre mondiale, se trouvant soit dans l'impossibilité de rentrer chez soi (c'est le cas de Leontin Jean Constantinescu et Vintila Horia, qui avaient représenté la Roumanie à l'étranger sous le régime Antonescu, qui a collaboré avec l'Allemagne), en tant qu'attachés de presse dans les capitales occidentales), soit dans la situation d'accepter l'exil en tant qu'unique solution pour échapper aux persécutions incessantes de la part du nouveau régime de Bucarest (le cas de Sanda Stolojan, descendante d'une importante famille de la bourgeoisie roumaine, rachetée de Roumanie au sens propre du mot par ses parentés françaises au début des années 1960 et frappée par la suite d'interdiction de rentrer sans l'approbation des autorités communistes roumaines).

Dans le nouveau contexte, le statut d'exilé que les trois intellectuels roumains se verront obligés d'assumer jusqu'à la fin de leur vie, s'avèrera pour chacun d'entre eux un fardeau difficile à porter, au moins au début. C'est ce que leurs journaux intimes – que nous avons analysés tour à tour dans les trois derniers chapitres du présent mémoire – laissent entendre, témoignant, selon le cas, soit d'un véritable autisme et incapacité de

²⁰ Neagu Djuvara, *Amintiri din pribegie, 1948-1990 (Souvenirs de l'errance, 1948-1990)*, Bucarest, Albatros, 2002, p. 35.

²¹ La génération née un peu avant (c'est le cas de Leontin Jean Constantinescu, né en 1913), pendant (le cas de Vintila Horia, né en 1915) ou juste après (le cas de Sanda Stolojan, née en 1919) la Première Guerre mondiale.

²² C'est-à-dire à la classe moyenne la plus aisée, car c'est dans ce sens – et pas dans le sens marxiste de « classe dominante » – que le terme de « bourgeoisie » est utilisé dans la société roumaine des années 1930.

communiquer avec l'Autre et la société d'accueil (chez L. J. Constantinescu), soit d'une terrible peur de la violence de l'Histoire (chez V. Horia), soit finalement d'une détermination farouche d'oublier le passé roumain, si chargé de douleur (S. Stolojan).

Toute cette pléiade de sentiments négatifs – exprimant de façon paradoxale la volonté versus l'impossibilité de rompre avec ses origines – aboutira dans le cas de chacun de trois diaristes exilés à un moment de crise profonde, précurseur d'une nouvelle étape dans leur évolution identitaire. Le rôle de ce moment critique – peu importe s'il coïncide avec la Guerre de Corée (le cas de L. J. Constantinescu), l'écriture d'un roman à succès (V. Horia) ou le retour temporaire chez soi, après presque trente ans d'absence (S. Stolojan) – c'est d'aider l'exilé à « sortir de la nostalgie du pays »²³ d'origine, pour être ensuite capable de « se laisser in-formé »²⁴ par le pays d'accueil. Selon Perla Serfaty-Garzon, ce réaménagement identitaire prouve que pour celui décidé à le vivre de manière exemplaire, l'exil « n'est pas un projet de coexistence avec la culture d'accueil », mais bien « une vision d'accueil en soi de cette culture »²⁵. Regardé sous cet angle philosophique, le statut d'exilé en terre occidentale « acquis » par nos trois sujets après 1945 s'avère être un statut privilégié, favorisant non pas l'insuccès et dès lors, la résignation, mais bien l'ouverture vers d'autres horizons culturels avec son corollaire – la renaissance intérieure, et, par conséquent, un véritable accomplissement intellectuel et professionnel dans les domaines qu'on leur avait interdit de pratiquer chez eux (la jurisprudence, dans le cas de Leontin Jean Constantinescu ou la littérature, dans celui de Vintila Horia) ou qu'ils ont découvert à cause / « grâce » aux conditions difficiles imposées par l'exil (le métier d'interprète de conférence, dans le cas de Sanda Stolojan).

²³ Perla Serfaty-Garzon, *Enfin chez-soi? Récits féminins de vie et de migration*, Montréal, Boyard, 2006, p. 127.

²⁴ *Ibid.*, p. 122.

²⁵ *Idem.*

0.1. L'exil anticommuniste roumain : quelques repères et une définition.

Étant donné que la présente recherche porte – même si de manière indirecte – sur l'exil anticommuniste roumain, nous pensons qu'il serait utile de poser ici quelques repères sur ce phénomène qui a marqué l'histoire des Roumains²⁶ de la deuxième moitié du XX^e siècle.

Commençons par souligner le caractère exceptionnel que revêt l'exil pour les Roumains, une nation pour laquelle l'émigration – soit-elle économique ou politique – ne s'inscrit pas parmi ses traditions.²⁷ En fait, si on « oublie » les quelques milliers de paysans de Transylvanie et de Bucovine partis autour des années 1900 pour l'Amérique, à la recherche d'une vie meilleure, il n'y a jamais eu dans le passé des Roumains un phénomène migratoire d'envergure, comparable, par exemple, à celui des Polonais suite à l'insurrection de novembre 1830. C'est seulement après la Deuxième Guerre mondiale que les choses changent et les Roumains commencent à quitter leur pays d'origine, mais cette fois-ci dans un contexte politique totalement défavorable, à la fois sur le plan national qu'international. À l'époque la Roumanie venait de rompre son alliance avec l'Allemagne hitlérienne, pour passer tout de suite après dans le camp des Alliés²⁸, sans que cette manœuvre stratégique puisse lui apporter à la Conférence de Paix de Paris (1947) le statut de cobelligérante tant souhaité. De sorte qu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale elle se retrouvera non seulement sur la liste des pays vaincus, mais – pire encore – occupée *de facto* par son nouvel « allié », l'Union Soviétique, dont le premier souci sera d'y instaurer un gouvernement communiste, subordonné totalement au bon vouloir de Moscou²⁹.

²⁶ Tout comme celle des autres pays est-européens.

²⁷ Contrairement à d'autres nations est-européennes, comme les Polonais, par exemple, pour lesquels « le fait de partir s'inscrit, qu'on le veuille ou non, dans une tradition culturelle » (Maria Delaperriere, « L'émigration en tant que pulsion identitaire. L'exemple de Gombrowicz », dans Maria Delaperriere, *op. cit.*, p. 91).

²⁸ Par le coup d'État du 23 août 1944 le roi Michel I^{er} mit fin au régime autoritaire du maréchal Ion Antonescu (1940-1944) et ordonna aux troupes roumaines d'arrêter de combattre contre l'Union Soviétique. Celles-ci durent combattre ensuite jusqu'à la fin de la guerre contre l'ancien allié, l'Allemagne nazie, de sorte que les historiens occidentaux ont parlé d'une véritable « trahison roumaine » dans ce cas.

²⁹ Il s'agit du gouvernement Petru Groza (instauré par des pressions soviétiques le 6 mars 1945 et qui s'est maintenu au pouvoir jusqu'au 30 décembre 1947, lorsque le roi Michel fut obligé d'abdiquer).

À partir du 23 août 1944, au fur et à mesure que les communistes – aidés par l'Armée Rouge d'occupation – s'installent au pouvoir à Bucarest, la classe politique roumaine se rend compte que les raisons d'espérer dans un possible retour à la démocratie libérale d'avant-guerre sont illusoire. Dans ces conditions, les élites intellectuelles et politiques roumaines commencent à s'interroger sur la meilleure manière de combattre le nouveau régime dictatorial de gauche – de l'intérieur ou de l'extérieur du pays, à l'aide des Puissances Occidentales. Entre 1944 et 1947 chaque étape marquant la consolidation du pouvoir communiste en Roumanie – l'instauration du premier gouvernement communiste, le 6 mars 1945, la falsification des élections du 19 novembre 1946, la suppression des partis politiques traditionnels en juillet 1947 et finalement, l'abdication forcée du roi Michel I^{er}, le 30 décembre 1947 – représentera un signal d'alarme et une nouvelle impulsion à quitter le pays pour tous ces gens voyant dans l'exil leur dernière chance de refuser le pacte avec le « diable communiste ». C'est à cette époque-là qu'on commence à parler pour la première fois d'un véritable exil anticommuniste roumain...un phénomène qui s'étendra sur presque un demi-siècle, jusqu'à la fin de 1989 et qui sera défini synthétiquement de cette manière par *l'Institut National pour la Mémoire de l'Exil Roumain (INMER)*³⁰ de Bucarest:

L'exil roumain est représenté par la communauté des personnes vivant à l'étranger, dans les pays du monde libre, entre 1940 et 1989, et qui se sont engagées civiquement dans des actions politiques, démocratiques, anticommunistes, dans l'intérêt de la Roumanie tombée sous le joug du régime totalitaire communiste. L'exil a été le porteur des valeurs et des idéaux tels que la liberté, la démocratie, l'indépendance nationale, qui à l'époque ne pouvaient plus être exprimés ni par l'État roumain tombé sous le joug communiste, ni sur son territoire. Les pays vers lesquels l'exil roumain s'est principalement dirigé furent la France et les États-Unis d'Amérique, sans oublier par là l'Allemagne de l'Ouest, l'Italie, le Canada, l'Amérique Latine ou l'Australie. En Israël on enregistre une situation spéciale³¹, différente, mais assimilable à l'exil sous beaucoup d'aspects.³²

³⁰ Organisme fondé le 5 juin 2003 à Bucarest par la décision no. 656 / 5 juin 2003 du gouvernement roumain pour « cueillir, archiver et publier les documents concernant l'exil roumain des années 1940-1989 ». Pour plus de détails, voir l'adresse électronique du site, plus bas.

³¹ Dans le sens que, une fois partis, beaucoup de Juifs de Roumanie ont continué de se percevoir comme des exilés Roumains – il est vrai, d'origine juive – même s'ils ont réussi à s'établir en Israël, leur deuxième patrie.

³² « Fenomenul exilului » (« Le phénomène de l'exil »), dans *Prezentare INMER (Présentation de l'INMER)*. Site de l'Institut National pour la Mémoire de l'Exil Roumain [En ligne] http://www.inmer.ro/inm05.php?menu_1=1 (Page consultée le 1^{er} juillet 2007).

La définition citée plus haut explique bien pourquoi les Roumains d'aujourd'hui n'utilisent jamais ou très rarement le terme d'« émigration » pour désigner le phénomène migratoire qu'ils ont vécu durant la deuxième moitié du XX^e siècle : parce que pour eux, l'exil – en tant que conséquence du politique, se manifestant par des actions politiques – ne peut être que « de nature politique »³³, tandis que l'émigration – correspondant à leurs yeux aux départs volontaires des années 1990 / 2000 – ne peut être, elle, que « de nature économique »³⁴.

Par contre, ce que la même définition déjà citée « oublie » de souligner c'est la *pluralité* de l'exil anticomuniste roumain en tant que phénomène social. Dans ce sens, Monica Lovinescu – personnage incarnant le mieux pour les Roumains l'idée d'exil et d'exilé – affirme qu'« il est difficile de parler de l'exil au singulier, car il y a eu plusieurs exilés et [par conséquent] plusieurs exils »³⁵, selon la manière dont l'exil a été vécu par chacun de ces exilés. Ces derniers ont été d'ailleurs obligés de faire en sorte que leur façon de vivre et d'agir en exil s'accorde toujours avec le contexte politique international, afin de ne pas « déranger » les gouvernements des pays qui les accueillent. De cette attitude découle une autre caractéristique de l'exil anticomuniste roumain, c'est-à-dire sa *fragmentation* en plusieurs « phases » ou « stades » successifs, plus ou moins intenses quant au degré de combativité des exilés roumains.

« Le premier exil » (1948-1956) correspond grosso modo à une première phase – la plus intense – dans l'évolution de l'exil anticomuniste roumain. Ce qui le caractérise c'est à la fois sa dimension politique et institutionnelle³⁶ et son esprit profondément combattant, qui s'atténuera largement suite à l'écrasement de la révolte de Budapest de 1956 par les chars soviétiques, moment à partir duquel les exilés roumains (dont Leontin Jean Constantinescu³⁷) comprendront que l'Occident ne bougera pas d'un iota pour aider

³³ Monica Lovinescu, dans Mihaela Cristea, *Experienta iniatiatica a exilului (L'expérience initiatique de l'exil)*, Bucarest, Roza Vanturilor, 1994, p. 251.

³⁴ *Idem.*

³⁵ *Ibid.*, p. 254.

³⁶ Il sera représenté par le *Comité National Roumain*, organe politique fondé le 6 avril 1949 à Washington ayant le rôle d'un gouvernement roumain en exil et des représentants dans les principaux pays de résidence de la diaspora roumaine.

³⁷ Voir le chapitre II du présent mémoire.

les pays est-européennes à organiser leur combat contre l'Union Soviétique. Dans ce contexte les deux décennies suivantes (1957-1975) seront vécues par les Roumains exilés en Occident plutôt sous le signe de la déception de façon presque passive et sans grands espoirs dans l'avenir. Pourtant, l'époque n'est pas sans intérêt pour le chercheur historien d'aujourd'hui, qui y découvre des moments vraiment intéressants, tel celui du scandale Goncourt du début des années 1960, impliquant Vintila Horia et son célèbre roman *Dieu est né en exil*³⁸.

La signature, en 1975, des accords de Helsinki³⁹, mettra fin à cette phase apathique de l'exil anticommuniste roumain, en ouvrant une autre – qui s'étendra, elle, jusqu'à la fin de 1989 – d'un dynamisme extraordinaire, à la fois sur le plan politique, social et culturel. Le moment Helsinki coïncida heureusement avec le changement d'attitude de l'intelligentsia française – représentée par « le courant de nouveaux philosophes »⁴⁰, engagés⁴¹ contre toute forme d'idéologie, le marxisme y compris – envers les exilés et les dissidents venant de l'Est, qui se font écouter de plus en plus, à tous les niveaux, par les milieux intellectuels occidentaux. Sachant profiter de ce nouveau contexte favorable, les Roumains – tous comme les autres est-européens vivant en exil – ont pu mieux défendre leur cause devant les gouvernements des pays occidentaux, avec des répercussions bénéfiques sur le destin de leur compatriotes opprimés par le régime national communiste de Nicolae Ceausescu (1965-1989). C'est à cette époque que Sanda Stolojan s'affirme en tant que présidente (1983-1992) de *la Ligue pour la défense des droits de l'Homme en Roumanie*⁴², organisme sociopolitique fondé par les Roumains exilés à Paris après la Deuxième Guerre mondiale et réactivé dans le contexte international de la fin des années 1970, beaucoup plus favorable aux droits de l'Homme.

³⁸ Voir le chapitre III du présent mémoire.

³⁹ Signés par les États-Unis, le Canada et tous les pays européens (sauf l'Albanie), les accords d'Helsinki n'étaient pas des traités au sens juridique du terme, mais bien des engagements politiques, fixant entre les États signataires des principes et des règles de conduite. Le troisième volet des accords sera celui qui permettra ensuite aux pays occidentaux d'exercer des pressions pour le respect de droits de l'Homme dans les pays membres du Pacte de Varsovie (la Roumanie y comprise).

⁴⁰ « La Nouvelle Philosophie » est un courant philosophique apparu au cours des années 1970 en France, comptant notamment Bernard Henri-Lévy, Jean-Paul Dollé, Christian Jambet, André Glucksmann, Jean-Marie Benoist et Gilles Susong.

⁴¹ Contrairement à leurs prédécesseurs, dont il faut mentionner le nom de Jean-Paul Sartre.

⁴² Voir le chapitre IV du présent mémoire.

0.2. Le concept d'identité sociale chez Zavalloni.

Cette recherche s'intéresse – tel que nous l'avons annoncé – aux répercussions de l'exil sur l'évolution du « moi » intime de trois exilés roumains. Dans cette perspective il nous semble fort utile pour notre approche ultérieure de définir tout d'abord ce concept abstrait par excellence qu'est l'identité.

Selon Alex Muchielli – qui lui a consacré une monographie⁴³ – la notion d'identité apparaît de nos jours « comme un concept global, employé de plus en plus souvent avec des acceptions par trop différentes »⁴⁴. Forts conscients de cette réalité et n'oubliant pas le but de notre recherche, nous avons décidé de faire appel dans le cadre de cette démarche à *l'égo-ecologie*, un domaine de la psychologie empirique – fondé il y a une vingtaine d'années par la chercheuse montréalaise Marissa Zavalloni⁴⁵ – qui s'intéresse précisément à « l'étude du Soi dans ses relations complexes avec son environnement »⁴⁶. Selon Zavalloni, l'égo-ecologie « met temporairement entre parenthèse l'environnement objectif [de l'individu], pour se concentrer sur la structure et l'organisation de [son] environnement intérieur, comme contenu de la mémoire à long terme »⁴⁷. Regardé de cette manière, « le microcosme subjectif »⁴⁸ qu'est l'environnement intérieur de l'individu s'avère « peuplé » non seulement par le *soi* de celui-ci – lequel, il est vrai, « occupe une place centrale en tant qu'*objet* privilégié, que le *moi* s'efforce de faire gagner ou de justifier dans un contexte imaginaire ou dans la vie réelle »⁴⁹ – mais aussi par l'*Alter*, en tant qu'individu ou collectivité avec le / laquelle le

⁴³ Alex Muchielli, *L'identité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, 125 pages.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 3.

⁴⁵ Voir dans ce sens Marissa Zavalloni, *Identité sociale et conscience. Introduction à l'égo-ecologie*, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, 1984, 280 pages. Les travaux de Zavalloni – dont le nom a fait école dans le domaine – s'inscrivent dans les champs de la psychologie sociale et de la sociologie.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 7.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 11.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 12.

⁴⁹ *Idem.*

« soi » entretient mentalement et de façon permanente des « relations d'identification, de différenciation positive ou négative, de soutien, d'opposition ou de menace »⁵⁰.

À partir de ces considérations, l'identité est définie par Zavalloni comme étant « le résultat d'une interaction entre l'organisme [de l'individu], sa conscience individuelle [qui implique nécessairement la présence de *l'Autre*⁵¹] et la structure sociale [à l'intérieur de laquelle il mène son existence] »⁵². D'où l'idée que l'identité – même quand elle se dit « personnelle » – ne peut être que sociale, un point sur lequel Zavalloni rencontre, par exemple, Husserl⁵³ (qui affirme que l'« *Alter* est un élément constitutif de l'*Ego* »⁵⁴), Clément Rosset (selon lequel « si le moi ne peut se recommander que de sa propre mémoire, il ne peut s'agir que de sa mémoire d'être social et par conséquent, il n'est d'autre moi que le moi social »⁵⁵), Pierre Tap (qui définit l'identité comme « un système de sentiments et de représentations par lequel le soi se spécifie et se singularise...en tant que personne et en tant que personnage social »⁵⁶), Paul Ricœur (qui affirme que « le maintien de soi, c'est pour la personne la manière telle de se comporter qu'autrui peut compter sur elle »⁵⁷) ou Hélène Chauchat (qui écrit, elle, qu'« il n'y a pas d'individualité qui se construise en dehors de l'ordre social, pas d'individualité qui ne soit rapport à ce monde, [de sorte] que l'on peut dire que *l'identité est et ne peut être que sociale* »⁵⁸).

Après avoir établi le caractère social de l'identité, Zavalloni insiste sur la notion d'appartenance, inséparable, selon elle, de la notion d'identité sociale, « dans la mesure

⁵⁰ *Idem.*

⁵¹ « Le rapport à Alter étant d'abord la conscience que l'on a de ce rapport, en relation avec la conscience de Soi » (*Ibid.*, p. 21).

⁵² *Ibid.*, p. 18.

⁵³ Edmund Husserl (1859-1938), philosophe allemand. Sa doctrine, élaborée en réaction contre le subjectivisme et l'irrationalisme du début du XXe siècle, se définit comme une *phénoménologie*, ou science descriptive des essences. Œuvres principales : *Recherches logiques* (1901), *Logique formelle et logique transcendantale* (1929), *Méditations cartésiennes* (1932).

⁵⁴ Cité dans Zavalloni, *op. cit.*, p. 21.

⁵⁵ Clément Rosset, *Loin de moi. Étude sur l'identité*, Paris, Les éditions de minuit, 1999, p. 27.

⁵⁶ Pierre Tap, dans Pierre Tap (sous la dir.), *Identité individuelle et personnalisation. Production et affirmation de l'identité*, Toulouse, Privat, 1980, p. 8.

⁵⁷ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*. Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 195.

⁵⁸ Hélène Chauchat, « Du fondement social de l'identité du sujet », dans Hélène Chauchat et Annick Durand-Delvigne (sous la dir.), *De l'identité du sujet au lien social*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 8. Italiques dans le texte.

ou [pour tout être humain] le rapport au monde s'établit à travers ses appartenances sociales et culturelles »⁵⁹. Dans cette logique, l'appartenance à un groupe social⁶⁰ – tel que la famille, les milieux professionnels, religieux, politiques ou la communauté nationale – est constitutive de l'identité du sujet. Tout comme le territoire ou le pays de naissance, perçus comme des « espaces d'enracinement »⁶¹, grâce aux « paramètres de reconnaissance mutuelle »⁶² qu'ils fournissent au sujet.

Le fait de se retrouver isolé de ses groupes d'appartenance et en dehors de son territoire / pays d'origine, sans possibilité d'y rentrer, déclenche chez l'individu se trouvant dans cette situation⁶³ une profonde crise identitaire, déterminée – selon Clément Rosset⁶⁴ – « par la perte de *l'objet* aimé / possédé (ou perçu comme tel) ». C'est le moment où « le sentiment de ne plus rien avoir se confond avec le sentiment de n'être plus »⁶⁵, une moment identitaire particulier, par lequel tous les exilés passent d'une manière ou d'une autre⁶⁶ après leur départ forcé de chez eux. Bien qu'il implique un grave traumatisme intérieur pour le « moi » intime de la personne errante, ce moment inévitable de crise identitaire coïncide paradoxalement avec un nouveau départ dans la vie de l'exilé.

⁵⁹ Marissa Zavalloni, *op. cit.*, p. 8.

⁶⁰ Le « groupe social » est défini par Zavalloni comme étant « un objet de représentation investi d'attributs importants de notre identité personnelle ». Pourtant, pour qu'il puisse être représenté, le groupe social « doit s'incarner dans des personnes ou des personnages (réels ou symboliques) particuliers » (Zavalloni, *op. cit.*, pp. 29 et 203).

⁶¹ Perla Serfaty-Garzon, *op. cit.*, p. 11.

⁶² *Idem.*

⁶³ C'est-à-dire chez l'exilé.

⁶⁴ Qui parle dans ce contexte du « naufrage d'une identité que l'on considérerait comme un bien personnel » (Rosset, *op. cit.*, p. 69).

⁶⁵ *Ibid.*, p. 72.

⁶⁶ Nos trois sujets y compris.

0.3. Sources et méthodologie.

S'agissant d'une étude exploratoire, cette recherche se résume à l'analyse de seulement trois journaux intimes, choisis en fonction de leur représentativité par rapport à l'objectif poursuivi. Rédigés par des intellectuels issus de la bourgeoisie roumaine de l'entre-deux-guerres, ces journaux témoignent tous d'une expérience personnelle, vécue – il est vrai – à différentes époques, mais toujours dans le même contexte, celui de l'exil anticommuniste roumain. Bien que rédigés à des époques différentes, leur lecture amène à la même conclusion, celle que le contact avec l'exil fut l'occasion d'une profonde évolution identitaire pour tous les trois diaristes. Ces derniers passent, d'une certaine manière, par les mêmes étapes identitaires, les menant de l'aliénation intérieure à la reconstruction identitaire et à la réussite sur le plan professionnel, de sorte que nous avons conclu à une saturation de l'échantillon choisi.

Rédigé directement en roumain et couvrant en version publiée les années 1947-1958 – donc les années du « premier exil » roumain – le journal de Leontin Jean Constantinescu⁶⁷ fut édité en 1998, grâce aux efforts de Zoé Constantinescu, la femme du diariste. « Un espace de temps plus ou moins long s'écoule entre la mort de l'auteur [d'un journal] et une première publication [de celui-ci] », écrit Alain Girard dans la monographie qu'il a consacrée au journal intime et que nous avons déjà citée plus haut⁶⁸. C'est bien le cas du journal de L. J. Constantinescu, publié seulement dix-sept ans après la mort de son auteur (1981), pas nécessairement pour les types de raisons invoquées par Girard dans son ouvrage⁶⁹, mais tout simplement parce qu'on ne pouvait pas envisager cela dans une Roumanie communiste comme celle d'avant 1989. Une Roumanie pour laquelle un exilé anticommuniste comme Constantinescu n'était qu'un « traître ».

⁶⁷ Leontin Jean Constantinescu, *Jurnal (Journal)*, Bucarest, Jurnalul literar, 1998, 172 pages.

⁶⁸ Alain Girard, *op. cit.*, p. 59.

⁶⁹ Souci de ne pas mettre sa vie privée sur la place publique, souci concernant la subjectivité des faits qui y sont relatés, etc.

Les « deux cahiers de notes intimes » laissés par l'ancien juriste et homme politique roumain couvrent, selon leur éditeur, les années 1947-1968⁷⁰, la dernière note datant du 8 juin 1968 : il s'agit d'une note faisant référence aux assassinats de Robert Kennedy et Martin Luther King⁷¹. Malheureusement, comme pour donner encore raison à André Girard – qui affirme que « règle générale, les premières publications [de tout journal] sont fragmentaires ou partielles » – Zoé Constantinescu opte, en tant qu'éditeur, « pour une reproduction sélective des notes du journal, en éliminant certaines notes à caractère strictement familial ». « De plus – ajoute-t-elle – j'ai arrêté cette édition à la note du 13 juillet 1958, puisque les notes qui suivent ne font plus aucune référence aux réalités politiques, sociales et culturelles concernant la Roumanie »⁷². Après quoi l'éditrice nous laisse savoir que son mari préconisait lui-même une édition incomplète de son journal, édition qui devait inclure seulement les notes faisant référence « à la question roumaine » ; les autres annotations, à caractère très intime, personnel, auraient dû lui servir – selon la même source – à l'écriture d'un futur roman, dont l'archive personnelle de la famille conserve encore quelques traces⁷³. En fin de compte, pour se consoler de cette pudeur extrême dont l'éditeur du journal fait preuve, il ne nous reste qu'à citer encore une fois Alain Girard, qui affirme que « les éditions fragmentaires représentent en quelque sorte une étape nécessaire à la juste interprétation de tout journal intime »⁷⁴.

Contrairement au journal de L. J. Constantinescu – publié en 1998 à Bucarest, par Zoé Constantinescu, la femme du diariste – le journal de Vintila Horia⁷⁵ voit le jour à Paris, en 1966, quelques mois seulement après avoir été achevé par son auteur. Écrit à caractère philosophique, rédigé⁷⁶ par un homme de lettres, tel que l'on définirait à un premier regard, le *Journal d'un paysan du Danube* ne se présente pas comme un journal intime – et pourtant, il en est un ! – mais plutôt comme un « journal instrumentalisé ». Selon Philippe Lejeune, le journal instrumentalisé – spécifique à tout écrivain

⁷⁰ Avec certaines interruptions touchant l'intervalle 1951-1952, respectivement 1962-1968 (« Note sur l'édition », dans L. J. Constantinescu, *op. cit.*, p. 14).

⁷¹ *Idem.*

⁷² *Idem.*

⁷³ *Idem.*

⁷⁴ Alain Girard, *op. cit.*, p. 141.

⁷⁵ Vintila Horia, *Journal d'un paysan du Danube*, Paris, Éditions de la Table Ronde, 1966, 269 pages.

⁷⁶ Directement en français.

expérimenté – est « un entraînement quotidien à l'écriture, une gymnastique qui vous maintien en forme (en particulier dans les périodes de creux, entre deux œuvres) ... un registre qui, si discontinu soit-il, établit une continuité entre les créations successives »⁷⁷. Se servant de ce merveilleux procédé littéraire, Horia s'y lance à une minutieuse investigation de soi qui s'étendra sur toute une année (du 11 novembre 1964 au 21 novembre 1965), essayant de comprendre – vingt ans après le début de sa douloureuse errance – comment l'expérience initiatique de l'exil l'a façonné intérieurement. Pour répondre à cette question il se rappelle – sous forme de *flash* successifs et apparemment chaotiques – les étapes cruciales qui ont jalonné son parcours identitaire depuis sa tendre enfance jusqu'à ce qu'il devienne un écrivain célèbre⁷⁸, comprenant finalement que c'est à travers ces étapes qu'il a appris à découvrir ce qu'il appelle plastiquement « la Vérité », c'est-à-dire le sens caché de la Vie (le besoin de souffrir pour s'élever spirituellement). Dans ce sens, la lecture du journal de Vintila Horia ne fait que confirmer Alain Girard, selon lequel « les circonstances, les événements, s'ils sont consignés dans un journal intime, ne le sont jamais en eux-mêmes. Ils sont seulement une occasion pour l'auteur de réfléchir sur soi, de saisir le reflet du monde extérieur dans sa conscience, de provoquer un sentiment ou une pensée, d'éclairer un aspect de son être, considéré en fin de compte comme la seule réalité »⁷⁹.

Dédié par le diariste à son frère vivant derrière le Rideau de Fer et jamais revu depuis son départ en exil (1944), le *Journal d'un paysan du Danube* n'a connu qu'une seule édition⁸⁰ et n'a joui presque d'aucune attention dans le pays d'origine de l'auteur après la chute du communisme en Roumanie, à la fin de 1989. Pourtant, il regorge d'informations intéressantes tant pour l'historien préoccupé par le phénomène de l'exil

⁷⁷ Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Les éditions Textuel, 2006, p. 211.

⁷⁸ Grâce à la publication de son exceptionnel roman *Dieu est né en exil*.

⁷⁹ Alain Girard, *op. cit.*, p. 16.

⁸⁰ Quelques fragments – traduits en roumain – ont été publiés dans le volume Vintila Horia, *Suflete cu umbra pe pamant. Proiectii si reflectii memorialistice (Des âmes projetant leurs ombres sur la Terre. Projections et réflexions mémorielles)*, volume édité par Nicolae Florescu, Bucarest, Jurnalul literar, 2004, pp. 100-109.

anticommuniste roumain, que pour le critique littéraire, lequel – s'il le veut – peut le « voir comme une véritable œuvre »⁸¹ littéraire.

S'étendant sur plus de vingt ans (1975-1996), le journal de Sanda Stolojan achève en quelque sorte – au moins du point de vue chronologique – la « trilogie » exilique que j'ai constituée, trilogie ouverte par le journal de Leontin Jean Constantinescu (1947-1958) et continuée par celui de Vintila Horia (1964-1965). On dirait d'ailleurs qu'entre les écrits intimes de ces deux diaristes, le journal de S. Stolojan représente « le juste milieu » : rédigé directement en français (tout comme le journal de V. Horia), mais publié d'abord en roumain⁸², quelques années après la chute du communisme en Roumanie (tel que celui de Constantinescu), il connaîtra aussi (tout comme le journal de V. Horia) une édition française⁸³. Plus encore, il est écrit par une femme de lettres (Vintila Horia était lui aussi un homme de lettres), impliquée (tel que Leontin Jean Constantinescu à son époque) dans des activités politiques au milieu de l'exil roumain anticommuniste. Véritable « synthèse » entre les deux types de journaux proposés par L. J. Constantinescu et V. Horia, le journal de Sanda Stolojan insiste sur les difficultés rencontrées par la diariste désireuse de concilier ses deux identités – roumaine et française – apparemment irréconciliables, tout en se voulant une chronique de l'exil roumain parisien des années 1980, de sorte qu'on peut affirmer qu'il est construit autour de deux axes parallèles, qui s'y entrecroisent incessamment.

Cela dit, le journal intime est regardé ici à la fois en tant que genre littéraire et « document expressif »⁸⁴, susceptible de restituer « pas seulement des faits, mais aussi la signification qu'ils ont eue pour ceux qui les ont vécus et les décrivent dans leur propre

⁸¹ Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, *op. cit.*, p. 212.

⁸² En deux volumes : Sanda Stolojan, *Nori peste balcoane. Jurnal din exilul parizian, 1975-1989 (Nuages au-dessus des balcons. Journal de l'exil parisien, 1975-1989)*, Bucarest, Humanitas, 1996, 311 pages, respectivement Sanda Stolojan, *Ceruri nomade. Jurnal din exilul parizian, 1990-1996 (Cieux nomades. Journal de l'exil parisien, 1990-1996)*, Bucarest, Humanitas, 234 pages.

⁸³ Toujours en deux volumes : Sanda Stolojan, *Au balcon de l'exil roumain, à Paris. Avec Cioran, Eugène Ionesco, Mircea Eliade, Vintila Horia...*(1975-1989), Paris, L'Harmattan, 1999, 345 pages, respectivement Sanda Stolojan, *La Roumanie revisitée (1990-1996)*, Paris, L'Harmattan, 2001, 386 pages.

⁸⁴ Selon Madeleine Grawitz les Américains appellent « documents expressifs » : les journaux intimes, les biographies, les lettres, dans un mot « toute la documentation subjective dans laquelle les individus parlent à la première personne et se mettent en cause eux-mêmes » (Madeleine Grawitz, *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 2001, 11^e édition, p. 585).

langage »⁸⁵. Dans cette perspective, il s'avère une excellente source documentaire pour l'historien intéressé par les effets profonds de l'exil sur l'identité de celui ayant vécu cette situation tragique. Pourtant, l'utilisation d'un tel type de source documentaire implique automatiquement certains risques, l'historien qui s'en sert ne devant pas perdre de vue que son « sujet » – c'est-à-dire le diariste – a tendance à s'y présenter sous son jour le plus favorable, à justifier certaines de ses actions ou à se défendre contre certaines accusations, de sorte qu'il peut y dissimuler certains faits / sentiments ou cacher entièrement la vérité sur certaines questions, lorsque le fait de la prononcer n'est pas à son avantage.

En raison de la nature et des limites de nos sources primaires, la méthodologie employée lors de cette démarche sera celle de *l'analyse de contenu* – une méthode qualitative que les historiens partagent au moins avec deux autres disciplines, la sociologie et la communication, et qui ne doit pas être confondue avec l'analyse du discours qui, elle, ne peut pas vivre sans s'appuyer sur la linguistique⁸⁶. Définie par René L'Écuyer en tant que « méthode de classification dans diverses catégories des éléments du document analysé pour en faire ressortir les différentes caractéristiques en vue d'en mieux comprendre le sens exact et précis »⁸⁷, *l'analyse de contenu* nous permettra de réaliser une présentation à la fois comparative et diachronique de l'information contenue dans les trois journaux intimes retenus, à partir du thème qui nous intéresse.

Le résultat de cette démarche sera ce que Madeleine Grawitz appelle une « enquête d'exploration »⁸⁸, par l'entremise de laquelle nous allons mettre en évidence – dans une perspective évolutive – la façon dont nos trois sujets se situent par rapport à eux-mêmes et aux autres, dans le temps et dans l'espace de l'exil, à travers leurs perceptions ou leurs remémorations. Pour ce faire, une grille d'analyse originale est

⁸⁵ *Idem.*

⁸⁶ Les deux méthodes obéissent à des visées différentes. Pour l'analyse de contenu, le document est avant tout une source d'information, d'un texte particulier s'agissant de tirer les informations nécessaires. Par contre, pour l'analyse du discours c'est important de comprendre comment le discours s'élabore à travers le texte. Pourtant, la frontière entre les deux techniques est loin d'être précise aujourd'hui.

⁸⁷ René L'Écuyer, « L'analyse de contenu: notions et étapes », dans Jean-Pierre Deslauriers (sous la dir.), *Les méthodes de la recherche qualitative*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1987, p. 50.

⁸⁸ Madeleine Grawitz, *op. cit.*, p. 616.

proposée. Elle suppose l'existence d'un moment de crise profonde dans l'évolution identitaire de tout exilé et – par rapport à ce moment – d'un *avant* et d'un *après*, deux phases différentes au niveau de la perception de soi et de son statut dans la nouvelle société d'accueil. Les trois phases mentionnées peuvent être définies en tant que « catégories »⁸⁹ constituant le cadre de l'analyse proprement dite.

Le présent mémoire comporte quatre chapitres. Se voulant une petite mise en contexte, aidant à la compréhension de trois autres, le premier chapitre sera consacré à un phénomène qui a marqué la société roumaine des années 1990 : l'apparition de toute une littérature mémorielle de l'exil, représentée par des écrits intimes⁹⁰ témoignant de l'expérience personnelle des exilés roumains anticomunistes. Les trois autres chapitres du mémoire seront consacrés à l'analyse de trois journaux intimes rédigés à différentes époques⁹¹ par des intellectuels roumains d'origine bourgeoise, poussés à l'exil par le régime communiste de Bucarest, instauré en Roumanie tout suite après la Deuxième Guerre mondiale, dans le but de comprendre de quelle manière l'expérience initiatique de l'exil influera sur leur évolution identitaire. Chacun de ces trois derniers chapitres comprendra quatre points : dans un premier temps, une présentation générale du diariste et du contexte de production de son journal intime; ensuite, les trois autres points du chapitre mettront en évidence, chronologiquement, deux manières différentes de se percevoir dans le cas de chaque diariste exilé, séparées par un moment de crise profonde, dont le rôle dans l'évolution identitaire de l'exilé nous semble crucial.

⁸⁹ *Idem.*

⁹⁰ Il s'agit des journaux intimes, des mémoires et de la correspondance privée.

⁹¹ Au début des années 1950 (dans le cas de Leontin Jean Constantinescu), au milieu des années 1960 (le cas de Vintila Horia) ou durant les années 1980 (Sanda Stolojan).



Chapitre I

Après 1990, un phénomène nouveau à l'horizon, en Roumanie: l'éclatement des écrits intimes, témoignant de l'expérience personnelle des exilés

Une mise en contexte, aidant à la compréhension de trois autres parties de notre travail, le présent chapitre se propose d'aborder les grands axes d'un véritable phénomène culturel ayant marqué la société roumaine des années 1990, à savoir l'apparition sur le marché du livre de toute une série d'écrits intimes, témoignant de l'expérience personnelle des exilés anticomunistes roumains, à une époque où la Roumanie natale leur était interdite par le régime communiste de Bucarest.

Après la chute du communisme en Roumanie, à la fin de 1989, quelques maisons d'édition nouvelles⁹², mais aussi certaines des anciennes⁹³ – celles qui ont pu surmonter le climat de chaos postrévolutionnaire, puis résister à la concurrence sauvage du début des années 1990 – ont mis en œuvre des projets de *récupération* de la littérature de l'exil⁹⁴, interdite pendant plusieurs décennies pour son caractère anticomuniste. Ces tentatives, méritoires en elles-mêmes, pêchaient néanmoins par le choix aléatoire des titres, par le manque d'un appareil critique sérieux, susceptible d'aider le lecteur à resituer les titres et les auteurs dans l'ensemble plus large de la culture roumaine et, finalement, par l'absence des véritables séries éditoriales centrées sur le sujet de l'exil, ce qui aurait largement facilité le contact du public roumain avec « la moitié inconnue de son image »⁹⁵, à laquelle il n'avait pas pu accéder jusque là.

⁹² Dont la maison d'édition *Humanitas*, dirigée par le philosophe Gabriel Liiceanu, est de loin la plus importante. C'est d'ailleurs celle qui se fera un point d'honneur de la publication des œuvres d'Eliade, Ionesco et Cioran, les trois « grands » de l'exil roumain de la deuxième moitié du XX^e siècle.

⁹³ Parmi celles-ci, la plus importante – sans être la seule – sera *Albatros*.

⁹⁴ Le terme « littérature » est employé ici dans un sens plus large, y désignant l'ensemble des écrits rédigés par les exilés roumains de 1948 à 1989. Il n'exclut donc pas les écrits intimes des exilés – c'est-à-dire les mémoires, les journaux intimes ou les correspondances intimes – publiés ou non en exil.

⁹⁵ Mircea Anghelescu, *Despre exilul literar. Cartile incep sa apara (Sur l'exil littéraire. Les livres commencent à paraître)*, dans 22, revue éditée par le Groupe pour le dialogue social, Bucarest, no. 722, 6-12 janvier 2004. Site de la revue 22 [En ligne]. <http://www.revista22.ro/html/index.php?art=757&nr=2004-01-20> (Page consultée le 20 juillet 2007).

Bien que pauvres au niveau de la présentation graphique⁹⁶, les nouvelles apparitions éditoriales connaissent un succès inespéré, de sorte que le marché roumain du livre se trouve ébranlé par la demande. C'est qu'après quarante-cinq ans de dictature communiste, impliquant à la fois la censure et l'isolement culturel le plus profond, le lecteur roumain veut tout savoir sur la double expérience de son compatriote exilé, beaucoup plus chanceux – à ses yeux – que lui, car ayant pu connaître à la fois la Grande Roumanie « royale » de l'entre-deux-guerres⁹⁷ et « le monde libre » s'étendant au-delà du Rideau de Fer, auquel il n'a fait que rêver. Tout cela peut être interprété aujourd'hui comme un *phénomène de récupération mémorielle*, par l'entremise duquel une société entière⁹⁸, isolée pendant presque un demi-siècle du reste du monde, s'approprie – par la lecture – l'expérience exceptionnelle, et donc différente, d'un groupe de personnes provenant de son intérieur, en la faisant sienne.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer l'apparition – en Roumanie – des premiers écrits intimes rédigés par des exilés anticommunistes entre 1948 et 1989. Prenant des formes bien diverses (journaux intimes, mémoires, correspondances intimes) et remplissant une double fonction – thérapeutique au niveau de l'émetteur, qui souhaite témoigner de sa douloureuse expérience d'exilé, respectivement d'apprentissage au niveau du destinataire, qui veut comprendre la façon dont la vie de l'Autre a pu évoluer au-delà du Rideau de Fer après la Deuxième Guerre mondiale – ils évoquent tous la terrible souffrance engendrée par l'exil, communiquant au lecteur roumain un message de première importance, à savoir qu'il n'a pas été le seul ayant connu la souffrance avant 1990, autrement dit qu'on peut souffrir tout aussi bien lorsqu'on est libre, mais loin des siens, que lorsqu'on est enfermé à l'intérieur des frontières du camp socialiste.

⁹⁶ Surtout durant les premières années postcommunistes.

⁹⁷ La « véritable » Grande Roumanie, pas celle décrite par le régime communiste dans les livres d'histoire publiés à Bucarest après 1945 comme étant le pays des grands propriétaires fonciers et de la bourgeoisie exploiteuse des masses travailleuses.

⁹⁸ Ou une bonne partie de ses membres.

1.1. Les journaux intimes.

Préférés par le public roumain des années 1990 à cause de leur caractère « véridique », les journaux personnels des exilés représentent une catégorie à part parmi les autres écrits intimes produits par l'émigration anticomuniste roumaine de 1948 à 1989. S'intéressant aux « faits tangibles »⁹⁹, dans une « optique avant tout concrète, et non pas abstraite »¹⁰⁰, ils offrent au lecteur intéressé la chance de mieux saisir l'historicité des moments évoqués, ce qui sera moins le cas des mémoires écrits par les exilés après coup, souvent à plusieurs années distance des événements remémorés. Dans ce sens on peut affirmer, par exemple, que le *Journal* d'exil de Virgil Ierunca¹⁰¹ jette une lumière beaucoup plus claire¹⁰² sur les premières années de l'exil roumain parisien que les *Souvenirs de l'errance* de Neagu Djuvara¹⁰³, écrits par ce dernier au début des années 1990, tout suite après la chute du communisme en Roumanie.

Rédigés pour la plupart par des intellectuels appartenant à la bourgeoisie roumaine de l'entre-deux-guerres ou par leurs descendants ayant réussi à fuir la Roumanie d'après 1947, ces journaux intimes témoignent tous de la nostalgie d'une époque disparue – celle de la Grande Roumanie des années 1920 / 1930 – et de l'agonie d'une classe sociale – la bourgeoisie – autrefois omnipuissante en Europe de l'Est. Regardés de cette manière, ils s'avèrent être l'œuvre d'une catégorie sociale qui ne peut pas accepter les changements brutaux auxquels elle s'est vue soumise par les forces maléfiques de l'Histoire (représentées ici par le communisme) et se fait un devoir d'honneur de protester et de rappeler aux Autres qu'elle est encore présente sur la scène publique. C'est le sens qu'on peut donner, par exemple, au journal d'exil de Sanda

⁹⁹ Peter Boerner, « La place du journal dans la littérature moderne », dans V. Del Litto (sous la dir.), *Le journal intime et ses formes littéraires*, Actes du Colloque de septembre 1975, Genève, Librairie Droz, 1978, p. 219.

¹⁰⁰ *Idem.*

¹⁰¹ Virgil Ierunca, *Trecut-au anii...Fragmente de jurnal. Intampinari si accente. Scrisori nepierdute (Passèrent les années...Fragments de journal. Répliques et accents. Lettres conservées)*, Bucarest, Humanitas, 2000, 452 pages.

¹⁰² Même s'il est vrai, beaucoup plus fragmentaire.

¹⁰³ Neagu Djuvara, *Amintiri din pribegie, 1948-1990 (Souvenirs de l'errance, 1948-1990)*, Bucarest, Albatros, 2002, 462 pages.

Stolojan¹⁰⁴, dont la dernière note, datant du 2 janvier 1997, résume pathétiquement tous les changements difficiles auxquels le XX^e siècle a soumis la classe sociale à laquelle la diariste appartient, l'habituant à l'idée que sa fin approche de manière inéluctable:

Pour nous le mot FIN a une résonance familière à nos oreilles, un écho plus complexe... Il renvoie à ce que nous sommes habitués à reconnaître, *l'esprit de la fin*. Nous avons connu plusieurs FINS – fin de la société de notre enfance après 1945, fin de notre vie en Roumanie, fin d'une certaine France sous nos yeux... Nous avons tout traversé. Nos corps ont vécu et survécu aux FINS diverses qui ont marqué le XX^e siècle dans notre version. Nous avons encore connu des Roumains *d'avant*, la génération de nos parents, en France la vieille société en la personne des admirables vieilles dames encore en vie à notre arrivée à Paris, mortes dans les années 1970. Nous avons connu Eliade, Ionesco, Cioran, Noica et quelques autres grands témoins de la culture [roumaine] de l'entre-deux-guerres. Nous pouvons témoigner, *nous avons vécu le passage*, assisté à toutes ces FINS et maintenant au commencement d'un autre monde dont nous apercevons les premiers signes, mais que nous ne connaissons pas dans son épanouissement.¹⁰⁵

Bien que nostalgiques à l'adresse du passé, les écrits intimes dont nous discutons ici sont l'œuvre du présent et par conséquent ce qu'ils abordent avant tout c'est le présent. Dououreux pour tout proscrit politique, le présent est synonyme dans le contexte qui nous intéresse du combat mené par l'exilé roumain pour la libération de son pays du « joug » communiste. Ce combat prendra diverses formes de manifestation, de sorte qu'on voit le diariste exilé œuvrer – à côté des autres est-européens qui partagent son sort – au sein de plusieurs organisations¹⁰⁶ préoccupées par le destin de l'Europe de l'Est ou, plus particulièrement, par celui de la Roumanie. Parmi ces organisations mentionnons l'Union Européenne des Fédéralistes (où œuvra Leontin Jean Constantinescu¹⁰⁷), l'Assemblée Européenne des Nations Captives (où sera actif le diplomate roumain Raoul Bossy¹⁰⁸), le Conseil Fédéral du Mouvement Européen de Bruxelles (où travaillera le

¹⁰⁴ Pour plus de détails sur Sanda Stolojan et son journal, voir le chapitre IV du présent mémoire.

¹⁰⁵ Sanda Stolojan, *La Roumanie revisitée (1990-1996)*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 384-385.

¹⁰⁶ Prônant, pour la plupart, la fédéralisation de l'Europe entière.

¹⁰⁷ Pour plus de détails sur Leontin Jean Constantinescu et ses activités fédéralistes, voir le chapitre II du présent mémoire, consacré au journal de celui-ci.

¹⁰⁸ Raoul Bossy (1894-1975), historien et memorialiste. Diplômé de la Faculté de Droit de Paris (1916). Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Royaume de Roumanie à Helsingfors, Budapest, Rome, Berne, Berlin et Copenhague (1934-1943). Le représentant de la Roumanie auprès de la Croix Rouge Suisse (1943-1946). Depuis 1947, en exil en Suisse. Son journal, couvrant la période allant du 2 novembre 1940 au 9 juillet 1969, a été publié en 2001, à Bucarest (Raoul Bossy, *Jurnal / Journal*, Bucarest, Édition Encyclopédique, 2001, 576 pages).

politologue George Cioranescu¹⁰⁹), ou la Ligue pour la défense des droits de l'Homme en Roumanie, fondée à Paris (où œuvra en tant que présidente Sanda Stolojan).

Le fait de consigner les efforts entrepris par le diariste exilé au sein de telles organisations transforme le journal intime en un document sociologique de premier ordre, capable de témoigner des actions d'un groupe social¹¹⁰ dans un contexte précis.¹¹¹ Dans la même logique, l'enregistrement des événements auxquels le diariste prend part ou qui l'ont marqué, lui ou son groupe, par leur intensité ou par leur signification historique¹¹², fait en sorte que le journal devienne un transmetteur de mémoire sociale, retenant ce que – dans l'opinion de l'intimiste – un lecteur hypothétique devrait savoir sur l'époque ou le présent vécu par celui ayant rédigé le journal.

Cette caractéristique essentielle aux yeux de l'historien ou du sociologue – de transmetteur de mémoire sociale – s'applique à tous les journaux intimes produits par l'émigration roumaine durant la deuxième moitié du XX^e siècle. Pourtant, celui qui impressionne le plus dans ce sens s'avère être le journal d'exil de Monica Lovinescu¹¹³.

¹⁰⁹ George Cioranescu (1919-1993), poète, prosateur et politologue roumain. Diplômé de l'Université de Bucarest (sciences politiques, 1940 et droit, 1941). Doctorat en droit à l'Université de Cluj (Transylvanie), avec une thèse intitulée *Les Roumains et l'idée fédéraliste* (1946). En exil, en Allemagne, depuis 1948. Diplômé de l'Institut des Hautes Etudes Internationales de Paris (1949). Député dans le premier Parlement européen (Vienne, 1954). De 1955 à 1984 rédacteur en chef et directeur adjoint pour la section roumaine de la radio Europe Libre. Les pages d'un journal intermittent de George Cioranescu, couvrant les années 1949-1989, ont été publiées en 2003, à Bucarest (George Cioranescu, *Pagini de journal. Portrete. Amintiri / Pages de journal. Portraits. Souvenirs*, Bucarest, Édition de l'Institut culturel roumain, 2003, 180 pages).

¹¹⁰ Les exilés est-européens, dans ce cas.

¹¹¹ C'est ce qui fait Alain Girard écrire dans sa monographie consacrée au journal intime: « Un homme qui parle de lui... parle aussi bien d'un autre. » (Alain Girard, *Le journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, p. 485).

¹¹² Un tel événement historique, retenu par la plupart des journaux dont nous nous occupons ici – car il annonce bien l'accomplissement de l'instauration du communisme en Roumanie – est l'abdication forcée du roi Michel Ier, le 30 décembre 1947. Dans ce sens, voir les journaux intimes de Raoul Bossy (Raoul Bossy, *op. cit.*, pp. 364-465), Leontin Jean Constantinescu (Leontin Jean Constantinescu, *Jurnal, 1947-1958 / Journal, 1947-1958*, Bucarest, Jurnalul literar, 1998, p. 62) et Grigore Nandris (Grigore Nandris, *8 ani din viata Romaniei, 1940-1948. Pagini de jurnal / 8 années de vie de la Roumanie. Pages de journal*, Bucarest, Saeculum I. O., 1999, pp. 308-309).

¹¹³ Monica Lovinescu (née 1923), critique littéraire, traductrice, essayiste et mémorialiste. Fille d'Eugène Lovinescu, l'un de grands noms de la culture roumaine du XX^e siècle. Diplômée de la Faculté des Lettres de Bucarest (1946), avec une thèse sur *Le sentiment de la mort chez Pascal*. La bourse qu'elle obtiendra en septembre 1947 de la part de l'Institut français de Bucarest lui permettra de quitter une Roumanie en train d'être communisée. Durant les années 1950, travail de metteur en scène pour quelques compagnies parisiennes promouvant le théâtre d'avant-garde et fondatrice d'une agence littéraire, qui ne connaîtra pas le succès escompté. C'est à partir de 1962 qu'elle commencera à réaliser les émissions radiophoniques qui

Véritable « fresque d'un demi-siècle d'exil politique et littéraire », tel qu'il a été caractérisé par son éditeur roumain¹¹⁴, le journal de Monica Lovinescu (1980-2000)¹¹⁵ ne cherche pas – tels que les autres journaux intimes rédigés par des exilés roumains avant 1989 – à « reconstituer une existence »¹¹⁶, mais bien « une agitation »¹¹⁷, c'est-à-dire l'effervescence d'une époque, celle de l'exil roumain parisien des années 1980. Pour ce faire, la diariste se voit obligée d'annuler tout pacte autobiographique pouvant l'empêcher « d'écrire *sur et pour* les autres »¹¹⁸ et par conséquent d'insister non pas sur sa propre expérience de vie, mais bien sur l'expérience existentielle des Autres. Ce qui ne veut pas dire – et cette réalité, Monica Lovinescu en est consciente – que lorsqu'on écrit à la première personne le soi peut être totalement empêché de s'exprimer.

Pourtant, ce qui compte vraiment pour cette femme-symbole de l'exil roumain – et c'est là le véritable message de son journal, plaidant pour une certaine forme de mémoire thérapeutique, la seule capable de guérir les graves blessures intérieures provoquées au niveau social et national par le communisme – c'est la façon dont les Autres ont vécu l'exil, « ce phénomène inédit, ayant pris des proportions jamais connues auparavant par notre histoire »¹¹⁹. Dans cette perspective son journal n'est pas le journal intime d'une simple exilée roumaine vivant à Paris, mais bien le journal (ou le « livre ») de l'exil roumain parisien, rédigé « par son plus autorisé chroniqueur »¹²⁰.

la rendirent célèbre en Roumanie – « Thèses et antithèses à Paris » et « l'Actualité culturelle roumaine ». Pendant trente ans (1962-1992) les deux émissions – transmises hebdomadairement à la radio Europe Libre – se constitueront pour les Roumains de Roumanie dans une sorte de « Cour suprême de justice de la littérature roumaine. » (Alex Stefanescu, cité dans Florin Manolescu, *Enciclopedia exilului literar romanesc, 1945-1989 / L'encyclopédie de l'exil littéraire roumain, 1945-1989*, Bucarest, Compania, 2003, p. 458).

¹¹⁴ Voir la quatrième couverture du premier volume du journal. Pour plus de détails, voir la note suivante.

¹¹⁵ Monica Lovinescu, *Journal (1981-2000)*, Bucarest, 6 volumes publiés sous le même titre de 2003 à 2006 par l'édition Humanitas : *Journal (1981-1984)*, 2003, 367 pages. *Journal (1985-1988)*, 2003, 368 pages. *Journal (1990-1993)*, 2004, 430 pages. *Journal (1994-1995)*, 2004, 376 pages. *Journal (1996-1997)*, 2005, 448 pages. *Journal (1998-2000)*, 2006, 492 pages.

¹¹⁶ Monica Lovinescu, *Journal (1981-1984)*, Bucarest, Humanitas, 2003, p. 5.

¹¹⁷ *Idem*.

¹¹⁸ *Idem*. Italiques dans le texte.

¹¹⁹ *Idem*.

¹²⁰ Voir plus haut, la note 23.

1.2. Les mémoires.

Différents de journaux intimes par cela qu'ils sont rédigés souvent plusieurs années après les événements qu'ils évoquent, les mémoires peuvent être définis comme un genre littéraire situé au croisement de l'autobiographie, de l'histoire et du journal intime. Tout comme l'autobiographe, le mémorialiste parle de lui à la première personne, mais contrairement à son confrère – qui fait de sa biographie personnelle l'élément déclencheur et le centre de son écriture – il accorde plus d'importance aux événements historiques auxquels il a participé ou qu'il a observé de près¹²¹, pour les décrire ensuite – tout comme l'intimiste, mais d'une manière plus relative que celui-ci – chronologiquement. Les mémoires se constituent ainsi en tant que constructions narratives bâties autour de certains événements-clés ayant marqué leur auteur et l'inspirant par conséquent à revenir là-dessus après un certain temps. De ce fait elles sont perçues par le lecteur comme étant moins structurées que l'autobiographie, mais plus intelligibles que le journal intime.

Cette dernière qualité explique bien l'intérêt dont les mémoires des exilés – sans oublier par là les mémoires produits par les politiciens ou l'intellectualité roumaine de l'entre-deux-guerres – ont bénéficié en Roumanie au début des années 1990, dans un contexte d'ouverture culturelle totale engendré par la chute du communisme en Europe de l'Est. Promettant de « révéler la vérité » sur plusieurs sujets « chauds »¹²² aux yeux du public roumain à peine sorti du communisme (telle l'ascension fulgurante de la droite sur la scène politique roumaine des années 1930, l'abdication forcée du roi Michel I^{er} le 30 décembre 1947 ou le coup d'État du 23 août 1944, pour ne citer que trois exemples), ils deviendront des lectures obligatoires pour toute une génération, celle des « hooligans »¹²³.

¹²¹ Jean-Pierre Dufief, *op. cit.*, p. 50.

¹²² Car tabous après 1945.

¹²³ Il s'agit de la génération née dans les années 1960 – au début du « règne » de Ceausescu – celle qui allait jouer le rôle le plus important dans le renversement du dictateur roumain en décembre 1989 et qui se considérera par la suite « responsable » du destin de la Roumanie postcommuniste. C'est cette position qui la fera entrer en conflit avec le nouveau pouvoir postcommuniste (mais constitué d'anciens communistes s'opposant aux réformes nécessaires pour un véritable retour à la démocratie), qui qualifiera les jeunes participant aux démonstrations anticommunistes de mi-juin 1990, place de l'Université, de « golani »

Sont exemplaires les *Mémoires* de Mircea Eliade¹²⁴ (1907-1986), le leader spirituel de la Jeune Génération roumaine des années 1920¹²⁵ et la plus importante personnalité roumaine ayant vécu en exil après la Deuxième Guerre mondiale. Réfugié à Paris¹²⁶ après l'occupation de son pays par les troupes soviétiques (1945), Eliade s'y imposera comme le plus autorisé historien des religions après avoir publié chez Payot, en 1949, son célèbre *Traité d'histoire des religions*¹²⁷. Ses *Mémoires*, rédigés durant la deuxième moitié de sa vie directement en roumain et publiés ensuite en exil dans plusieurs langues¹²⁸, comportent deux volumes¹²⁹, dont les titres – « Les promesses de l'équinoxe » et « Les moissons du solstice » – évoquent bien le sinueux parcours identitaire de l'intimiste, du moment de sa naissance jusqu'au début des années 1960, lorsqu'il atteindra l'apogée de sa carrière scientifique, en tant que professeur d'histoire des religions à l'Université de Chicago.

Insistant sur les principaux moments de la vie du mémorialiste (l'enfance, le départ pour l'Inde à vingt ans, le début de l'exil en 1945, etc.), les *Mémoires* d'Eliade se constituent dans un témoignage de première main non seulement sur la société roumaine de l'entre-deux-guerres, mais aussi sur les premières années de l'exil roumain parisien. Bien que jugés sévèrement par certains critiques littéraires occidentaux pour leur manque

(*vagabonds*) ou « huligani » (mot roumain qui se traduirait en français par *voyous*) et appellera les mineurs de la Vallée du Jiu pour les disperser. Il y aura sept personnes tuées et plus d'un millier blessé.

¹²⁴ Nous avons consulté l'édition roumaine parue en 1991 chez Humanitas : Mircea Eliade, *Memorii* (*Mémoires*), Bucarest, Humanitas, 1991, 2 volumes, 360 + 238 pages.

¹²⁵ Il s'agit de la génération née au début du XXe siècle et qui s'affirmera dans la culture roumaine tout suite après la Première Guerre mondiale. Autrement dit, il s'agit de « la première et la dernière génération roumaine ayant pu jouir du Paradis instauré en 1919-1920 » (Mircea Eliade, *op. cit.*, 1, p. 276), c'est-à-dire du fait d'avoir pu vivre et créer dans la Grande Roumanie – construction politique réalisée après la Première Guerre mondiale et démantelée en juin 1940 par l'Union Soviétique – sans être obsédée, telle que les générations précédentes, par l'accomplissement de cet idéal national. Les leaders de cette génération, dont Eliade faisait partie, vont se rapprocher dans les années 1930 de la « Garde de Fer » de Codreanu, une organisation politique d'extrême droite ayant marqué l'entre-deux-guerres roumain, ce qui fera en sorte qu'ils seront tous persécutés par le nouveau régime communiste instauré en 1945.

¹²⁶ Puis aux États-Unis.

¹²⁷ Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1949, 390 pages.

¹²⁸ Le roumain y compris (seulement dans le cas du premier volume des *Mémoires*, publié en 1966, à Madrid, sous le titre *Amintiri / Souvenirs*). L'édition française, intégrale cette fois-ci, a vu le jour chez Gallimard, en 1980, en 2 volumes : Mircea Eliade, *Mémoire I (1907-1937). Les promesses de l'équinoxe*, Paris, Gallimard, 1980, 464 pages et *Mémoire II (1937-1960). Les moissons du solstice*, Paris, Gallimard, 1980, 288 pages.

¹²⁹ Consacrés aux années roumaines, respectivement aux années d'exil d'Eliade.

d'objectivité¹³⁰, ils seront très bien accueillis par la société roumaine postcommuniste, au sein de laquelle ils engendreront des débats fort intéressants sur le rôle des intellectuels roumains de l'entre-deux-guerres dans la cristallisation du programme idéologique de la « Garde de Fer ».

Mais les *Mémoires* de Mircea Eliade ne sont pas les seuls ayant joui de la faveur du public roumain dans les années 1990. Du même traitement bénéficieront les *Souvenirs de l'errance (1948-1989)* de Neagu Djuvara¹³¹. Leur auteur, membre du corps diplomatique roumain pendant la Deuxième Guerre mondiale, aura la chance inespérée d'être envoyé – en tant que courrier diplomatique – à Stockholm, en Suède, juste avant que la Roumanie change de camp le 23 août 1944 et qu'elle soit occupée par les troupes soviétiques. Il échappera ainsi aux persécutions politiques – déclenchées par le nouveau régime communiste à partir du 6 mars 1945 – dont la plupart de ses collègues de travail seront victimes plus tard.

Quarante-cinq ans plus tard, de retour à Bucarest, l'ancien exilé se lance – à la demande de ses amis – dans une vaste récapitulation mémorielle de sa vie d'intellectuel et de diplomate issu d'une grande famille bourgeoise. Il y relate ses expériences d'errant le conduisant de Bucarest à Stockholm, puis à Paris (où il sera l'un des fondateurs du Comité d'assistance des Roumains réfugiés à Paris), Munich (où il travaillera pour la radio « Europe Libre ») et à Niamey (où il passera la plus longue partie de son exil, 23 ans, en tant que conseiller diplomatique auprès du gouvernement nigérien), puis de nouveau à Paris (où il oeuvra pour « Casa Romaneasca / La maison roumaine », une organisation sociale fondée par les exilés roumains au début des années 1980) et finalement chez lui, en Roumanie, qu'il décidera de ne plus jamais quitter, en dépit de la déception que les nouvelles réalités roumaines lui provoquèrent après presque un demi-siècle d'exil.

¹³⁰ Laurent Lemire, « Cioran, Eliade, Ionesco: la tentation fasciste. Autour du passé trouble de trois intellectuels roumains », dans *Le nouvel observateur*, no. 26, 4 avril 2002. Article repris par le site du *France-Mail-Forum*, journal électronique francophone, cosmopolite et ouvert à tous [En ligne] <http://www.france-mail-forum.de/fmf26/bib/26lemire1.htm> (Page consultée le 31 juillet 2007).

¹³¹ Neagu Djuvara, *op. cit.*, 466 pages. Édition française chez L'Harmattan : Neagu Djuvara, *Bucarest-Paris-Niamey et retour ou souvenirs de 42 ans d'exil (1948-1990)*, Paris, L'Harmattan, 2004, 370 pages.

Aux deux témoignages d'exception cités déjà plus haut sont venus s'ajouter les mémoires de Monica Lovinescu¹³², Sorana Gurian¹³³, Gelu Ionescu¹³⁴ et Linu Dragu Popian¹³⁵ ou le recueil de textes mémoriels publié en 1997 par Camilian Demetrescu¹³⁶, pour ne citer que ces cinq exemples.

Bien que tous intéressants, car évoquant diverses expériences de vie, nous n'allons insister ici que sur les mémoires de Sorana Gurian¹³⁷. Publiés en exil au début des années 1950, ils se présentent comme un journal (couvrant la période allant du 3 décembre 1947 au 14 mai 1949), sans en être vraiment un. En fait, ce que la mémorialiste se propose de présenter au public occidental ce n'est pas son « journal de Roumanie » – tel que le sous-titre de l'ouvrage l'indique – mais bien le récit de sa fuite de Roumanie, suite à l'instauration du régime communiste à Bucarest. Les détails fournis dans ce contexte – tant du côté des procédés utilisés par ceux qui désiraient quitter à tout prix la

¹³² Monica Lovinescu, *La apa Vavilonului, 1947-1980 (Au bord des eaux de Babylone)*, Bucarest, Humanitas, 1999 (2001), 2 volumes, 275+276 pages.

¹³³ Sorana Gurian (Gurfinkel, 1917-1956), romancière, mémorialiste et journaliste roumaine d'origine juive. Diplômée de la Faculté de Philologie de l'Université de Iasi. Héritière d'une petite fortune, elle la dépense pour soigner ses affections osseuses à Paris. De retour en Roumanie, elle sera active dans le mouvement antifasciste, agissant dans la clandestinité. Lorsque la Roumanie changea de camp, le 23 août 1944, elle sera nommée rédactrice en chef du principal quotidien bucarestois, *Universul (L'Univers)*, dans les pages duquel elle salua l'arrivée des troupes soviétiques à Bucarest. Pourtant, lorsqu'elle y commence à critiquer la doctrine Jdanov, visant la séparation du monde en deux camps, impérialiste et démocratique, les nouveaux dirigeants communistes vont commencer à la poursuivre, l'obligeant indirectement à faire un mariage de convenance avec un citoyen étranger, à l'aide duquel elle réussira à quitter la Roumanie pour l'Israël (1948). À partir de 1950, vit en exil, en France. Malade d'un cancer, elle s'éteint à Paris en 1956. Œuvre : *Les mailles du filet* (1950), *Les jours qui ne reviennent jamais* (1952), *Récit d'un combat* (1956).

¹³⁴ Gelu Ionescu (né 1937), critique et historien littéraire, essayiste et mémorialiste. Diplômé de la Faculté de Langue et littérature roumaine de l'Université de Bucarest (1963). De 1963 à 1982, assistant à la Chaire de littérature universelle de la même Faculté. Doctorat en philologie avec une thèse sur Eugène Ionesco (1974), publiée plus tard en Allemagne (Heidelberg, Carl Winter, 1989) sous le titre « Les débuts littéraires roumains d'Eugène Ionesco (1926-1940) ». Au cours d'une visite en France, décide d'y rester et demande l'asile politique (nov. 1982). À partir de 1983 vit à Munich, en Allemagne, où il travaille (jusqu'en 1995) en tant que rédacteur pour la section roumaine de la radio Europe Libre (réalisateur de l'émission « Perspectives européennes »). Ses mémoires d'exil ont été publiées en 2003 à Bucarest par la maison d'édition Polirom : Gelu Ionescu, *Copacul din campie. Scrieri memorialistice (L'arbre de la plaine. Textes mémoriels)*, Bucarest, Polirom, 2003, 374 pages.

¹³⁵ Liviu Dragu Popian, *Zbor peste cortina de fier. Istoria fugii mele din Romania (Vol au-delà du Rideau de Fer. L'histoire de ma fuite de Roumanie)*, Bucarest, Compania, 254 pages. Édition italienne, Catalin D. Popian Linus, *I 24 giorni della fuga*, Udine, Edizioni Segno, 1988.

¹³⁶ Camilian Demetrescu, *Exil*, Bucarest, Albatros, 1997, 442 pages.

¹³⁷ Sorana Gurian, *Les mailles du filet. Le journal de Roumanie*, Paris, Calmann-Lévy, 1950, 376 pages. Personnellement, nous avons consulté l'édition roumaine (en 2 volumes), publiée à Bucarest au début des années 2000 par la maison d'édition Jurnalul literar : Sorana Gurian, *Ochiurile retelei. Jurnalul meu din Romania*, Bucarest, Jurnalul literar, 2002(2003), 254 + 191 pages.

Roumanie communiste que du côté des moyens mis en œuvre par le nouveau régime communiste pour mettre un frein à ce phénomène migratoire illégal – sont fort intéressants pour n’importe quel lecteur. Pourtant, le message des mémoires de Sorana Gurian devrait être cherché ailleurs, c’est-à-dire dans la force de caractère dont la mémorialiste fait preuve, témoignant volontairement contre le régime pour l’instauration duquel elle avait tant travaillé. C’est ce qui la poussera à écrire plus tard :

Je ne reviendrai pas sur les raisons qui m’ont poussé à « trahir ». J’ai insisté là-dessus dans mon livre *Les mailles du Filet*. Je vais tout simplement reconnaître qu’il est extrêmement pénible de découvrir qu’on s’est trompé en empruntant le mauvais chemin, nous dirigeant directement vers les prisons, les camps de rééducation, la mort inutile et – ce qui est encore plus grave – vers l’imposture. Car, détenant le monopole...de *la lutte pour la paix*, des slogans sur *la justice sociale*, l’imposture se consacre à la suppression de l’unique valeur infaillible : *la liberté de l’Homme*.¹³⁸

1.3. Les correspondances intimes.

Contrairement aux mémoires et aux journaux intimes, qui permettent de pénétrer dans l’intimité d’un seul individu, le genre épistolaire se définit comme « un espace de l’entre-deux »¹³⁹. Se constituant à travers un échange de lettres¹⁴⁰ – c’est-à-dire à travers des documents appartenant à la catégorie des « écrits pour autrui »¹⁴¹ – entre deux ou plusieurs personnes, la correspondance ne devrait pas être, théoriquement, porteuse de l’intime. Pourtant, nous avons bel et bien affaire à une écriture de l’intime, permettant – au-delà de sa dimension factuelle, de « donneuse de nouvelles »¹⁴² – des aveux ou des confidences personnelles. D’où l’intérêt de tout public – le public roumain y compris – pour un tel genre littéraire.

¹³⁸ Sorana Gurian, « Les emmurés vivants. Adriana Georgesco: “Au commencement était la fin” », dans *Terre Roumaine*, supplément de la revue *Preuves*, Paris, 1952, p. 17.

¹³⁹ Marie-Claire Grassi, *Lire l’épistolaire*, Paris, Dunod, 1998, p. 3.

¹⁴⁰ Lettres, épîtres, missives ou billets (Marie-Claire Grassi, *op. cit.* p. 2).

¹⁴¹ Jean-Pierre Dufief, « Introduction », dans Jean-Pierre Dufief (sous la dir.), *Les écritures de l’intime. La correspondance et le journal. Actes du colloque de Brest, 23-24-25 octobre 1997*, Paris, Honoré Champion éditeur, 2000, p.8.

¹⁴² Jean Pierre Dufief, *Les écritures de l’intime de 1800 à 1914*, *op. cit.*, p. 173.

Bien que moins nombreuses que les autres écrits intimes d'exil publiés en Roumanie dans les années 1990, les correspondances intimes vont bénéficier du même intérêt de la part du public que les mémoires ou les journaux intimes produits par les exilés roumains après la Deuxième Guerre mondiale. Elles introduisent le lecteur roumain à peine sorti du communisme dans l'intimité de son (ses) compatriote(s) jadis exilé(s), avec tout ce que cette intimité implique : désespoir engendré par l'exil, maladies, problèmes quotidiens, passions livresques, etc., etc. Pourtant, il faut souligner que cette « introduction » du Roumain des années 1990 dans l'univers intime du Roumain exilé après 1945 reste souvent à un niveau superficiel, car les éditions de correspondance intime publiées après 1989 à Bucarest sont, pour la plupart, fragmentaires.

C'est le cas de la correspondance intime de Grigore Nandris¹⁴³, dont on a publié seulement « une sélection représentative [couvrant les années 1946-1967], destinée à éveiller l'intérêt du lecteur pour l'histoire de l'exil roumain »¹⁴⁴. La « sélection » de l'éditeur ne concerne que les lettres « faisant partie du fond Grigore Nandris gardé à la Bibliothèque Roumaine de Freiburg im Breisgau »¹⁴⁵. Les correspondances « plus ou moins intimes »¹⁴⁶, de Grigore Nandris avec sa femme ou son cousin Octavian Nandris, professeur à l'Université de Strasbourg, « n'ont pas été pris en considération »¹⁴⁷, tout comme les échanges épistolaires du linguiste avec les personnalités encore en vie au moment de la réalisation de l'édition.

Bien qu'incomplète et traitant surtout des questions culturelles, la correspondance de Grigore Nandris rend très bien compte des difficultés rencontrées par les exilés anticommunistes roumains dans leurs efforts de faire connaître au monde

¹⁴³ Grigore Nandris (1895-1968), linguiste, essayiste et traducteur. Diplômé de la Faculté des Lettres et de Philosophie de l'Université de Bucarest (1919). Doctorat en philologie à l'Université jagellone de Cracovie (1922). Boursier de l'École roumaine de Fontenay-aux-Roses, en France (1923-1925). Professeur à l'Université de Cernauti (aujourd'hui en Ukraine), 1926-1940. Envoyé en mission diplomatique à Londres (1940), il y reste jusqu'à la fin de sa vie. *Visiting lecturer* à l'École d'études slaves et sud-est européennes (1942-1946). Professeur de philologie slave comparée à l'Université de Londres (1947-1962).

¹⁴⁴ Ion Oprisan, « Nota asupra editiei / Note sur l'édition », dans Grigore Nandris, *O radiografie a exilului romanesc. Corespondenta emisa si primita de Grigore Nandris, 1946-1967 (Une radiographie de l'exil roumain. Correspondance émise et reçue par Grigore Nandris, 1946-1967)*, Bucarest, Vestala, 2000, p. 13.

¹⁴⁵ *Idem.*

¹⁴⁶ *Idem.*

¹⁴⁷ *Idem.*

occidental la cause de leur pays. De ce point de vue elle n'est en rien différente de la correspondance d'Alexandru Busuioceanu¹⁴⁸ ou de celle de Traian Popescu¹⁴⁹, à une exception près : tous les correspondants de Nandris sont d'origine roumaine, tandis que dans les deux autres cas il arrive que les correspondants de Busuioceanu ou de Popescu proviennent de l'extérieur de l'espace géographique roumain.

Les trois exemples de correspondances intimes cités jusqu'ici – Nandris, Busuioceanu et Popescu – pourraient être très bien définis comme des échanges épistolaires à caractère prédominant culturel. Ce n'est certainement pas le cas de la correspondance entretenue par Leontin Jean Constantinescu avec presque tous les grands noms de l'exil anticommuniste roumain¹⁵⁰. Publiée fragmentairement – et à partir d'un critère tout à fait subjectif¹⁵¹ – celle-ci se révèle être très riche lorsqu'on pense à la quantité de documents (lettres, proclamations, cartes de souhait, appels, communiqués de presse, etc.), qu'elle fournit à l'historien intéressé par le sujet de l'exil. Ce dernier ne peut

¹⁴⁸ Alexandru Busuioceanu (1896-1961), critique et historien de l'art, essayiste, poète et traducteur. Diplômé de la Faculté des Lettres et de Philosophie de l'Université de Bucarest (1920). Conférencier (dès 1932) et professeur d'histoire de l'art (à partir de 1938) à l'Académie des Beaux-Arts de Bucarest. Secrétaire général dans le cadre du Ministère de la Propagande (1940). En 1942 il est nommé conseiller culturel auprès de la Légation roumaine de Madrid et professeur de langue et littérature roumaine à l'Université de Madrid. Fondateur de l'Institut culturel roumain de Madrid (1942), qu'il dirigera jusqu'en 1945. A vécu en Espagne jusqu'à la fin de sa vie. Sa correspondance d'exil, couvrant les années 1942-1961, a été publiée il y a quelques années, en deux volumes, par la maison d'édition Jurnalul literar : Alexandru Busuioceanu, *Un roman epistolar al exilului romanesc. Corespondenta I, 1942-1950 (Un roman épistolaire de l'exil roumain. Correspondance, I, 1942-1950)*, Bucarest, Jurnalul literar, 2003, 302 pages, respectivement Alexandru Busuioceanu, *Corespondenta (Correspondance) II, 1952-1961*, Bucarest, Jurnalul literar, 2004, 333 pages.

¹⁴⁹ Traian Popescu (1910-2003). Diplômé de la Faculté de Droit de l'Université de Bucarest (1932). Dans les années 1930, avocat au Barreau d'Ilfov (Bucarest). Membre de la « Garde de Fer » et passionné de philatélie, il s'occupera de l'impression de la plupart des émissions philatéliques « légionnaires » (de l'État national légionnaire, telle qu'on a appelé la Roumanie de septembre 1940 jusqu'en janvier 1941). De l'automne 1941 jusqu'en mars 1945, chargé d'affaires auprès des Légations roumaines de Turquie et de Slovaquie. À partir de 1947 s'établit à Madrid, où il fondera la revue et la maison d'édition « Carpatii » (« Les Carpathes »), l'une de plus importantes maisons d'éditions roumaines fondées en exil. Une infime partie de sa correspondance d'exil a vu le jour en 2002, éditée par Ion Cristofor et Maria Pal sous le titre *Memoria exilului romanesc. Scriitori din arhiva Chiriachita si Traian Popescu (Madrid) / La mémoire de l'exil roumain. Lettres de l'archive Chiriachita et Traian Popescu (Madrid)*, Cluj, Napoca Star, 2002, 228 pages.

¹⁵⁰ Nicolae Florescu (ed.), *Generalul Nicolae Radescu in corespondenta secreta a exilului romanesc, martie 1947-octombrie 1953 (Le général Nicolae Radescu dans la correspondance secrète de l'exil roumain, mars 1947-octobre 1953)*, Bucarest, Jurnalul literar, 3 volumes, 2000-2002, 241+238+238 pages.

¹⁵¹ Même s'il bénéficiait de l'ensemble de l'archive Leontin Jean Constantinescu (couvrant les années 1947-1981), l'éditeur a choisi de publier seulement les lettres faisant référence au rôle politique joué par Nicolae Rades, le dernier Premier Ministre roumain d'avant la prise du pouvoir par le régime communiste, en exil. D'où le titre de trois volumes : *Le général Nicolae Radescu...*

être d'ailleurs qu'étonné lorsqu'il constate qu'il a affaire à un correspondance entièrement chiffrée¹⁵², chose assez rare parmi les exilés roumains ayant produits des documents intimes. Malheureusement, les trois volumes édités par Nicolae Florescu au début des années 2000 ne couvrent que la période 1947-1953, c'est-à-dire seulement les premières années de l'exil anticomuniste roumain. De ce fait, ils n'offrent qu'une image partielle de ce que peut être la correspondance intime de Leontin Jean Constantinescu dans sa totalité.

Nous n'avons tenté ici qu'une approche succincte d'un phénomène culturel très intéressant – l'apparition, sur le marché du livre roumain, de toute une série d'écrits intimes produits par des Roumains exilés après la Deuxième Guerre mondiale – qui a marqué la société roumaine des années 1990 et dont nous sommes conscients qu'il n'est pas spécifique à la Roumanie postcommuniste. Nous avons mis en évidence le contexte qui a fait en sorte qu'un tel phénomène soit possible, tout comme nous avons souligné les causes qui l'ont engendré. Finalement, nous avons insisté sur les principales formes littéraires à travers lesquelles ce phénomène s'est manifesté.

¹⁵² Le chiffre, assez compliqué, est fourni par l'éditeur au début du premier volume. Voir Nicolae Florescu (ed.), *Generalul Nicolae Radescu... (Le général Nicolae Radescu)*, op. cit., 1, p. 7.

Chapitre II

Renoncer à l'absurde du rêve et accepter l'absurde du réel ou comment la pratique du quotidien en exil peut mener à une métamorphose identitaire.
Le journal de Leontin Jean Constantinescu (1947-1958)

« Un récit de défaites, rédigé par un vainqueur », tel qu'il est caractérisé par son éditeur¹⁵³, le journal de Leontin Jean Constantinescu offre, à celui qui le lit, le sombre panorama d'un exil parisien, vécu sous sa forme classique, mais à l'échelle roumaine, par toute une série d'opposants à l'instauration du régime communiste en Roumanie, après 1945. Sur cette toile de fond que laisse entrevoir le journal, se profile le « moi » du diariste exilé, marque de l'identité de celui-ci, dont les changements à long terme nous intéressent ici. Un « moi » bouleversé continuellement par « cet asthme de cœur que provoque l'exil », pour citer Thomas Mann¹⁵⁴, ou autrement dit par le combat perpétuel entre étrangeté et enracinement, entre aliénation ou renaissance sociale.

Révélant une expérience profonde et difficile, à la fin de laquelle son auteur finira par accepter un destin de survie, le journal dont il est question ici illustre bien et de façon représentative le long chemin parcouru par tout exilé en quête d'une nouvelle identité. Le présent chapitre se propose d'analyser les principales étapes de cette évolution identitaire, telles que nous les y avons identifiées. Deux périodes marquantes sont en présence, l'une de quête et l'autre de synthèse identitaire, séparées par un moment-clé, que l'on pourrait qualifier de « moment de crise ». La première de ces périodes va de 1947, quand le journal commence à être rédigé, jusqu'au début de la guerre de Corée, en 1950, tandis que la deuxième va de la fin de cette guerre, c'est-à-dire de 1953, jusqu'à là où le journal prend fin, en 1958. Evidemment, le « moment de crise » coïncide avec la guerre de Corée même, dont les conséquences sur l'évolution des rapports internationaux vont déterminer un changement de fond au niveau de la stratégie identitaire adoptée par l'auteur du journal à partir de 1953.

¹⁵³ Nicolae Florescu, dans Leontin Jean Constantinescu, *Journal (1947-1958)*, Bucarest, Jurnalul literar, 1998, p. 11.

¹⁵⁴ Cité dans Gilbert Krebs et Gérard Schneilin (sous la direction), *Exil et résistance au national-socialisme, 1933-1945*, Asnières, Publications de l'Institut allemand, 1998, p. 6.

Afin que cette approche soit mieux mise en valeur, il nous semble opportun de faire précéder notre démarche d'analyse par un aperçu du climat parisien d'après-guerre, dans lequel plonge notre personnage, une fois installé à Paris, en 1945. Une courte biographie de celui-ci nous permettra ensuite de faire le lien avec un deuxième contexte, représenté par le microcosme de l'exil roumain de Paris de la fin des années 1940, le parcours identitaire de l'intimiste s'avérant influencé à la fois par ces deux cadres sociaux dans lequel il évoluera parallèlement.

2.1. Un "juriste nomade" à Paris, au milieu du "premier exil roumain".

Reléguée au rang de puissance moyenne sur la scène internationale, la France que Leontin Constantinescu connaîtra en 1945 n'a plus rien à voir, aux yeux des Roumains obligés à s'y exiler par le nouveau régime communiste de Bucarest, avec la France d'avant 1940, lieu mythique où se sont formées, pendant plus d'un siècle, leurs élites intellectuelles et politiques¹⁵⁵. Ce n'est pas la nouvelle position internationale que l'Hexagone s'est vue assignée après la Deuxième Guerre mondiale qui déçoit les exilés roumains, mais l'attitude, incompréhensible pour eux, de la société et surtout des élites françaises, à leur égard. Forcés à fuir leur pays d'origine suite à l'occupation de la Roumanie par les troupes soviétiques en août 1944, ceux-ci se rendent rapidement compte que le monde occidental en général et particulièrement le milieu intellectuel parisien ne perçoivent pas l'idéologie communiste et les catastrophes qu'elle avait engendrées à l'Est, de la même manière qu'eux. À ce sujet, le témoignage de Monica Lovinescu, jeune diplômée en lettres qui débarque à Paris à l'automne 1947 pour passer son doctorat, devenant plus tard l'une des « institutions vivantes »¹⁵⁶ de l'exil roumain, grâce à ses émissions culturelles diffusées pendant des longues années sur les ondes de la Radio Europe Libre, est on ne peut plus explicite et significatif :

¹⁵⁵ Pour les débuts de l'influence française en Roumanie, voir Pompiliu Eliade, *Influenta franceza asupra spiritului public in Romania (De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie)*, Bucarest, Humanitas, 2000.

¹⁵⁶ Mihaela Cristea, *Experienta initiatica a exilului (L'expérience initiatique de l'exil)*, Bucarest, Roza vanturilor, 1994, p. 256.

Quand nous sommes arrivés [à Paris], nos rapports [avec l'Occident] se sont avérés catastrophiques. Parce que nous avons trouvé un Paris vivant, du point de vue intellectuel, sous le dogme marxiste, les yeux dirigés vers le Kremlin. À part les exceptions que tout le monde connaît, mais qu'on pouvait compter sur les doigts d'une main ou deux. Je pense à Raymond Aron, à Albert Camus, à Jeanne Hersch. Vous voyez, il me faut peut-être deux mains, mais pas plus... je pense aussi à Eugène Ionesco, mais lui il était des nôtres, pour ainsi dire. Sauf ces exceptions – peut-être Malraux aussi – l'intellectualité française s'offrait le luxe de vivre un dogme qui ne lui était pas imposé, vécu par conséquent avec une sincérité et un élan qui ne caractérisaient pas l'Est, où il avait été imposé. C'est-à-dire ils [les Français] s'offraient un asservissement bienveillant, une servitude intellectuelle.¹⁵⁷

Et, quelques années plus tard, la jeune étudiante d'autrefois ajoute, cette fois-ci dans ses *Mémoires*, faisant référence au même contexte parisien d'après-guerre:

Si la vie politique [française] semblait être dominée par la droite, les intellectuels non pas qu'ils se situaient à gauche, plus encore, ils étaient déjà, pour la plupart, soviétisés mentalement. Qui n'a pas essayé – tel que certains d'entre nous [les exilés] l'ont fait – d'"ouvrir les yeux" aux intellectuels d'ici et de les sensibiliser à la tragédie de leurs semblables de l'Est, se voyant traité de fasciste dès qu'il se déclarait anticommuniste (« l'anticommuniste est un chien », avait déclaré méchamment Jean-Paul Sartre), ne pourra pas comprendre le climat dans lequel se sont installés les premiers exilés [à Paris].¹⁵⁸

Un climat hostile donc pour un est européen exilé, tel que notre diariste, auquel viennent s'y ajouter de nombreux problèmes sociaux, générés par une économie dévastée par la guerre¹⁵⁹, problèmes que beaucoup des Français connaissent à l'époque, dont le manque de travail et le manque de logement étaient les plus importants. « J'habite un hôtel de quartier. [Je suis] une sorte de juif errant avec trois valises. J'en ai marre de ce nomadisme urbain », trouve-t-on écrit dans le journal de Leontin Constantinescu le 5 octobre 1947¹⁶⁰. Et au-delà de tout ces problèmes, la faim, qui semblait torturer plusieurs membres de l'émigration roumaine, leurs journaux intimes faisant état de cette situation dramatique dans laquelle ils se retrouvaient, une fois arrivés en Occident. « Dimanche de

¹⁵⁷ Monica Lovinescu, dans Mihaela Cristea, *op. cit.*, p. 257.

¹⁵⁸ Monica Lovinescu, *La apa Vavilonului (Aux bords des eaux de Babylone)*, Bucarest, Humanitas, 1999, p. 85.

¹⁵⁹ Christian Ambrosi, Arlette Ambrosi et Bernadette Galloux, *La France de 1870 à nos jours*, Paris, Armand Collin, 1997, pp. 291-307.

¹⁶⁰ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 38.

faim », se confie Virgil Ierunca à son journal le 16 juillet 1950¹⁶¹. « J'ai connu la faim pendant de longues années », semble lui rétorquer un autre exilé, Vasile C. Dumitrescu, dans une lettre que ce dernier adresse à un ami¹⁶². Toute cette série de difficultés sociales rencontrées par les roumains réfugiés à Paris dès 1945, est résumée admirablement par Constantinescu, qui conclut amèrement dans son journal, au début du printemps 1948 : « Ma liberté spirituelle, qui est la vertu suprême de ma vie, est impossible [à obtenir en exil] lorsque la vie matérielle est une question qui s'y pose chaque instant. »¹⁶³

Mais qui est donc celui qui écrit ces mots, derrière qui se cache un destin impitoyable ? Au moment actuel nous disposons de données sur cet ancien juriste roumain converti à la diplomatie. Né presque de façon prédestinée sous le signe du « 13 », le 13 février 1913 à Craiova, licencié de la Faculté de Droit de Bucarest, docteur et lauréat en sciences juridico-politiques et économiques de la Faculté de Droit de Paris¹⁶⁴, puis, de retour en Roumanie, professeur à la Faculté de Droit de Bucarest dans l'entre-deux-guerres, Leontin Constantinescu entre dans la diplomatie pendant la Deuxième Guerre mondiale. Envoyé initialement à l'Institut Culturel Roumain de Madrid, en Espagne, il sera accrédité dès 1944 auprès de la Légation roumaine de Lisbonne, au Portugal, en tant que conseiller juridique et de presse ; là, il aura comme collègue le futur historien des religions, Mircea Eliade¹⁶⁵. Au printemps 1945, démis de ses fonctions par les autorités communistes récemment instaurées en Roumanie, Constantinescu quitte Lisbonne pour Paris¹⁶⁶, d'où il refusa de rentrer au pays après l'abdication forcée du roi Michel I^{er}, le 30 décembre 1947. Il vivra en exil jusqu'à sa mort, en 1981, sans jamais renoncer à la citoyenneté roumaine.

¹⁶¹ Virgil Ierunca, *Trecut-au anii...Fragmente de jurnal. Intimpinari si accente. Scrisori nepierdute* (Passèrent les années...Fragments de journal. Répliques et accents. Lettres conservées), Bucarest, Humanitas, 2000, p. 151.

¹⁶² Vasile C. Dumitrescu, *O istorie a exilului romanesc, 1944-1989 (Une histoire de l'exil roumain, 1944-1989)*, Bucarest, Victor Frunză, 1997, p. 99.

¹⁶³ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 77.

¹⁶⁴ Le CV du diariste, datant du 27 décembre 1951, dans Nicolae Florescu (ed.), *Generalul Nicolae Radescu in corespondenta secreta a exilului romanesc (Le général Nicolae Radescu dans la correspondance secrète de l'exil roumain)*, III (septembre 1951-octobre 1953), Bucarest, Jurnalul literar, 2002, p. 95-96.

¹⁶⁵ Mihai Pelin, *Opisul emigratiei politice (Le répertoire de l'émigration politique)*, Bucarest, Compania, 2002, p. 85

¹⁶⁶ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 6.

À l'époque où il débute son journal parisien, en août 1947, l'intimiste a donc 34 ans, vit en exil depuis deux ans, après avoir été obligé de quitter son poste diplomatique par le nouveau régime communiste roumain, et se retrouve face à un défi existentiel, celui de « gommer les aspérités de l'exil »¹⁶⁷ pour survivre en pays étranger, lui et les membres de sa famille qui l'accompagnent. Mais il n'est pas le seul dans cette situation. Dans ses *Mémoires* déjà citées, Monica Lovinescu raconte de cette manière son premier contact avec la capitale française, en septembre 1947 :

Dès le début, Paris m'est apparu trop « roumanisé ». Il y avait tellement des jeunes roumains dans le Quartier Latin, soit des fugitifs, soit – plus rare – des jeunes venus pour passer une thèse de doctorat, qui va se transformer dans un certificat d'existence, que si l'on parlait roumain sur le boulevard Saint-Michel, on risquait de se faire comprendre.¹⁶⁸

À cette opinion, qui laisse entendre que la métropole parisienne était déjà étouffée en 1947 par des jeunes réfugiés roumains, s'oppose une autre, celle de l'une des futures personnalités de l'émigration roumaine, qui à l'époque est juste en train de se « coaguler », Neagu Djuvara. Rentré en Roumanie après un exil de presque un demi-siècle, celui-ci rapporte dans ses *Souvenirs de l'errance*, qui ont connu un grand succès auprès du public roumain :

De tous les pays du « bloc socialiste », la Roumanie était celle qui, proportionnellement à sa population, comptait de loin le moins de réfugiés [installés à Paris, après 1945]. Cela, je peux l'affirmer sans divaguer, car à l'époque j'ai travaillé, de 1951 à 1952, pour l'Organisation Internationale des Réfugiés, appartenant aux Nations Unies, où j'ai eu l'occasion d'en consulter les statistiques officielles.¹⁶⁹

¹⁶⁷ Perla Serfaty-Garzon, *Enfin chez soi ? Récits féminins de vie et de migration*, Montréal, Boyard, 2006, p. 75.

¹⁶⁸ Monica Lovinescu, *op. cit.*, p. 49.

¹⁶⁹ Neagu Djuvara, *Amintiri din pribegie, 1948-1990 (Souvenirs de l'errance, 1948-1990)*, Bucarest, Albatros, 2002, p. 29.

Si l'importance numérique des exilés roumains réfugiés à Paris après la Deuxième Guerre mondiale ne fait pas l'unanimité¹⁷⁰, les témoins de l'époque et les historiens contemporains s'accordent pour reconnaître que « Paris était à ce moment-là, pas seulement par tradition, mais aussi du fait qu'il avait accueilli la Conférence de Paix [de 1946], le principal centre politique des réfugiés roumains. »¹⁷¹ Ceux-ci vont y constituer ce qu'on désignera plus tard comme étant « le premier exil roumain »¹⁷², appellation utilisée pour différencier cette première vague d'exilés des autres vagues qui l'ont suivie dans les années 1960-1980. Il s'agit, comme la plupart des historiens l'ont remarqué, d'un exil essentiellement politique, profondément combattant et animé, au moins au début, par certains buts communs, en dépit de toutes les animosités qui caractérisent n'importe quelle émigration.

Et les animosités, il y en avait plein dans la colonie roumaine qui habitait les bords de la Seine au milieu des années 1940, sauf qu'il fallait attendre la fin de la Conférence de Paix de 1946 pour qu'elles se manifestent ouvertement. Pourquoi à ce moment-là ? Parce que, suite aux décisions que la Conférence avait adoptées par rapport à la Roumanie, abandonnée *de jure* dans la sphère d'influence soviétique, les réfugiés roumains se rendent compte pour la première fois que leur exil sera plus long que prévu. De là, un abandon de la volonté d'unité politique en exil, au détriment des intérêts personnels ou de groupe.

Deux principaux groupes d'intérêts vont se manifester dans ce contexte, à partir de la fin de 1947, chacun d'eux essayant de se voir octroyé par l'ex-roi Michel le droit de constituer le « Comité National Roumain », une sorte de gouvernement en exil, sans qu'il soit jamais reconnu en tant que tel par les pays occidentaux. En Occident depuis juin

¹⁷⁰ Faisant référence à un document émis par la Légation roumaine de Paris le 24 juillet 1948, l'historien Ion Calafeteanu estime ce nombre à « 2000-4000 exilés, dont la plupart engagés dans des activités hostiles au régime communiste instauré en Roumanie » ; parmi ceux-ci, on comptait 250-300 boursiers (cf. Ion Calafeteanu, *Din istoria exilului romanesc, 1946-1950 / De l'histoire de exil roumain, 1946-1950*, Bucarest, Enciclopedică, pp. 27-38).

¹⁷¹ Neagu Djuvara, *op. cit.*, p. 18.

¹⁷² Monica Lovinescu, dans Ileana Corbea et Nicolae Florescu, *Resemnarea cavalerilor. Reevaluări critice și memorialistice ale literaturii exilului (La résignation des chevaliers. Réévaluations critiques et mémorielles de la littérature de l'exil)*, Bucarest, Jurnalul literar, 2002, p. 129.

1945, Nicolae Radescu – le dernier Premier ministre roumain d’avant la prise du pouvoir par les communistes – prendra la direction de l’un de ces groupes, tandis qu’à la tête du deuxième groupe va s’installer un autre exilé, l’ancien ministre des Affaires Étrangères, Grigore Niculescu-Buzesti. Proche de Radescu, Leontin Jean Constantinescu ne jouera pas seulement le rôle de l’acteur dans le combat qui opposera les deux factions entre 1947-1953, mais aussi celui du spectateur qui regarde dégoûté et enregistre minutieusement pour les lecteurs de son journal, les attitudes intéressées de ses compatriotes, coupables, selon lui, de la victoire du camps adverse. Car finalement, en dépit du décès de son leader en 1948, mais disposant du « Fond National »¹⁷³, le groupe dirigé par Buzesti allait remporter la victoire dans les années 1950, sans pour autant réussir à effacer les différends profonds qui marquaient déjà l’émigration roumaine.

2.2. Une identité déchirée par la lucidité du vécu.

Paris, août 1947. Confronté à une situation difficile, tant sur le plan matériel que spirituel, un ex-diplomate roumain, poussé à l’exil après la Deuxième Guerre mondiale, décide de (re) commencer, après de longues années de « silence », son journal intime. Celui-ci se constituera à la fois dans un témoignage des dissensions qui vont bouleverser l’émigration roumaine à ses débuts et dans un rapport des états d’âme successifs que l’intimiste connaîtra pendant une décennie en sol étranger.

En débutant son journal, Leontin Constantinescu se montre confiant que le temps validera son exercice intellectuel, car, écrit-il, « un journal est révélateur et indispensable pour retrouver plus tard quelque chose de la permanente chrysalide que je suis aujourd’hui. »¹⁷⁴ Le syntagme fait référence métaphoriquement au « moi » de l’intimiste, vu comme une nymphe, dont la vie se déroule à l’intérieur d’un cocon, en attendant la sortie de l’obscurité. Dès le début donc, l’auteur est conscient du but de son entreprise,

¹⁷³ Le nom d’un fond de 12 millions francs -or, déposé en 1944 par le gouvernement Antonescu à l’étranger, pour financer les activités des exilés roumains, au cas où la Roumanie aurait perdu la guerre. Il sera la principale cause des dissensions qui vont éclater dans l’exil, après l’abdication du roi Michel I^{er}, le 30 décembre 1947.

¹⁷⁴ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 17.

celui d'enregistrer les « multiples changements au niveau des perceptions de soi durant son évolution d'adulte »¹⁷⁵, ou, pour le citer, de noter « les préoccupations, les idées et les sentiments qui se volatilisent et dont la mémoire ne garde la trace d'aucun souvenir. »¹⁷⁶

Toute cette panoplie d'états d'âme dont le diariste témoigne et dont il veut garder la trace, s'articule autour de sa condition d'exilé. C'est à partir de cette condition particulière que s'organisent ses rapports identitaires à soi-même, à l'Autre et à la Société, sur lesquels nous allons insister plus loin. Mais il convient de rappeler auparavant ce que le domaine de l'ego-écologie a mis clairement en évidence, c'est-à-dire que, pour tout individu, « les représentations de Soi, d'Alter et de la Société sont indissociables. »¹⁷⁷

Il est un truisme d'affirmer que tout exilé est en conflit avec lui-même et notre intimiste ne fait pas l'exception à cette règle, les notes de son journal nous introduisant dans la complexité d'un être solitaire, nostalgique, marqué par un malaise profond et insatisfait de son statut socio-économique dans la société française d'accueil. Époux et père de trois enfants, il se retrouve, en tant que réfugié politique à Paris, sans emploi et par conséquent, incapable de subvenir aux besoins de sa famille, ce qui aura des profondes repercussions sur son estime de soi. Les doutes concernant ses compétences en tant que chef de famille commencent dès lors à s'installer dans son esprit. De plus, le souci pour ses parents laissés derrière, dans un pays en train d'être totalement communisé, et l'impossibilité d'y retourner au moins une dernière fois, pour les revoir, le hante sans cesse. L'exil devient ainsi une véritable « prison sans barreaux », d'où il est, pratiquement, impossible de sortir. De là, la naissance d'un sentiment prégnant d'impuissance et d'isolement total, « l'autisme » dont fait preuve le diariste étant, selon

¹⁷⁵ René l'Ecuyer, "Les transformations de l'identité personnelle à travers l'évolution du concept de soi chez les adultes et les personnes âgées", dans Pierre Tap (sous la dir.), *Identité individuelle et personnalisation. Production et affirmation de l'identité*, Paris, Privat, 1980, p. 55.

¹⁷⁶ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 17.

¹⁷⁷ Marisa Zavalloni, *Identité sociale et conscience : introduction à l'ego-écologie*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1984, p. 21.

Alain Girard, « une manière d'être de l'individu », qui, face à une situation de crise aiguë, veut se détacher de « tout ce qui le rattache à la communauté des hommes »¹⁷⁸ :

J'ai souvent l'impression que la vie m'assassine de façon lente et progressive. En tout cas, ma vie d'aujourd'hui n'a rien de l'architecture que je lui souhaitais. Je vis continuellement tourmenté, sans savoir comment faire pour pouvoir accomplir mes responsabilités envers Zoé¹⁷⁹ et les enfants. Je pense sans cesse aux miens, à tous ceux qui vivent là-bas, en Roumanie. Et le tourment ne cesse que pour faire plus prégnant le sentiment de ma grande faiblesse, de l'inutilité qui m'a toujours obsédé. J'ai le sentiment du spectateur engagé dans une course qu'il n'a pas voulue et dont l'expérience lui manque. [...] Personnellement, tout me semble inutile et superflu. Je poursuis, donc, impassiblement, un destin sans vocation.¹⁸⁰

De cette « prison sans barreaux » qui enferme dramatiquement son « destin sans vocation » au présent, le diariste ne peut sortir que mentalement, soit par un retour en arrière, aux « sources », soit en se projetant dans l'avenir, dans les deux cas par un refus du temps social au dépens d'un temps intérieur, qui lui est propre. Par ce va-et-vient entre le passé et le futur il fuit une réalité extérieure, objective, marquée par la discontinuité géographique qui définit sa biographie, en la faisant remplacer par une continuité intérieure, subjective. De même, par la conjugaison permanente des deux temps grammaticaux, le passé et le futur, il se refuse consciemment le présent, qui n'est, selon lui, qu'une « époque d'énormes tourments structurels »¹⁸¹, où la vie ressemble à « un jeu de *homo homini lupus*¹⁸², combiné avec *saave qui peut*. »¹⁸³

2.2.1. Avoir la nostalgie du passé.

Angoissé par ce présent - synonyme de l'exil et donc du déracinement, qu'il trouve à la fois effrayant et coupable de tous ses malheurs, Constantinescu se laisse souvent envahi par ce que le sociologue Maurice Halbwachs appelle « la nostalgie du

¹⁷⁸ Alain Girard, *Le journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, p. 506.

¹⁷⁹ Zoé Constantinescu, la femme du diariste.

¹⁸⁰ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, pp. 17-18.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 27.

¹⁸² *Homo homini lupus*, expression latine signifiant que « l'homme est un loupe pour l'homme », autrement dit que l'homme est son pire ennemi. Utilisée pour la première fois par Plaute, poète et dramaturge romain (254-184 av. J.-C.).

¹⁸³ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 30.

passé. »¹⁸⁴ Selon Halbwachs, « personne n'échappe à certains moments à cette prédilection particulière pour le passé, qui détermine une exaltation apparente et temporaire de la mémoire chez le jeune homme et l'adulte, comme chez le vieillard. »¹⁸⁵ Plus que toute autre personne – Pascale Arraou l'a très bien montré¹⁸⁶ – l'exilé fait appel à ce processus, par lequel il cherche à se réfugier dans le passé, parce que ses cadres sociaux originaires, dans lesquels sont encodés ses souvenirs, appartiennent au passé et ne lui sont que partiellement accessibles au présent. Partiellement, parce que subsistant seulement en lui, grâce à sa mémoire, ils ne subsistent plus autour de lui, concrètement, étant donné que les repères qui l'entourent au présent sont propres à une autre société. L'exilé se voit ainsi obligé de se fier seulement à ses souvenirs pour reproduire ces cadres sociaux qui n'existent plus pour lui et « revivre » de cette façon son passé, sans être aidé par le contexte social extérieur. Mais comme Halbwachs le souligne, « reproduire n'est pas retrouver; c'est bien, plutôt, reconstruire. »¹⁸⁷ Il s'agit donc d'un passé reconstruit par la mémoire de l'individu, à partir des notions dont il dispose au présent, d'où les limites d'une telle reconstruction¹⁸⁸. C'est ainsi que, aux moments quand notre diariste pense avec nostalgie à son adolescence, par exemple, tout ce qu'il peut se représenter c'est quelques sentiments ou « images suspendues dans le vide »¹⁸⁹, pour citer de nouveau Arraou :

J'ai écouté un peu de musique espagnole, la langue en est extrêmement douce, le ton pathétique, rude et déchirant, tel que l'Espagne. Sans me rendre compte, je me suis laissé envahi par une mélancolie incompréhensible : c'est la nostalgie pour mon adolescence perdue...¹⁹⁰

Et plus loin :

¹⁸⁴ Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 107.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 105.

¹⁸⁶ Pascale Arraou, « Le rôle des cadres sociaux dans la dynamique identitaire. L'exilé, une identité entre deux mémoires sociales », dans Hélène Chauchat et Annick Durand-Delvigne (sous la dir.), *De l'identité du sujet au lien social. L'étude des processus identitaires*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, pp. 69-83.

¹⁸⁷ Maurice Halbwachs, *op. cit.*, p. 92.

¹⁸⁸ *Ibid.*, pp. 90-93.

¹⁸⁹ Pascale Arraou, *op. cit.*, p. 77.

¹⁹⁰ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, pp. 28-29.

À Turpinière. Depuis une semaine je suis à la campagne avec les enfants et la famille de Vintila [...]. Pendant la soirée j'ai regardé la voûte céleste étoilée et j'ai écouté la symphonie champêtre des cigales. J'ai pensé à mon adolescence, à ces merveilleux instants quand, couché dans la chaise longue, à Bobicesti ou, dans le jardin, à Craiova, sous la fraîcheur des nuits d'août, je regardais aussi la voûte céleste. Il s'agit, certainement, de moments les plus beaux de ma vie.¹⁹¹

La nostalgie de l'intimiste pour son passé, en général et pour son adolescence, en particulier, n'est pas sans lien, il est évident, avec le sentiment de solitude qu'il cherche constamment et que lui confère cette fuite dans le passé, en lui permettant de « vivre avec soi et pour soi » :

J'ai la nostalgie d'une vie vécue en sécurité et tranquillité, quelque part sur les bords d'un lac ou de la mer, avec mes livres, mes certitudes et, surtout, avec mes illusions.¹⁹²

Toutefois, étant donné que la mémoire s'insère toujours dans un cadre social¹⁹³, il lui est impossible, même réfugié dans le passé, de séparer les représentations qu'il se fait de son propre Soi de représentations de l'Autre. Ce dernier constitue, selon Marisa Zavalloni, « plus qu'un objet internalisé, la cible de l'action imaginaire ou réelle du Soi »¹⁹⁴, sans lequel le Soi ne peut pas exister. Dans ce sens, même enfoui dans le passé, le Soi n'est jamais seul et l'Autre peut prendre n'importe quel contour pour l'escorter, tel celui de Camil Demetrescu, un ancien collègue de diplomatie de Leontin Constantinescu, auquel le diariste commence à penser mélancoliquement le jour où il apprend que Demetrescu a été arrêté par les autorités communistes roumaines. La nostalgie d'avoir perdu un « frère » se mêle alors dans le journal avec le sentiment de regret et de culpabilité devant un destin brisé par l'Histoire :

Le 14 octobre 1947. Les journaux d'hier soir ont annoncé l'arrestation de Camil Demetrescu, saisi devant l'Institut Français de Bucarest. Avant je ne le regardais pas avec beaucoup de sympathie ; je le prenais pour un gentil médiocre. Hier et aujourd'hui je n'ai pas pu m'empêcher de penser sans cesse à lui. Je suis tout d'un coup envahi par une sorte de sympathie fraternelle à son égard ; à cela s'ajoute

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 30.

¹⁹² *Ibid.*, p. 77.

¹⁹³ Maurice Halbwachs, *op. cit.*, p. V.

¹⁹⁴ Marissa Zavalloni, *op. cit.*, p. 12.

le regret rétroactif de la lui avoir refusée jusqu'à maintenant. Ce matin je pensais que moi, j'avais dormi sur un lit, tandis que lui, sur la paille [en prison]...J'ai toujours senti une infinie fraternisation avec tout vaincu sans défense. Je suis attristé de nous réconcilier affectivement si tard. Je ne sais pas pourquoi je me sens si coupable...¹⁹⁵

Ce sentiment de culpabilité ne se conjugue pas, lui, seulement au passé, à l'égard d'un ancien collègue souffrant dans les prisons d'Ana Pauker¹⁹⁶, mais aussi au présent et surtout au futur, lorsqu'il s'agit de parents du diariste, "abandonnés" derrière le Rideau de Fer. Les lettres que Leontin Constantinescu reçoit clandestinement de la part de ceux-ci représentent des voix du passé, de "là-bas", "du Pays", qui peuplent le présent de son moi intérieur, lui rappelant incessamment qu'il « vit dans le déracinement et la mutilation de soi »¹⁹⁷, qu'il est fort possible de ne plus jamais les revoir et, plus important encore, qu'il ne pourra jamais accomplir ses devoirs de fils envers ceux à qui il doit le jour. En les lisant, le moi du diariste se déchire tragiquement sous le poids des émotions, nous laissant apercevoir l'âme de celui-ci dans tous ses états. Cependant, se révolter contre un tel destin semble à l'auteur du journal absurde, la divinité seule, au cas où elle existerait, pouvant accomplir le miracle de réparer ce non-sens existentiel que la vie lui impose. En attendant – et on remarque ici une « conception météorologique de l'âme »¹⁹⁸, propre à tout journal, à commencer par celui de Maine de Biran – seule la nature semble partager les angoisses de Constantinescu :

Le 24/25 septembre 1947. Il fait froid. L'automne est arrivé plus tôt et plus brusquement que d'habitude [...]. [J'ai reçu] une lettre de maman. Triste ; triste, tel que tout le paysage qui nous entoure, tel que toutes les perspectives qui s'ouvrent devant nous. Elle m'écrit : « quand on se rencontrera et si on se rencontrera ». Malheureusement, je pense que, dans le meilleur des cas, on ne se verra pas avant 5 ans. C'est affreux, pour tout ce qu'ils ont fait pour nous, pour tout ce que j'aurais voulu faire pour eux. Nous sommes déjà des étrangers, qui ont des nouvelles les uns des autres, mais qui sont séparés par les murs d'une prison sans barreaux. Il est possible que je ne les revoie plus jamais ; que je sache qu'ils se sont éteints avec le désir inassouvi de nous revoir (de connaître leurs petits-fils qu'ils ne connaissent pas) et dans une pauvre et déclassée vieillesse, que leur vie de gens travailleurs et honnêtes ne méritait pas. Et tout cela parce que Staline et sa

¹⁹⁵ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, pp. 39-40.

¹⁹⁶ Ana Pauker (1893-1960), ministre communiste roumain des Affaires Étrangères, 1947-1952. Connue pour sa brutalité, d'où son surnom de « Staline en jupe », que les Roumains lui ont accordé. Elle sera marginalisée par ses collègues communistes après la mort de Staline.

¹⁹⁷ Perla Serfaty-Garzon, *op. cit.*, p. 7.

¹⁹⁸ Pierre Pachet, *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*, Paris, Hachette littératures, 2001, p. 62.

bande veulent le "bien" futur de l'entière humanité. Mais il est inutile de crier ma révolte impotente contre un arsenal de chars de combat. Pourtant, peut-être que Dieu existe et il intervient activement dans la vie des gens (même si son intervention est invisible dans l'Histoire). C'est la seule idée qui peut donner un sens à un destin irrémédiablement absurde.¹⁹⁹

Penser qu'il pourra ne plus jamais revoir ses parents déclenche chez l'intimiste, on l'a vu, des profonds sentiments de culpabilité, mais aussi une sorte d'infantilisme qui s'exprime, lui aussi, nostalgiquement, au passé. Béatrice Didier, dans sa monographie consacrée au *Journal intime*²⁰⁰, définit ce sentiment comme étant « une grande difficulté [de l'individu] à sortir du bien-être prénatal ou du moins enfantin pour accéder à la vie adulte. »²⁰¹ Dans le cas plus précis de l'exilé, il s'agit d'un sentiment déterminé par le manque de sécurité dans lequel il vit et qui le pousse à saisir sa grande fragilité identitaire en tant que membre de la société d'adoption, d'où son besoin d'un « chez-soi des grands bras ouverts. »²⁰² Ce « chez-soi », Constantinescu ne l'a plus, alors il le cherche au passé et s'y accroche, parce qu'il est habité par le groupe social auquel il appartenait, dont les parents sont les plus importants représentants. Or, le groupe, en tant qu'objet de représentation, est investi d'attributs de notre identité personnelle²⁰³, ce qui fait qu'en cherchant « être » au milieu de son groupe d'appartenance, l'auteur cherche à retrouver son identité perdue. Mais cela faisant, il finit encore, comme dans l'exemple précédant, par faire preuve de lucidité et imposer certaines limites à sa nostalgie, pour se retrouver de nouveau au présent qu'il déteste tant. Un présent qui l'oblige, *volens nolens*, à accepter sa situation d'exilé :

Peut-être que la plus belle chose que la famille offre à l'enfant c'est le sentiment de sécurité résultant de la certitude qu'au moment quand il voudra mettre sa tête sur une épaule et pleurer, il trouvera cette épaule-là, qui le laissera pleurer et le comprendra. Cela vaut tellement de savoir que, au-delà des gens, tu peux trouver un refuge, que lorsque tu te sens irrémédiablement étranger et incompris, il y aura quelqu'un qui attendra te montrer qu'il te connaît et te comprends. De savoir que lorsque la vie te semble inutile et son illusoire agitation t'épuise, il y aura quelqu'un qui peut te reconforter. De savoir que lorsque les gens te font mal ou lorsque tu souffres d'un mal que tu ne connais pas, il y aura quelqu'un qui va te caresser et

¹⁹⁹ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, pp. 35-36.

²⁰⁰ Béatrice Didier, *Le journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976, 202 p.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 95.

²⁰² Perla Serfaty-Garzon, *op. cit.*, p. 168.

²⁰³ Marisa Zavalloni, *op. cit.*, p. 29.

te cajoler pour que le mal passe. De savoir que, quelque part dans le monde, il existe une personne unique pour laquelle, avec ou sans ton armure d'homme, tu n'es que l'enfant d'autrefois, auquel elle a dirigé les premiers pas, elle a apaisé les premières douleurs, elle a offert les premiers instants de bonheur. À laquelle tu peux confier ton inexplicable tristesse qui t'étouffe et face à laquelle tu ne te gènes pas de pleurer comme jadis. Aujourd'hui, quand je suis loin de miens, quand je suis moi-même un père qui tient ses enfants dans se bras, je regrette chaque instant auquel l'enfant relatif d'autrefois, en s'imaginant déjà un homme, refusait de pleurer. Maintenant, cela même me semble trop tard. Ma nostalgie ne fait que donner un plus de prégnance au sentiment que la vie est irréversible et que tout au long de celle-ci s'éteint, de temps en temps, une partie de nous. Peut-être que si maman serait là en ce moment, ses cheveux blancs, ses rides de plus en plus profondes et une certaine sensation d'étrangeté paralyseraient mon élan, me montrant qu'à l'intérieur de l'étranger d'aujourd'hui, ne vit plus rien de l'enfant d'autrefois. Mais comment peux-tu dissoudre le sentiment de froid isolement que te donne l'étrangeté alors que chaque jour tu es un étranger à l'égard de toi-même ?²⁰⁴

2.2.2. Anticiper sur le futur

Chaque fois quand le concret du présent l'oblige à « quitter » ce passé idyllique dans lequel il se réfugie si souvent, l'intimiste recourt à une deuxième solution pour protéger son soi du contact avec la réalité complexe, en se « jetant » à l'autre extrémité de l'axe atemporel sur laquelle il « vit », dans le futur. Ce futur, qui est toujours un futur éloigné et non pas proche, ne représente en fait qu'un miroir du passé, de sorte qu'on pourrait parler d'un « retour au futur ». Tout comme le passé, il est vécu (ou rêvé, dans certains cas) mélancoliquement, mais contrairement au passé, il est imaginé en utilisant des notions propres à ce dernier – les chariots dans les vergers, sous la chaleur de la campagne, par exemple²⁰⁵ – de sorte qu'il ne pourra être qu'idéal pour le diariste. Enfin, pour que ce futur imaginé devienne possible, une condition *sine qua non* s'impose, c'est-à-dire le retour de l'exilé au pays d'origine²⁰⁶, d'où l'idée obsédante de Constantinescu de rentrer chez soi, qui s'expliquerait, selon Pascale Arraou, « par une défaillance de la fonction d'étayage identitaire des cadres sociaux. »²⁰⁷ Ainsi, en évoquant ses beaux-parents, qui viennent de lui répondre à une lettre envoyée clandestinement, notre intimiste

²⁰⁴ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, pp. 43-44.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 85.

²⁰⁶ Dans un article publié il y a quelques années, Alexis Nouss, de l'Université de Montréal, soulignait que pour tout exilé « l'identité est vécue, perçue, pensée, comme un territoire », celui d'origine (Alexis Nouss, « Expérience et écriture du post-exil », dans Pierre Ouellet (sous la dir.), *Le Soi et L'Autre. L'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, p. 26).

²⁰⁷ Pascale Arraou, *op. cit.*, p. 75.

se demande : « Quand est-ce qu'on se reverra et qu'allons nous trouver de nous-mêmes ? », pour ajouter tout de suite : « Et pourtant, on se reverra ! Je le pense plus fermement que jamais ! »²⁰⁸ Néanmoins, dans ce cas aussi, la raison jouera son rôle « d'avocat du diable », parce qu'une semaine plus tard, l'optimisme du diariste fait place à un fort sentiment de scepticisme, déterminé par la réalité cruelle qu'il doit affronter chaque jour :

On verra [si on pourra rentrer]. Cependant, je commence à devenir de plus en plus sceptique. Et surtout, après trois années d'attente, je commence à penser qu'il faut que je me rende à l'évidence et chercher un moyen d'existence pour ne pas mourir de faim.²⁰⁹

Si le passé n'offre plus des réponses au questionnement identitaire qui le ronge, si le futur éloigné ne peut pas être anticipé, étant « obstrué » par l'impossibilité de retour au pays natal, il ne reste au diplomate roumain exilé à Paris que le futur proche, qui commencera, lui, à se confondre de plus en plus avec le présent dont l'intimiste a si peur.

2.2.3. Accepter le présent

Comme on l'a déjà mis en évidence, dans sa quête identitaire, le soi du diariste exilé ne se tourne pas directement vers le présent, mais étape par étape, en glissant d'un passé idéalisé vers un futur éloigné, imaginé pour un instant comme possible, pour en arriver finalement à un futur proche, occupé entièrement celui-ci par l'espoir d'un conflit qui opposera le monde occidental à l'Union Soviétique. Cette guerre hypothétique, tout l'exil roumain y croit et met ses espoirs à la fin des années 1940, en le voyant comme l'unique solution pour mettre fin au régime communiste instauré en Roumanie dès 1945. « Nous attendions impatiemment une intervention américaine, tous y croyions, les détenus jetés [par les communistes] dans les prisons roumaines et nous, les jeunes qui habitons les boulevards occidentaux », écrit Monica Lovinescu dans ses *Mémoires*²¹⁰.

²⁰⁸ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 39.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 42.

²¹⁰ Monica Lovinescu, *op. cit.*, p. 50.

Comme tous ses compatriotes, Leontin Constantinescu entrevoit le futur et donc un possible retour au pays, à travers cette nouvelle guerre qu'il attend lui aussi depuis la fin de la deuxième conflagration mondiale. D'ailleurs, son attention se détourne fréquemment de tout ce qui l'entoure pour se concentrer, dans l'attente d'une possible guerre, sur ce qui se passe sur la scène internationale. Ainsi, le 19 septembre 1947, l'intimiste note dans son journal :

La situation internationale commence à se clarifier au fur et à mesure que l'hypothèse de la guerre se cristallise. Je vis dans cette espérance depuis 1945. J'ai toujours vécu avec la conviction que la Russie n'acceptera pas des barrières et que son objectif sera la domination du monde.²¹¹

Quelques semaines plus tard, le 10 octobre 1947, il ajoute, toujours dans la même note optimiste : « Il est impossible que la guerre ne commence avant 1950 et, une fois commencée, les Américains ont toutes les chances de la gagner. »²¹² Mais, le temps et l'évolution des rapports internationaux vont lui anéantir cette illusion, de sorte que, six ans plus tard, en 1953, il ne pensera la libération de la Roumanie « que par un accident ou un miracle qui provoquera la faiblesse ou l'effondrement par l'intérieur de l'Union Soviétique. »²¹³

Le « miracle » tant attendu refusant de se produire sous l'effet de la politique d'*appeasement* adoptée par les chancelleries occidentales à l'égard de l'Union Soviétique, et le retour au pays s'avérant de plus en plus éloigné, « il fallait que nous vivions », comme très bien s'exprime Neagu Djuvara, dans ses *Souvenirs de l'errance*²¹⁴, en se referant aux exilés est européens qui habitaient Paris à l'époque. Pour vivre il fallait travailler, « mais à quoi pouvait-il servir, un ex-diplomate étranger ?²¹⁵ » se demande rethoriquement le mémorialiste mentionné, lui aussi un ancien fonctionnaire du Ministère des Affaires Étrangères roumain. Pas à grande chose, apparemment, si on se fie au journal de Leontin Jean Constantinescu.

²¹¹ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 31.

²¹² *Ibid.*, p. 39.

²¹³ *Ibid.*, p. 114.

²¹⁴ Neagu Djuvara, *op. cit.*, p. 44.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 45.

En effet, dû à son statut social et au contexte socio-économique qui caractérise la France de la fin des années 1940, Constantinescu se verra dans l'impossibilité d'exercer n'importe quel métier. Or, après « la perte du foyer et la rupture d'avec le familial et le familial »²¹⁶, l'identité de l'exilé se trouve de nouveau bouleversée, selon Perla Serfaty-Garzon, par cette impossibilité d'exercer son métier, car il ne pourra plus prouver son savoir-faire et en vivre.²¹⁷

Suivant la perte de l'identité sociale, qui est toujours « la première à craquer » dans le cas de chacun d'entre nous, selon Clément Rosset²¹⁸, la perte de l'identité occupationnelle engendre donc chez Leontin Constantinescu, comme chez tout exilé, une profonde crise identitaire à tous les niveaux : manque d'estime par rapport à soi-même, besoin de reconnaissance de la part des autres et envie d'incriminer la société d'accueil pour les difficultés qu'il y vit.

Ainsi, l'incapacité de loger sa femme et ses trois enfants le pousse à se montrer prêt à tout, jusqu'à « céder une partie de sa liberté pour un minimum de stabilité. »²¹⁹ Les projets ratés, d'émigrer en Colombie²²⁰ et aux États-Unis, pour y travailler, s'inscrivent dans la même logique, de regagner son estime de soi. Tout comme celui de louer une épicerie²²¹, qui ne se concrétisa pas à cause du manque d'argent. Finalement, les difficultés matérielles du présent vont s'avérer si douloureuses pour l'estime de soi de l'intimiste, que celui-ci, se sentant « réduit à ses seules dimensions matérielles »²²², commencera à penser au suicide : « Je regrette de ne pas avoir pris il y a quelques années une assurance de vie. Trois ans après l'avoir contractée le suicide ne l'annule plus. C'était peut-être une solution. »²²³

²¹⁶ Perla Serfaty-Garzon, *op. cit.*, pp. 14-15.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 51.

²¹⁸ Clément Rosset, *Loin de moi. Étude sur l'identité*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1999, p. 18.

²¹⁹ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 38.

²²⁰ Dont il est question aux pages 24-25 du *Journal*.

²²¹ Le *Journal* en parle aux pages 89-90.

²²² Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 55.

²²³ *Idem.*

Étant donné la perception négative qu'il a de lui-même, son identité est vécue encore plus dramatiquement par le diariste lorsqu'il s'agit de ses rapports avec les autres. Les « autres » ce sont « ces voix étrangères qui traversent le journal et parfois l'emplissent »²²⁴, pour reprendre la formule de Béatrice Didier ou, dans le cas de Constantinescu, les exilés roumains réfugiés à Paris. Ces derniers constituent le groupe auquel le diariste s'identifie et dont il a besoin d'être reconnu. Car, contrairement aux apparences, notre intimiste n'est pas isolé à l'intérieur du récit qu'il construit, mais le membre d'un groupe social avec lequel il interagit constamment dans une dynamique d'influence réciproque.²²⁵ Rallié au camp du général Radescu dans le conflit qui opposera celui-ci à un deuxième groupe d'exilés, pour la constitution d'un « Comité National Roumain » en exil, Constantinescu se verra marginalisé par les membres de son propre groupe à cause de son statut social précaire, en dépit de sa loyauté envers la cause que le groupe défendait. Le diplomate roumain allait vivre alors l'une de plus grandes désillusions, se rendant compte que le groupe dont il pensait faire partie n'était qu'un amalgame d'orgueils et d'intérêts personnels, en rien supérieur à l'autre groupe, qu'il combattait. Dégoûté et révolté par tous ces conflits d'intérêts qui divisaient l'exil roumain, l'intimiste se montre en même temps conscient qu'il n'y peut rien, étant donné son rôle insignifiant, sauf peut-être renoncer à l'ethnocentrisme qu'il privilégiait jusque-là :

Je pensais que nous, les Roumains, on est différents. Pourtant, je n'ai encore vu un seul geste, un appui, une solidarité. Les riches sont d'une stridente indifférence et d'une mesquinerie lugubre. [...] J'aimerais tellement montrer à toutes ces larves leur criante bassesse d'esprit. Mais avec quoi ? Je suis moi-même un pauvre mendiant. [...] Il faut que je sorte une fois pour toute de cette clique d'égoïstes et d'ambitieux. [...] Il n'y a aucune solidarité et aucune camaraderie. Chacun essaye de s'imposer lui-même et seulement lui [en tant que chef du groupe] et chacun voit dans l'autre roumain un ennemi déclaré et virtuel. [...] N'importe lequel des autres préfère ne pas rien faire dès qu'il n'est pas lui celui à qui reviennent toutes les mérites.²²⁶

²²⁴ Béatrice Didier, *op. cit.*, p. 181.

²²⁵ Marc-Edmond Lipianski, « Identité, communication et rencontres interculturelles », dans *Cahier de sociologie économique et culturelle*, Paris, no. 5 (juin 1986), p. 10.

²²⁶ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, pp. 30-43.

Déterminée par une profonde crise d'identité, la vive opposition que le diariste manifeste à l'égard des « autres », s'accompagne d'une opposition pareille envers la société occidentale d'accueil. Cette dernière est perçue doublement « coupable » à la fois pour lui avoir refusé le statut social auquel il pensait avoir droit et pour avoir abandonné l'Europe de l'Est, et donc la Roumanie, aux mains de l'Union Soviétique après la Deuxième Guerre mondiale. Si cette société, dans laquelle il se trouve « du côté du dominé »²²⁷, est incapable de se défendre devant la menace russe et mérite par conséquent son sort, l'autre société, celle à laquelle le diplomate roumain sent appartenir, est en train de s'étendre justement à cause de cette faiblesse du monde occidental, d'où la colère de l'intimiste vis-à-vis de l'Occident:

J'ai de plus en plus l'impression que j'appartiens à un monde qui s'éteint violemment. Nous [les exilés] sommes des pauvres veaux conscients que [dans ce contexte international] même le bêlement est inutile. [...] L'échec de l'Occident est évident. En abdiquant de leur rôle, les grandes puissances marquent la fin de l'Europe. C'est pour cette raison que je leur souhaite qu'ils soient occupés (et donc « libérés ») par les « amis » russes, dès que la guerre va éclater. Qu'ils subissent au moins à moitié ce que nous subissons à cause de leur superbe indifférence et grâce à leur appui pressé. [...] Après, ils nous comprendront. Ils auront alors une conscience de la solidarité européenne que leurs intérêts mesquins obscurcissent [pour l'instant], en dépit de nos lamentations. C'est seulement à ce moment-là qu'on pourra réaliser la fédéralisation de l'Europe.²²⁸

Cette antinomie entre l'intimiste et la société dans laquelle il vit ne serait qu'apparente, selon Alain Girard, car, en dépit de sa révolte, qui est l'un de ses attributs, « le diariste ne prétend pas changer le monde »²²⁹, sachant qu'à un moment donné il devra l'accepter. Mais pour cela il faut qu'il dépasse le moment critique d'adaptation à ce monde.

²²⁷ Venetia Balta, *Problèmes d'identité dans la prose grecque contemporaine de la migration*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1998, p. 117.

²²⁸ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, pp. 28-32.

²²⁹ Alain Girard, *op. cit.*, p. 493.

2.3. Une guerre et ses conséquences sur une conscience.

En dépit du fait qu'elle soit mentionnée seulement deux fois dans le journal intime de Leontin Jean Constantinescu²³⁰, la guerre de Corée (1950-1953) coïncide pour ce dernier avec une grave crise d'identité, à la suite de laquelle il dépassera l'expérience traumatisante déclenchée par l'exil. Commencé le 25 juin 1950, le conflit qui opposera en fait les deux grandes puissances de l'époque, les États-Unis de Truman et l'Union Soviétique de Staline, sans que cette dernière y prenne une part active²³¹, va troubler profondément l'intimiste, qui recommence à entrevoir un possible retour au berceau en cas d'une victoire des Américains. « La psychose de la guerre me fait croire que je n'aurai pas une année tranquille », se confie celui-ci au journal le 27 juin 1950²³², deux jours après avoir appris, en écoutant la radio, que la guerre a commencée.

Malheureusement, l'évolution et surtout le résultat ambigu de la guerre de Corée ne répondront pas de façon satisfaisante aux attentes de notre personnage, qui verra ainsi s'écrouler son dernier espoir de rentrer chez lui. La mort de sa mère pendant la même période ne fera qu'amplifier ce sentiment d'échec personnel et de rupture d'avec l'espace des origines. « Défait »²³³ sur tous les plans, l'intimiste se verra alors obligé, comme tout individu vivant dans la société, de repenser son avenir ou, comme Marisa Zavalloni l'écrit, de « se resituer par des choix qui répondent, s'adaptent ou restent en arrière de l'action collective. »²³⁴ Parmi ces choix, celui d'exclure toute idée de retour en Roumanie sera le plus important. Il lui suivra la décision de se retirer complètement de la vie politique chaotique de l'exil pour se consacrer entièrement aux besoins de sa famille :

Le monde libre a perdu, du point de vue historique, le combat avec le communisme. [...] La situation étant telle sur le plan général et roumain, il est naturel que je reconsidère aussi ma position sur le plan personnel. [...] Aujourd'hui

²³⁰ À la page 89.

²³¹ Mais conseillant et équipant l'armée communiste nord-coréenne.

²³² Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 90.

²³³ « La seule espérance c'est que l'explosion [du camp socialiste] ait lieu dans l'Union Soviétique. C'est pourtant trop tôt. La crise éclatera, mais notre génération ne vivra pas l'aventure », déclare-t-il à un ami, le 1^{er} août 1953, juste après la signature de l'armistice de Panmunjon, qui mettait fin officiellement au conflit de Corée (cf. Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 117).

²³⁴ Marisa Zavalloni, *op. cit.* p. 21.

je ne peux plus avoir les illusions de 1946 et les espérances de 1944. [...] Mon devoir premier c'est d'élever mes enfants. D'avoir donc un emploi valable et stable. [...] Je me retire donc de la vie politique. [...] À partir de maintenant je poursuis mon chemin, cherchant à résoudre mon problème familial. [...] Je sais que je ne rentrerais plus jamais dans mon pays car la libération ait l'air de ne plus être pour ma génération.²³⁵

Face à tous ses abandons auxquels l'intimiste se voit contraint de se soumettre, son identité ne peut se protéger que par une attitude de rejet du passé et d'ouverture sur le futur. Si le rejet du passé et « l'étrangeté complète » qui s'ensuit et dont parle le journal y sont motivés par les soucis quotidiens que le présent engendre²³⁶, l'ouverture sur le futur s'inscrit dans une stratégie identitaire à long terme par le biais de laquelle le diariste se propose de regagner son statut social perdu, auquel il a toujours pensé avoir droit. Ce projet, l'exilé roumain le voit comme la preuve de sa maturité, d'où les limites de son « programme » et de ses attentes. Il rejoint par là René L'Ecuyer, qui affirme dans un article publié il y a quelques années que « durant la période de maturité adulte, la confiance en soi [de l'individu] augmente, même s'il y a croissance de la conscience de ses limites »²³⁷ :

*Vieillir, c'est reconnaître et accepter les limites de son impuissance*²³⁸. Faire la part du feu, accepter la réalité telle qu'elle est, donc ne pas lui déformer le visage par l'infatigable et incessant travail du rêve ou de l'illusion perpétuellement en éveil, c'est demeurer moins jeune et plus sage. Renoncer à l'absurde du rêve et accepter l'absurde du réel, c'est abandonner avec ses rêves, sa jeunesse pour accepter avec les barreaux de sa cage un horizon bien réduit [...]. Accepter ses limites, c'est vieillir. Oui, mais vieillir comme un arbre sans fruits, mené par une vie qui n'a pas été la tienne, c'est vieillir en exil.²³⁹

2.4. (Re) gagner une identité par la pratique acharnée du quotidien.

Se mobiliser autour d'un projet identitaire signifie pour tout exilé de (re) gagner à la fois son estime de soi et la reconnaissance de l'Autre. Pour cela, il doit se fixer certains objectifs précis, qui répondent le mieux, selon lui, au bout poursuivi. Deux sont dans ce

²³⁵ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, pp. 127-129.

²³⁶ *Ibid.*, p. 107.

²³⁷ René L'Ecuyer, *op. cit.*, p. 57.

²³⁸ Italiques dans le texte original.

²³⁹ Texte en français, Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 137.

cas les objectifs que Leontin Constantinescu se propose d'atteindre à long terme, pour obtenir la reconnaissance de son statut social : le développement d'une brillante carrière professionnelle et l'édification d'un véritable chez-soi, pour lui et sa famille. Pour les attendre il faudra faire preuve d'une profonde mobilisation de soi, vécue intensément selon une dynamique imprimée dans le quotidien.

2.4.1. Se valoriser en travaillant

Le travail peut être défini comme un outil valorisant, qui permet et soutient l'intégration de l'individu dans la société. Selon Marisa Zavalloni, une valeur sociale telle que le travail est « vécue par l'individu en tant qu'engagement motivationnel, étant intériorisée [par celui-ci] pendant le processus de socialisation et devenant ainsi un des aspects fondamentaux de sa personnalité. »²⁴⁰ Dans le cas plus précis de l'exilé, le travail représente à la foi « une nécessité vitale »²⁴¹, qui lui permet de survivre en sol étranger, et un moyen de se faire valoriser, à ses yeux et aux yeux des autres. D'où le besoin de « pratiquer tout métier », au début de l'exil au moins, dont parle Leontin Jean Constantinescu dans son journal intime.²⁴² Ainsi, après avoir travaillé quelques mois en tant que chef du Service documentaire de l'Union des Fédéralistes et après un court stage au barreau de Munich, l'intimiste se voit invité par un ami à Saarbrücken, pour y contribuer à l'édification d'un Centre Européen de Documentation. Il aura alors la chance de se voir proposer un post d'assistant à l'Institut de Droit de l'Université de Saarbrücken. En dépit du fait que l'idée ne lui plaît pas, il l'accepte, attiré par la pensée de pouvoir y passer son agrégation pour occuper un poste de professeur dans une université occidentale. Pendant ce temps, sa femme se trouve elle aussi un emploi bien payé en Espagne et déménage à Madrid avec leurs trois enfants. La famille Constantinescu est donc obligée de se séparer pour mieux vivre, mais ayant la forte conviction que les efforts faits ne seront pas en vain. C'est ce qui laisse entendre le ton optimiste du journal – preuve d'une meilleure estime de soi de l'intimiste – au début de 1955, la première fois d'ailleurs quand le diariste se permet un bilan de l'année passée :

²⁴⁰ Marisa Zavalloni, *op. cit.*, p. 17.

²⁴¹ Perla Serfaty-Garzon, *op. cit.*, p. 117.

²⁴² Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 129.

Le 1^{er} janvier 1955, Madrid. Je suis venu passer le congé de Noël à Madrid. En faisant le bilan de l'année écoulée, je vois que celle-la est la première qui finit avec un solde positif. D'un côté, ce que je me suis proposé d'y réaliser, c'est fait : j'ai acheté, finalement, un appareil de radio, j'ai loué une maison avec salle de bain et *chauffage*²⁴³ et j'ai fait le déménagement de la famille à Madrid. Le deuxième point, et celui le plus important, c'est que moi et Zoé sommes tombés sur des sérieux arrangements par lesquels, en travaillant, nous gagnons une existence paisible et nous avons donc une perspective sérieuse et durable. [...] Moi, juste assistant [à l'Université], mais gagnant 90,000 francs par mois, et avec la perspective d'y pouvoir passer mon agrégation et devenir ainsi professeur [...]. Les gens ont commencé à me connaître et m'apprécier et peu importe l'effort que l'agrégation me demande à mon âge, elle m'offre au moins une perspective. Pour la première fois en dix ans nous ne sommes plus hantés par le souci pour demain (ou pour aujourd'hui) et toujours pour la première fois on économise à la fin de chaque mois quelques milliers de francs pour s'acheter une plaque de patéphone, un livre ou une bouteille de parfum.²⁴⁴

Faire le bilan de l'année écoulée permet au diariste, comme Michel Braud l'écrit, de « ressaisir une identité menacée par l'oubli »²⁴⁵, mais lui permet aussi, selon nous, de réaliser un « inventaire » dans lequel les déperditions du passé sont remplacées par les acquis du présent. C'est qu'acceptant de s'investir dans le présent, par le travail qu'il fait et par l'importance accordée aux résultats qu'il obtient, l'intimiste affirme catégoriquement sa volonté d'intégration dans la société occidentale d'accueil. Le travail quotidien, presque sans exception, à la thèse d'agrégation, devient dès lors le moyen spécifique par lequel cette volonté d'intégration s'affirme. La rupture totale d'avec ses compatriotes roumains s'inscrit dans le même dessein, de couper tous les liens qui l'unissaient au passé. Les pages du journal témoignent de cette « guerre » acharnée que l'intimiste mène pour la reconquête de son statut social et de la satisfaction qu'il ressent en se projetant dans l'avenir, cette fois-ci un avenir possible et non pas illusoire, comme au début de son exil :

[En Sarre] les jours s'écoulaient en travaillant, sans aucune autre préoccupation, seul avec mes pensées et l'étude. Je n'y connais personne. Je n'ai aucun contact en dehors de celui que « la mense » m'offre lors de mes dîners. Dès l'été j'ai arrêté de lire les journaux. Je ne sais rien de ce qui se passe. Ici je n'ai pas de radio. Avec les Roumains je n'ai aucun contact. J'évolue donc dans la direction que je me suis

²⁴³ En italiques dans le texte, pour souligner l'importance que le diariste lui accorde.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 139.

²⁴⁵ Michel Braud, *La forme des jours. Pour une poésie du journal intime*, Paris, Seuil, 2006, p. 117.

imposée l'été passée. Je cherche à refaire ma carrière. Le reste ne m'intéresse plus.
246

Quelques jours plus tard l'intimiste ouvre de nouveau son journal:

Ici [en Sarre], travail d'arrache-pied, encore. Je n'y connais que la faculté, la maison et la cour. [...] Il y a déjà un an depuis que j'y suis venu pour la première fois. J'avais rien à ce moment-là. Je cherchais. Dès lors, tellement des choses ont changées. Toute la famille est en Espagne, installée dans un admirable appartement, tel que celui qu'on a eu en Roumanie ou à Lisbonne. [...] Moi, ici, accepté définitivement [par l'Université], travaillant comme assistant, et attendant de me présenter pour l'agrégation. J'espère finir la thèse en octobre [1955] et puis, après la soutenance, d'être nommé maître de conférence et après une ou deux années, professeur.²⁴⁷

Si le long²⁴⁸ et incessant travail à sa thèse d'agrégation remplit une fonction thérapeutique pour le diariste, l'aidant à sortir définitivement de la nostalgie du pays d'origine, l'activité fédéraliste dans laquelle il se lance avec passion représente une sorte de porte virtuelle que Leontin Constantinescu laisse ouverte derrière lui. Il réalise ainsi un compromis avec lui-même, avec ses sentiments de culpabilité pour un passé inaccompli, car, en réalité, « il est peu d'émigrés qui ne conservent profondément enfoui en eux un sentiment de culpabilité », comme Maria Delaperrière l'écrit.²⁴⁹ De plus, les activités fédéralistes²⁵⁰ vont lui offrir l'opportunité, en le (re) socialisant, de se construire un nouveau cercle d'amis, qui remplacera le cercle d'exilés roumains qu'il côtoyait, et de s'intégrer ainsi plus profondément à la société occidentale d'accueil. Et on parle ici de « société occidentale » parce que l'ancien membre de la diplomatie roumaine ne s'identifiera pas à une société ouest-européenne particulière, mais à un modèle de civilisation, celui occidental. Ce choix s'explique surtout par le contexte dans lequel il vit, de « voyageur sans bagages »²⁵¹ se promenant sans cesse dans toute l'Europe de l'Ouest, tel que le journal le mis successivement en évidence de 1956 jusqu'à sa fin, en 1958 :

²⁴⁶ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 140.

²⁴⁷ *Ibid.*, pp. 149-150.

²⁴⁸ Pendant deux années, de 1955 à 1957.

²⁴⁹ Maria Delaperrière (sous la dir), *Littérature et émigration dans les pays de l'Europe Centrale et Orientale*, Paris, Institut d'études slaves, 1996, p. 9.

²⁵⁰ Congrès, réunions, tables rondes, etc.

²⁵¹ Pascale Arraou, *op. cit.*, p. 273.

2-4 mars 1956, Luxemburg. Le Congrès de l'Union Européenne des Fédéralistes. J'y suis arrivé ce matin même, extenué. On m'a confié la présidence de la Commission de mandats. J'ai tout fait pour y échapper [car] cette nomination idiote m'éloigne de débats. Tout le combat est trop difficile pour le résumer ici.²⁵²

Et deux mois plus tard :

Le 22 mai 1956, Frankfurt/Main. Hier à midi je suis parti avec [le professeur] Langrod pour Frankfurt, où se déroule le Congrès des juristes franco-allemands. [...] Pendant la réception, Audinet me demande que je préside, au cours de la séance plénière, le rapport de la Commission, ce qui est très difficile, car il n'y a rien à présider. J'accepte difficilement.²⁵³

Enfin, deux années plus tard, l'avant-dernière entrée du journal:

11-12 juillet 1958, Strasbourg. Cabella m'a invité à venir à Strasbourg, à la séance du Comité permanent du Congrès du peuple européen. J'y suis allé, surtout pour prendre contact avec mes amis fédéralistes, que j'avais un peu quittés depuis deux ans. Je les ai revus avec plaisir, mais avec un peu de retard.²⁵⁴

2.4.2. *Rebâtir son chez-soi.*

Le chez-soi, tout comme le chez-moi ou le chez-toi, c'est un syntagme qui désigne en français la même chose, c'est-à-dire le domicile personnel, la maison, revêtue par l'individu d'une valeur affective.²⁵⁵ Le terme qui lui correspond en roumain c'est « acasa ». C'est exactement ce qui manque le plus profondément à l'exilé, situé, comme Pierre Bourdieu l'écrivait, en « ce lieu *bâtard*, entre la frontière de l'être et du non-être social. »²⁵⁶ Pour combler ce manque d'un espace protecteur, chargé d'affectivité et de familiarité, l'errant doit se replier entièrement sur sa famille, au cas où elle l'accompagne sur le chemin de l'exil, celle-ci acquérant alors le statut de « son chez-soi ». La famille est alors investie par l'exilé, au-delà de son rôle d'unité sociale, d'une fonction de

²⁵² Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 162.

²⁵³ *Ibid.*, pp. 162-163.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 171.

²⁵⁵ Dans un sens plus large, il s'agit du sentiment « d'être avec les siens, de baigner en interconnaissance, en territoire connu, qu'il soit physique, social, affectif ou psychique » (cf. Perla Serfaty-Garzon, *op. cit.*, p. 15).

²⁵⁶ Pierre Bourdieu, « Préface », dans A. Sayad, *L'immigration ou le paradoxe de l'altérité*, Bruxelles, Éditions universitaires / De Boeck, 1991, p. 9.

protection ou de défense de soi, devenant une sorte de « rempart » face à l'extérieur social, perçu comme un espace antagoniste. En contrepartie, l'exilé veillera au bien-être de sa propre famille, avant de penser à son propre bien-être ou à toute autre chose. Du point de vue sociologique, cette préoccupation fondamentale que l'errant manifeste à l'égard de sa famille s'explique par le fait que, confronté à un environnement social étranger, qu'il perçoit comme hostile et inconnu, celui-ci investit sa famille du rôle de représenter tous les autres groupes d'identité auxquels il sentait faire partie avant de quitter son espace d'origine. La famille devient ainsi une sorte de « miroir », dans lequel le réfugié se regarde, son « je » se reconnaissant au « nous » qu'il a devant lui. Ce « miroir », il se doit de le protéger, car c'est son « soi » qui s'y reflète. L'ego-écologie appelle cette réversibilité de représentations entre le groupe d'identité et le soi, l'egomorphisme²⁵⁷.

Le principe de l'egomorphisme évoqué plus haut explique bien le sentiment du devoir et de responsabilité que Leontin Constantinescu manifeste envers sa famille, perçue comme l'espace par excellence de son « chez-soi » ; le journal témoigne de ces sentiments le 15 septembre 1947, par exemple :

Je me réveille pendant la nuit et je me tourmente en pensant à ce qu'on fera en quelques mois, quand l'argent finira. Zoé me dit que nous allons nous débrouiller. Je me rends compte que tout comme moi, elle aussi est inquiète. Elle dit cela juste pour me remonter le moral. Le départ [pour la Colombie] semble la seule solution. Mais où aller, comment, et avec quoi ? Peu importe où nous irons, nous allons avoir besoin d'argent.²⁵⁸

Si la famille représente par défaut l'espace où l'intimiste vit quotidiennement son « chez-soi » en exil, du point de vue physique celui-ci n'a pas de représentation, faute de moyens. Il s'y vit alors dans les hôtels de quartier ou chez les amis qui veulent bien, de temps en temps, héberger le diariste et sa famille, à Turpinière ou ailleurs. « Nous nous sommes couchés dans le même débarras non chauffé où nous vivons. Une triste et pauvre anniversaire, tel que le nouveau paradis que nous offre la démocratie de l'Est », note, par exemple, notre personnage le jour du Nouvel An 1948, en évoquant la chambre louée dans un hôtel, qu'il partage avec sa famille. Une autre apparence de « chez-soi » pourrait

²⁵⁷ Marisa Zavalloni, *op. cit.*, p. 202.

²⁵⁸ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 29.

être révélée dans l'image de la chambre de résidence que « l'étudiant » Constantinescu habite à l'Université de Saarbrücken, mais les éléments constitutifs de celle-ci – le froid, l'humidité, le manque de chauffage²⁵⁹ – nous contrediraient.

Face à cette dure réalité, qui empêche concrètement la constitution d'un véritable « chez-soi » pour lui et sa famille, les mécanismes psychologiques de défense du diariste se mettent périodiquement en place, en recréant par le biais du rêve son ancien « chez-soi », l'image du nid protecteur abandonné derrière. Mais, comme Freud le souligne, le « rêve ne reproduit que des fragments du passé »²⁶⁰, d'où l'image incomplète, mais bien remplie de nostalgie, de ce « chez-soi » de l'enfance :

Ce matin je rêvais que je me trouvais dans la maison de mes parents, rue Jianu numéro 7, dans le grand salon et que j'y ai amené Zoé et nous sommes entrés dans l'ancienne chambre à coucher de mes parents, en lui disant : « Tu sais, je suis né là, dans cette maison ! » En 4 jours il y aura 42 ans de là. Quel lien il y a-t-il entre l'homme grisonné qui écrit ces mots à la fenêtre d'une chambre de Saarbrücken et l'enfant qui naissait il y a 42 ans dans la chambre à coucher située sur la rue Jianu numéro 7, à Craiova ? Le seul lien logique c'est l'absurde de l'histoire, qui décide de nos destins et de nos vies.²⁶¹

Cette impossibilité d'établir son « chez-soi » qui hante les rêves de l'ex-diplomate roumain réfugié à Paris, ne pourra être dépassée que par un effort soutenu que la famille accomplira ensemble, durant des années, en dépit du fait qu'elle se retrouvera divisée entre deux pays, mais gardant intacte, au-delà des frontières, l'espérance de bâtir un foyer commun. Ainsi, pendant que l'auteur du journal travaille en tant qu'assistant à l'Université de Saarbrücken, tout en préparant sa thèse d'agrégation, sa femme, accompagnée par leurs trois enfants, loue un magasin à Madrid où elle y vend des robes taillées par elle-même. Tout cet investissement quotidien d'énergies aboutira en 1955, après dix années d'exil, à l'achat d'un appartement dans la capitale espagnole. Le fait d'avoir son propre chez-soi, après tant d'années d'errance, semble alors au diariste un vrai miracle, qu'il ne tarde pas de confier à son journal :

²⁵⁹ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 141.

²⁶⁰ Cité dans Maurice Halbwachs, *op. cit.*, p. 4.

²⁶¹ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 147.

Le 1^{er} janvier 1956, Madrid. La menace d'un déménagement que ne voulions pas a poussé Zoé à trouver un appartement à vendre, dans une maison en train d'être construite. Je n'aurais jamais cru que je vais acheter une maison (car, j'espère qu'on pourra acquitter à temps toutes les tranches dues, même si on sera obligés de nous emprunter ici et là). Un changement extraordinaire en moins de deux ans !²⁶²

L'achat d'une maison en exil signifie pour le couple Leontin et Zoé Constantinescu le dernier pas à franchir pour se libérer d'un passé représenté par le « mal du pays » qui les hantait depuis une décennie, pour s'identifier dès lors à un présent habité par le sentiment d'appartenance définitive au monde occidental. Dans ce contexte, les travaux d'aménagement de la maison que le couple démarre au début de 1956 et les investissements qu'il y fait sont à la fois « des gestes quotidiens d'installation »²⁶³ et de signes de la confiance que les nouveaux propriétaires manifestent à l'égard de leur avenir. Un avenir où « acasa » n'est plus à Craiova, en Roumanie, mais à Madrid, en Espagne, tel que laisse entendre l'auteur du journal en janvier 1958,²⁶⁴ un avenir où l'espace d'identification n'est plus un espace national, comme avant, mais plutôt un espace cosmopolite, où coexistent différentes cultures, l'espace ouest-européen.

Cette métamorphose identitaire au niveau des représentations que l'intimiste se fait de son avenir représente le résultat d'un long processus de travail sur soi, mené jour après jour par celui-ci, pour accepter ce qui au début lui paraissait inacceptable : l'exil. Pour en arriver là, il a dû accepter de se soumettre à une déconstruction identitaire, suivie d'un réaménagement de son identité. À la fin de tout ce processus du devenir, l'exil devient son ultime « chez-soi ».

²⁶² *Ibid.*, p. 160.

²⁶³ Perla Serfaty-Garzon, *op. cit.*, p. 108.

²⁶⁴ Leontin Jean Constantinescu, *op. cit.*, p. 169.

Chapitre III

S'exiler dans son propre exil, dans l'attente d'un (im) possible retour ou comment (re) trouver son identité en écrivant un roman à succès.

Le journal de Vintila Horia (1964-1965)

Sans qu'il le sache, il était condamné – tout comme les personnages de ses futurs romans – à l'exil à perpétuité. Ce difficile destin d'errant, il l'a pleinement assumé pendant presque un demi-siècle, de 1944 jusqu'à sa mort²⁶⁵, en dépit de certaines hésitations, propres à tout exilé, « entre la colère, le désespoir et l'exaspération, entre la lutte et l'abandon. »²⁶⁶ Mais ce qui fascine vraiment chez Vintila Horia – cet essayiste, poète et prosateur roumain d'envergure, poussé à un exil définitif par l'instauration du régime communiste en Roumanie – c'est qu'au-delà de la tragédie de son destin, il a eu la force d'y voir un don du ciel, une richesse infinie, une expérience de la plus profonde intériorité, qu'il s'est cru obligé de partager aux autres, par l'entremise de son œuvre d'exception.

Cette vision subtile et raffinée des choses, Vintila Horia la doit à la découverte – grâce à l'exil et sous l'influence de la philosophie de Dante²⁶⁷ et de Guénon²⁶⁸ – de ce qu'il appelle « la Vérité unique²⁶⁹, c'est-à-dire de la religion en tant que « dernière

²⁶⁵ Survenue le 4 avril 1992.

²⁶⁶ Cornel Ungureanu, « Vintila Horia et les fondements d'une nouvelle foi », dans *Revue roumaine*, Bucarest, no. 2-3-4/1996, p. 201.

²⁶⁷ Dante Alighieri (1265-1321), poète et philosophe italien. En 1295, il fut mêlé à la vie politique de la République florentine, dont il devint, en 1300, l'un des six hauts magistrats. Guelfe (partisan des Papes dans l'Italie du XIII^e au XV^e siècles) « blanc » (modéré), il fut condamné par les « noirs » au bannissement perpétuel et mena à partir de 1302 une existence de proscrit, avant de se retirer à Ravenne. Dante était encore un enfant lorsqu'il s'éprit de Béatrice Portinari. Après la mort de cette dernière (1290), il la fit revivre dans un amour idéalisé, l'évoquant dans sa première grande œuvre, *la Vita nuova* (1294), où l'expérience affective du poète est investie d'une fonction de connaissance. Auteur de l'un des chefs-d'œuvre de la littérature universelle, *la Divine Comédie* (1306-1308 et 1321).

²⁶⁸ René Guénon (1886-1951), écrivain et philosophe français. Passionné par les doctrines orientales, il essaya de mettre en évidence la cohérence et l'unité de principes de ces dernières avec le christianisme, pour réveiller en France les forces capables de s'opposer à la continuelle décadence morale du monde occidental. Affecté par l'incompréhension avec laquelle ses idées avaient été reçues par les milieux intellectuels français, il quitta la France pour l'Égypte, où il vivra de 1928 jusqu'à la fin de sa vie. Son œuvre, abondante et variée, soutient la thèse qu'une tradition unique et fondamentale a donné naissance aux diverses croyances, religions, pratiques ésotériques, etc.

²⁶⁹ Vintila Horia, dans Cornel Ungureanu, *op. cit.*, p. 198.

connaissance. »²⁷⁰ Il ne s'agit pas là de découvrir les fondements d'une certaine religion (tel le catholicisme), comme on serait enclins à le croire, mais d'arriver, par la pratique de la solitude, si spécifique à l'exil, à une profonde compréhension morale du sens caché de la Vie, qui ne peut pas être atteinte, selon cet intellectuel roumain, que par une longue évolution intérieure, conditionnée par la traversée initiatique de l'exil. Cette « traversée de l'Enfer²⁷¹ »²⁷², tel qu'elle est désigné symboliquement par l'auteur du célèbre roman *Dieu est né en exil*²⁷³, représente pour Vintila Horia – à côté de l'amour et de la mort – « l'une des trois clefs suprêmes »²⁷⁴ pour atteindre la « connaissance ultime. »²⁷⁵

C'est à partir de ces coordonnées métaphysiques qu'il faut entreprendre la lecture du *Journal d'un paysan du Danube*²⁷⁶, un journal-bilan que Vintila Horia rédige de novembre 1964 à novembre 1965, vingt ans après le début de son tragique exil. Intime dans la mesure où il retrace un destin – celui de l'auteur – à travers les souvenirs, les rêves, les rencontres ou les voyages de celui-ci, publique dans la mesure où il sera publié tout de suite après la fin de sa rédaction, ce journal philosophique consacré à une minutieuse investigation de soi, évoque merveilleusement – sous forme de *flash* successifs – les étapes cruciales qui ont mené un important écrivain roumain du XX^e siècle vers une brutale et troublante révélation, celle de la Vérité. L'ensemble de toutes ces étapes s'articule organiquement dans une longue quête identitaire, à la fin de laquelle le « paysan » du Bas-Danube exilé à Madrid, en Espagne, se dira réconcilié avec la Vie. C'est sur ce compliqué parcours identitaire que le présent chapitre se concentrera, pas avant d'esquisser – dans ses grandes lignes – la biographie roumaine de Vintila Horia, une démarche nécessaire, selon nous, car « les années roumaines » de celui-ci vont peser lourdement sur son évolution intellectuelle ultérieure.

²⁷⁰ *Idem.*

²⁷¹ Le syntagme renvoie à la *Divine Comédie* de Dante, qui se voit obligé au cours de son voyage imaginaire, dont le but est de rencontrer la divinité, c'est-à-dire son propre soi, de passer par l'Enfer et le Purgatoire pour toucher enfin le Paradis. L'œuvre – qui a beaucoup inspiré Vintila Horia – se veut en fait une métaphore de l'itinéraire spirituel que l'Homme doit parcourir afin d'échapper aux passions terriennes, pour aboutir finalement à l'illumination des libertés morales.

²⁷² Vintila Horia, dans Cornel Ungureanu, *op. cit.*, p. 198.

²⁷³ Vintila Horia, *Dieu est né en exil*, Paris, Arthème Fayard, 1960, 310 p.

²⁷⁴ Marilena Rotaru, *Intoarcearea lui Vintila Horia (Le retour de Vintila Horia)*, Bucarest, Ideea, 2002, p. 73.

²⁷⁵ *Idem.*

²⁷⁶ Vintila Horia, *Journal d'un paysan du Danube*, Paris, Table ronde, 1966, 269 p.

3.1. Un « paysan du Danube » confronté à la violence de l'Histoire.

« Mon exil commence à l'âge de huit mois. »²⁷⁷ La soudaineté de la phrase impressionne. L'effet est fort, surtout quand une telle phrase ouvre d'emblée la narration, encore plus quand elle fait office d'entrée dans un journal intime. Celui qui l'écrit est né le 18/31 décembre 1915²⁷⁸ « dans un village d'Olténie²⁷⁹ entouré de vagues collines »²⁸⁰, à une époque « où la guerre ensanglantait la terre depuis plus d'une année. »²⁸¹ Peu de temps après sa naissance, son pays natal, la Roumanie, se jetait elle aussi dans la Grande Guerre²⁸², à côté des Alliés²⁸³, pour se voir rapidement obligée de battre en retraite devant l'ennemi, représenté par les Puissances Centrales. Ces dernières, racontera Vintila Horia plus tard, « envahirent notre province et [dans ce contexte] ma mère s'enfuit avec moi vers les profondeurs inaccessibles du pays²⁸⁴, mon père²⁸⁵ se trouvant [déjà] quelque part sur le front. »²⁸⁶ Dès le début donc, le contact avec « le côté visible »²⁸⁷ de la Vie s'avèrera brutal pour l'enfant Vintila Caftangioglu²⁸⁸, qui se verra dépossédé – suite à ce départ intempestif de « chez-soi » – de l'espace de ses origines, l'Olténie, où ses parents ne rentreront plus après la fin de la guerre. À une lecture attentive, nous retrouvons là, dans cette rupture dramatique – au-delà d'une première forme d'exil, plutôt symbolique pour l'instant – l'explication de la présence, presque obsédante, du thème de « la violence de l'Histoire » dans tous les romans de maturité de Vintila Horia, rédigés pour la plupart

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 13.

²⁷⁸ Les deux dates correspondent aux deux calendriers – julien et grégorien – utilisés en Europe jusqu'au XX^e siècle. La Roumanie adoptera le calendrier grégorien en 1919.

²⁷⁹ Olténie, région historique méridionale de la Roumanie, au nord du Danube, proche de la Bulgarie.

²⁸⁰ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 13.

²⁸¹ *Idem.*

²⁸² La Roumanie déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie le 14/27 août 1916.

²⁸³ Les Alliés : les pays alliés contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie au cours de la Première Guerre mondiale, c'est-à-dire la France, le Royaume-Uni, la Russie, la Belgique, la Serbie, le Japon, l'Italie, la Roumanie, le Portugal, les États-Unis d'Amérique, la Grèce et la Chine.

²⁸⁴ C'est-à-dire vers la Moldavie, la dernière province roumaine avoir resté inoccupée par les Puissances Centrales, province d'où la mère du romancier était d'ailleurs originaire.

²⁸⁵ Vintila Caftangioglu, un ingénieur agronome travaillant pour les Domaines de la Couronne. Le fils portera son prénom, Vintila (Mihai Pelin, *Opisul emigratiei politice romanesti / Le répertoire de l'émigration politique roumaine*, Bucarest, Compania, 2002, p. 163).

²⁸⁶ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 13.

²⁸⁷ *Idem.*

²⁸⁸ Le vrai nom de famille de l'écrivain, Horia n'étant qu'un pseudonyme littéraire adopté par celui-ci dans les années 1930, quand il commence à publier, considérant que Caftangioglu avait une résonance étrangère.

en exil. Le romancier allait déclarer d'ailleurs plus tard, en s'adressant à ses lecteurs catalans :

J'appartiens à un peuple de paysans et de poètes, dont le contact avec l'Histoire s'est toujours avéré douloureux et tragique. Un peuple qui s'est souvent retiré de l'Histoire (nos philosophes Lucian Blaga et Mircea Eliade ont très bien expliqué ce phénomène), qui s'est blotti au-delà du visible, dans la forêt de ses mythes.²⁸⁹

Mais n'anticipons pas. De cette appartenance à un espace « saboté par l'Histoire »²⁹⁰, évoqué admirablement par Blaga et Eliade, le jeune enfant qui « ouvrait les yeux » dans la Grande Roumanie des années 1920 n'en savait encore rien, car à l'époque son regard sur le monde s'arrêtait aux limites du village maternel d'Aldeshti, en Moldavie, là où il passera les premières années de sa vie. « La féerie de l'enfance porte pour moi le nom de cet endroit », trouve-t-on écrit dans le journal de l'écrivain, le 15 novembre 1964.²⁹¹ Un nom magique, qui une fois prononcé, déclenche chez Vintila Horia ce « travail de reconstruction du passé » dont parle Maurice Halbwachs²⁹², à la suite duquel la vieille maison des grands-parents d'Aldeshti est imaginée comme un véritable creuset de la personnalité du futur exilé. D'où le fréquent besoin de rêver de ce monde originaire de paysans purs habitant le village moldave de l'enfance – un véritable *centrum mundi* spirituel aux yeux du jeune enfant d'autrefois – situé dans un authentique milieu naturel, « entre le Siret et les Carpathes »²⁹³, ce qui laisse présager le profond traditionalisme dont l'œuvre de Vintila Horia sera imprégnée :

Pendant des années de suite j'ai assez souvent rêvé de la maison d'Aldeshti, en Moldavie, où j'ai passé une partie de mon enfance. C'est là que mon âme s'est formée et c'est ce paysage qui a engendré mon four à images, mon horizon et mon style, les modelant en même temps à la mesure de mes instincts. C'est là que j'ai commencé à lire et que j'ai vu pour la première fois un mort. C'est là que j'ai appris à aimer. La nature ne connaît pas de demi-mesure. Seul l'homme de la ville est incomplet, je veux dire unilatéral, donc invalide. Le paysan est un tout, dès son enfance. Le paysan du Danube surtout...²⁹⁴

²⁸⁹ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 114.

²⁹⁰ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 38.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 20.

²⁹² Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 106.

²⁹³ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 20. Siret, rivière de Moldavie, qui coule parallèlement aux Carpathes Orientales, avant de rejoindre le Danube.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 19.

Il est certain qu'un tel regard « naturaliste »²⁹⁵, posé sur l'espace des origines, éclaire, jusqu'à un certain point, la pensée conservatrice de Vintila Horia. Mais est-ce que le fait de passer son enfance dans ce monde paradisiaque, situé aux pieds des Carpathes, justifie, à lui seul, les fermes convictions traditionalistes de l'écrivain de plus tard, selon lequel le paysan roumain serait un être complet, appartenant à une *race spirituelle*²⁹⁶, « située sur une ligne antiprogressiste, mais fort évoluée quant à l'ordre intérieur qu'elle possède »²⁹⁷ ? La réponse à une telle question ne peut être que négative, plusieurs autres éléments contribuant en réalité à cette profonde orientation identitaire de celui qui se considéra toute sa vie un digne descendant des paysans du Danube.

Tout d'abord, l'abandon forcé – à l'âge de huit ans et suite à la décision de ses parents de déménager à Bucarest – de l'espace miraculeux de l'enfance, perçu par Vintila Horia comme un abandon d'une partie de soi-même, dont l'exilé de plus tard se souviendra toujours. C'est le cas, par exemple, en 1963, « à quarante ans de distance »²⁹⁸ [de cette rupture subie en 1923], quand l'enfance si éloignée commence à lui « parler par la voix »²⁹⁹ d'une ancienne amie roumaine rencontrée par hasard en exil, moment où « le paysan danubien » exilé à Madrid se rend compte qu'il « n'avait rien oublié »³⁰⁰ [de cette période de sa vie passée à Aldeshti]. « Aucun arbre, aucun recoin de la maison, ne s'étaient effacés dans l'oubli, aucune couleur n'avait déteint », témoigne-t-il au journal une année plus tard, en novembre 1964, pour conclure philosophiquement: « c'est pourquoi je ne crois pas au présent, [car] *tout n'est que mémoire.* »³⁰¹

C'est cette *mémoire* omnipuissante qui poussera souvent Vintila Horia vers un autre moment-clef de son évolution identitaire, celui des études. Circonscrites aux années

²⁹⁵ Le naturalisme, mouvement pictural qui se développa au milieu du XIX^e siècle – faisant suite au réalisme et précédant l'impressionnisme – et qui accorde une importance primordiale au motif du paysage et au monde paysan, plutôt qu'aux scènes historiques. Représenté par l'École de Barbizon (1830-1860).

²⁹⁶ En italiques dans le texte (Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 60.)

²⁹⁷ Vintila Horia, *Idem.*

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 22.

²⁹⁹ *Idem.*

³⁰⁰ *Idem.* Italiques dans le texte.

³⁰¹ *Idem.*

1923-1933, les études poursuivies aux écoles de Popa Rusu et Visarion³⁰² (1923-1929) et surtout au Collège National Saint Sava³⁰³ (1929-1933) – ce collège défini comme ayant concentré en lui « tous les vertus du pays, toute cette sagesse sûre d'elle-même, descendant de notre ancien fond paysan »³⁰⁴ – contribueront décisivement à l'affermissement de soi de cet « être de feu », tel que le diariste se caractérisera plus tard dans son journal³⁰⁵, et par conséquent à la naissance d'un homme de lettres profondément chrétien et traditionnel dans tout ce qu'il écrira. Les trois licences – en lettres, philosophie et droit – que Vintila Horia obtiendra par la suite de l'Université de Bucarest³⁰⁶ ne feront qu'attester de l'accomplissement de toute une genèse identitaire.

Une genèse qui ne peut pas être comprise en dehors du contexte général dans lequel ce jeune intellectuel évolue, celui de la Roumanie de l'entre-deux-guerres. À cette époque des années folles et de dépression économique, où la génération de Cioran, Eliade et Ionesco veut tout révolutionner dans la culture roumaine, se proposant d'édifier une œuvre capable de sortir dans l'universel, Vintila Horia et ses collègues de génération – qui n'avaient pas connu de manière directe, étant donné leur âge, la Grande Guerre et les frustrations engendrées par celle-ci – se montreront plutôt préoccupés par la grave crise morale que la société roumaine traverse, à laquelle ils opposent une littérature traditionnelle, « de l'âme et de la foi ».³⁰⁷ C'est bien le sens de la littérature que le jeune poète – car c'est en poète que Vintila Horia se fera d'abord connaître sur la scène culturelle roumaine de l'entre-deux-guerres – prôna dès ses débuts littéraires dans *La Revue du Collège National Saint-Sava* (1932) ou dans *Le rayon littéraire* de Pavel Macedonski³⁰⁸ (1933).³⁰⁹

³⁰² Le nom de deux écoles bien connues dans le Bucarest des années 1930, fonctionnant chacune à côté d'une église, dont elles ont emprunté le nom.

³⁰³ La meilleure institution d'enseignement préuniversitaire de Bucarest de l'entre-deux-guerres, fondée en 1694 par le prince valaque Constantin Brancoveanu (1688-1714) et qui fonctionne encore aujourd'hui.

³⁰⁴ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 24.

³⁰⁵ *Idem.*

³⁰⁶ Parallèlement, entre 1933 et 1937.

³⁰⁷ Cornel Ungureanu, *op. cit.*, p. 196.

³⁰⁸ Pavel Macedonski, fils d'Alexandru Macedonski (1854-1920), poète, prosateur, dramaturge, l'un des classiques de la littérature roumaine de la fin du XIX^e siècle. Fondateur du cénacle littéraire « Literatorul / Le lecteur de littérature » (1880) et de la revue *Liga ortodoxa / La ligue orthodoxe* (1896).

³⁰⁹ Florin Manolescu, *L'encyclopédie de l'exil littéraire roumain, 1945-1989*, Bucarest, Compania, p. 378.

Par le genre de poésie qu'il cultive à l'époque – une poésie « sentimentale, mélodieuse et énigmatique »³¹⁰, mais dont le fond restera toujours chrétien et traditionnel – Vintila Horia ne fait qu'aller au devant du groupe intellectuel structuré autour de la revue traditionaliste *Gandirea / La Pensée*, dirigée par Nichifor Crainic³¹¹, l'initiateur du courant « gandirist » (« de la pensée ») dans la culture roumaine et le mentor de toute une génération. Remarqué rapidement pour son talent littéraire par celui qui se voulait « l'héraut » (le « crainic », en roumain) d'une nouvelle ère dans les lettres roumaines, le jeune poète sera bientôt invité à publier dans les pages de *Gandirea*, cette prestigieuse publication bucarestoise des années 1930, à côté de tous les grands noms de la culture roumaine de l'entre-deux-guerres. Le moment sera considéré d'une importance cruciale par le futur lauréat du prix Goncourt, qui se verra alors reconnu socialement pour la première fois par ceux dont il partageait les valeurs depuis longtemps:

Je me souviendrai toujours – témoignera-t-il en 1990 – du jour où Alecu Gregorian³¹², qui dirigeait [à l'époque] une revue étudiante et qui avait lu mes poèmes, est venu me voir, me demandant de l'accompagner à la rédaction de la revue *Gandirea*... À l'entrée, dans le hall, j'ai été accueilli par une forte odeur de cigare. C'était l'odeur du cigare que Nichifor Crainic fumait sans cesse, tout le temps. J'y ai attendu environ une demi-heure. Quand on m'a invité dans son bureau, je suis resté muet de terreur et d'admiration [devant lui]. Je ne savais pas quoi dire. Par contre, lui, il m'a beaucoup parlé...Il savait que j'écrivais des vers et m'a demandé de lui faire parvenir quelques-uns de mes meilleurs poèmes. C'était tout ce que j'attendais. Le jour suivant je lui ai remis six poésies. Un mois plus tard mes poésies paraissaient dans la revue *Gandirea*. Je me souviens que [ce jour-là] je suis sorti de la rédaction – revue à la main – avec le sentiment que, grâce à mes poésies, le monde allait changer. Et cette conviction, dans la force de mon écrit, ne m'a jamais quitté dès lors. [...] En tout cas, à partir de ce jour-là ma vie est entrée sur une nouvelle voie. Il arrivait ce que j'avais toujours rêvé : que j'écrive et que je publie.³¹³

³¹⁰ Cornel Ungureanu, *op. cit.*, p. 196.

³¹¹ Nichifor Crainic (1889-1972), le pseudonyme littéraire de Ion Dobre. Philosophe, pédagogue, poète et théologien roumain. Doctorat en théologie à Vienne. Secrétaire général du Ministère des Cultes dans les années 1930 et ministre de la Propagande de 1940 à 1944. Détenu politique à partir de 1947. Libéré en 1962, accepte de collaborer au journal communiste *Glasul Patriei (La voix de la Patrie)*, qui s'adressait aux exilés roumains vivant en Occident, pour les convaincre de rentrer en Roumanie.

³¹² Alexandru Gregorian (1909-1987), poète, prosateur et journaliste roumain. Dans les années 1930, directeur de la revue nationaliste *Sfarma Piatra*, dirigée par Nichifor Crainic et collaborateur permanent à *Gandirea*. À partir de 1940, attaché de presse à la Légation roumaine de Rome. Une fois la Deuxième Guerre mondiale finie, il choisit de rester en Occident. L'un de premiers directeurs du département roumain de la Radio Europe Libre (1951-1954). Professeur de langue, histoire et culture française au collège « Saint Francisc of Assisi » de Loretto, Pennsylvanie (1965-1975). De retour en Europe, vit en Espagne jusqu'à la fin de sa vie.

³¹³ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, pp. 32-33.

Son rêve, Vintila Horia le poursuivra sans relâche durant la deuxième moitié des années 1930, époque où on voit paraître plusieurs volumes de poésie mystique signés par le jeune disciple de Nichifor Crainic: *Procesiuni / Processions* (1936), *Cetatea cu duhuri / La citadelle aux esprits* (1939) et *Cartea omului singur / Le livre de l'homme solitaire* (1941). Et cela n'est pas tout, car à la fin de cette période le prolifique poète fera place à un romancier de valeur, qui révélera sa richesse intérieure en publiant un excellent roman d'amour, *Acolo si stelele ard / Là où même les étoiles brillent* (1942), malheureusement dans un moment « peu favorable à la prose sentimentale »³¹⁴, car à l'époque la Roumanie est déjà engagée à côté de l'Allemagne dans la guerre contre l'Union Soviétique.³¹⁵

Cette époque – vécue sous le signe d'une nouvelle confrontation avec « la violence de l'Histoire » – coïncide d'ailleurs avec la période la plus controversée de la vie de Vintila Horia. Traditionaliste, et par conséquent adepte convaincu de la droite, toute comme la plupart des intellectuels roumains de la fin des années 1930 – pour lesquels seule l'Allemagne national-socialiste pouvait arrêter l'expansion de l'Union Soviétique, qui menaçait d'engloutir la Grande Roumanie³¹⁶ – celui-ci sympathisera dans les articles qu'il fera publier dès 1937 dans la revue nationaliste *Sfarma Piatra* avec la politique européenne de force menée par l'Allemagne hitlérienne et l'Italie fasciste. Sans qu'il soit membre de la Garde de Fer, le parti d'extrême droite roumain de l'entre-deux-guerres³¹⁷, ni antisémite, comme certains de ses compatriotes, les opinions qu'il laissera entendre dans ces articles de jeunesse auront des conséquences néfastes – tout comme dans le cas d'Eliade et Cioran – sur sa future carrière littéraire, tous les biographes qui se pencheront plus tard sur son œuvre d'exception blâmant cette période sinistre de sa vie.

³¹⁴ Cornel Ungureanu, *op. cit.*, p. 196.

³¹⁵ La Roumanie participe dès le début à la guerre contre l'Union Soviétique pour récupérer la Bessarabie et le Nord de la Bucovine, territoires que Moscou lui avait enlevé par un ultimatum le mois de juin 1940.

³¹⁶ La Grande Roumanie s'effondra à l'été 1940, au moment où elle fut obligée de céder la Bessarabie et le Nord de la Bucovine à l'Union Soviétique, le Nord-Ouest de la Transylvanie à l'Hongrie et le Sud de la Dobroudja à la Bulgarie (au total, un tiers du territoire possédé par la Roumanie entre 1918 et 1940). Le Traité de Paris (du 10 février 1947) ne restitua à la Roumanie que le Nord-Ouest de la Transylvanie.

³¹⁷ La Garde de Fer, organisation nationaliste, fasciste et antisémite roumaine de l'entre-deux-guerres, fondée en 1927 par Corneliu Codreanu en tant que « Légion de l'Archange Michel », d'où le nom de « légionnaires » que ses membres se sont attribués. Interdite à la fin des années 1930 par le roi Carol II, qui emprisonna ses dirigeants et les fit assassiner (1938), elle reparut en 1940 et gouverna quelques mois à côté du général Ion Antonescu, qui, encouragé par Hitler, l'élimina par un coup d'État au début de 1941.

Le départ pour l'Italie – en tant qu'attaché de presse à la Légation roumaine de Rome, poste occupé en juin 1940 grâce au soutien de son maître spirituel, Nichifor Crainic – représentera pour Vintila Horia une occasion extraordinaire de « s'évader de ce présent [roumain] épouvantable et plein d'humiliation »³¹⁸, qui l'obligeait à « assister à la fin d'un monde »³¹⁹, celui de la Grande Roumanie. « En partant, je me demandais – se souviendra le futur exilé vingt-cinq ans plus tard – pourquoi j'ai eu cette malchance, d'assister à toute une défaite [nationale] et non pas à une victoire, tel que mes parents avait vécu [en 1918, quand la Grande Roumanie avait vue le jour] ? »³²⁰

Rappelé au pays par le nouveau gouvernement de la Garde de Fer (septembre), l'écrivain rentre à Bucarest seulement à la fin décembre 1940, pour quitter de nouveau la Roumanie l'année suivante, grâce à une bourse Humboldt et à une nouvelle nomination en tant qu'attaché de presse, cette fois-ci au consulat roumain de Vienne. Des années passées à Vienne (1941-1944) – une véritable « antichambre » du futur exil qui l'attendait – Vintila Horia se souviendra avec plaisir, mais surtout avec amertume, conscient d'y avoir affronté une nouvelle fois ce qu'il craignait tant, « la violence de l'Histoire » :

Ces années de Vienne furent pour moi d'une grande importance. Après la culture française et italienne, que j'avais ajoutée à ma formation roumaine [grâce à plusieurs stages occidentaux effectués en 1938], je venais de conquérir un nouvel espace [celui allemand]. [...]. J'étais très jeune [à l'époque], mais je percevais dans l'air pourri de l'Histoire qui m'entourait de partout le froissement des forces mauvaises, et [...] j'avais dans la bouche comme un avant-goût d'exil...³²¹

Ce vague et obscur pressentiment d'un futur exil que l'écrivain roumain essayait au début des années 1940 dans la capitale autrichienne s'avérera amplement justifié, le 23 août 1944 son pays natal décidant de rompre l'alliance qui l'unissait à l'Allemagne et de joindre le camps des Alliés, moment où le jeune diplomate comprendra que les troupes soviétiques « alliées » vont occuper la Roumanie, y instaurant le communisme et l'empêchant de rentrer chez lui pour une très longues période... sans toutefois soupçonner alors que l'exil qui s'ouvrait devant lui allait durer une éternité...

³¹⁸ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 39.

³¹⁹ *Ibid.*, p. 38.

³²⁰ *Idem.*

³²¹ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, pp. 57-58.

3.2. L'affirmation difficile du « je » à la frontière de deux langues et deux espaces culturels.

« S'il y a eu des âges du journal dans l'humanité, [...] il y a aussi dans chaque individu des moments favorables à cette expression », écrit Béatrice Didier dans sa monographie consacrée au *Journal intime*.³²² C'est durant un tel moment de calme intérieur, si propice à l'expression de soi, que Vintila Horia entame l'écriture de son journal intime, tel qu'il nous laisse savoir – sous la forme intéressante d'un questionnement dubitatif – dès le début de son entreprise intellectuelle :

Mercredi, 11 novembre 1964, Madrid. D'où vient ce calme, brusque et immérité, après de tourments auxquels je m'étais fait, comme un oiseau ne vivant que d'orages ? Je me le demande depuis quelques semaines, n'y croyant presque pas, décelant encore au fond de moi-même des signes d'inquiétude, comme si tout cela n'était pas vrai, ou peu durable.³²³

Au moment où il écrit ces mots – qui dissimulent à la fois les profondes difficultés psychologiques rencontrées pendant de longues années pour surmonter un terrible destin d'exilé, et les doutes concernant la véritable réussite d'une telle opération – l'ancien diplomate roumain approche de la cinquantaine, a derrière lui une longue expérience de vie et s'est déjà fait un nom dans le monde occidental des lettres, grâce à la publication de son troublant roman *Dieu est né en exil* (1960). Toutes ces prémisses l'encouragent à se pencher consciencieusement sur son passé, dans le but de dresser – à l'aide d'un instrument spécifique à l'exploration de soi, le journal intime – le bilan complexe de son existence de roumain exilé depuis vingt ans, en y insistant non pas sur les réalisations matérielles / concrètes d'une telle existence, mais sur les conséquences profondes de l'exil sur son évolution intérieure, en tant qu'être humain. Quelles sont les répercussions d'une telle expérience bouleversante sur son propre soi ou autrement dit à quoi faut-il renoncer pour être capable de s'ouvrir intérieurement à la richesse que l'exil

³²² Béatrice Didier, *Le journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976, p. 22.

³²³ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 13.

implique ? – voilà la vraie question à laquelle Vintila Horia essaye de répondre à travers son journal et dont la réponse nous intéresse ici.

3.2.1. *D'un bout du monde à l'autre, un long voyage initiatique.*

Outre le fait d'être une « interrogation adressée à quelqu'un pour obtenir un renseignement »³²⁴, une question n'est qu'un « sujet, point ou problème qui donne lieu à réflexion, à discussion. »³²⁵ Dans cette perspective qui implique l'idée de dialogue, répondre à toute question exige une démonstration – c'est-à-dire une suite d'énoncés dont le premier est un axiome et chacun des suivants est obtenu à partir du précédant par une déduction logique – de la part de celui qui se lance dans un tel exercice social. La lecture du *Journal d'un paysan du Danube* de Vintila Horia ne fait que confirmer la vérité de cette assertion, dans le sens qu'elle invite celui qui se penche sur ce texte intime datant du milieu des années 1960 non seulement à « dialoguer » socratiquement avec le diariste exilé sur la signification ou « le sens de son déracinement »³²⁶ – car c'est dans ce syntagme que l'auteur concentre sa question – mais aussi à voir dans les étapes de son parcours initiatique une démonstration métaphysique menant à une conclusion heureuse, représentée par la « sortie [métaphorique] de l'exil »³²⁷ et par « un retour aux racines ». ³²⁸

Il est évident qu'une telle démonstration ne pouvait commencer que par le « commencement », c'est-à-dire par l'évocation – de la même manière succincte qui caractérise les phrases-clef de Vintila Horia – du moment chronologique où la rupture brutale de « chez-soi » s'est produite pour le diariste: « Je suis parti de chez moi en août 1944. »³²⁹ Ce départ de « chez-soi » doit être compris – étant donné que l'écrivain se trouve déjà à ce moment-là dans une sorte de pré-exil viennois préfigurant le véritable

³²⁴ *Dictionnaire encyclopédique Hachette 2000*, Paris, Hachette, 2000, p. 1557.

³²⁵ *Idem.*

³²⁶ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 119.

³²⁷ *Ibid.*, p. 261.

³²⁸ *Idem.*

³²⁹ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 203.

exil qu'il allait connaître peu de temps après – comme un départ de soi-même³³⁰, ce qui explique le ton à la fois tragique et interrogateur adopté par l'intimiste lorsqu'il se rappelle ce moment pénible de sa vie, pour lequel il était, évidemment, mal préparé :

J'écris ces lignes et je ne peux pas croire que cela ait pu m'arriver, l'horreur de cette rupture aussi vieille que les hommes et pour laquelle personne ne vous prépare jamais. Il faudrait enseigner à l'école la technique de l'exil, préparer les enfants à ce malheur qui peut arriver à n'importe qui, dans tout pays, comme un billet de loterie jouant la fin fond du perdant. [...] Pourquoi cette condamnation ?³³¹

Face à « ce châtement, qui – selon lui – n'est pas terrestre »³³², mais plutôt d'origine divine, l'Histoire n'ayant « rien à voir avec l'exil »³³³ auquel il s'est vu condamné dès le mois d'août 1944, le diariste « découvre, avec surprise »³³⁴, l'acharnement dont il sera capable dans une telle circonstance, « au nom de la conservation du moi. »³³⁵ C'est ce qui l'aidera à faire face avec succès aux dix mois d'internement passés successivement dans plusieurs camps d'internement nazis – ceux de Brückenberg et Krummhübel (en Silésie) et celui de Maria Pfarr (en Autriche)³³⁶ – où il se retrouvera en tant que diplomate d'un pays ennemi, après le changement d'alliances que son pays avait effectué à l'été 1944. Plus que difficile, mais bénéfique pour la découverte de son propre soi, cette période tragique de dix mois (août 1944 - mai 1945) sera perçue plus tard par Vintila Horia comme une « des époques-clef de son passé »³³⁷ et par conséquent de son évolution identitaire, une époque qui – tout en lui « ôtant la liberté physique »³³⁸ et l'habituant à la peur – lui a redonné, au milieu d'une guerre atroce, « le silence intérieur et la liberté d'écrire »³³⁹, de sorte qu'il l'évoquera dans ces termes idylliques:

³³⁰ Pierre Bertrand écrit lui aussi que « l'exil de l'homme ne s'effectue pas uniquement par rapport au monde, mais par rapport à lui-même. » (Pierre Bertrand, « La fiction comme exil », dans Gina Stoiciu et Alex Maugey, sous la dir., *Exil et fiction*, Montréal, Humanitas nouvelles optiques, 1992, p. 43)

³³¹ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, pp. 48-116.

³³² *Ibid.*, p. 116.

³³³ *Idem.*

³³⁴ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 156.

³³⁵ *Idem.*

³³⁶ Florin Manolescu, *op. cit.*, p. 377.

³³⁷ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 54.

³³⁸ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 44.

³³⁹ *Idem.*

Cette période constitue l'une des époques les plus riches de ma vie, malgré les terreurs inévitables et la faim. Je lisais beaucoup, j'écrivais, je faisais du ski, les quelques semaines que cela nous fut permis, et je parcourais seul la grave forêt silésienne, cachée sous le silence incroyable de la neige. J'aimais imaginer des histoires que j'arrivais à vivre de façon presque réelle, avec l'aide de cette charge irrationnelle qui frémissait derrière les branches de sapins et des hêtres plongés sous la neige. Il me suffisait d'un chemin solitaire menant à une hutte ou à une grange, pour forger tout un roman dont je faisais partie aussitôt, d'une empreinte de renard ou de lièvre pour briser l'espace dont j'étais prisonnier. La peur m'attrapait quelquefois, au bout de mes imaginations, une peur subtile et éclectique, qui n'avait rien à voir ni avec ma faim quotidienne, ni avec mes terreurs de condamné collectif. J'avais peur, mais au-delà de toute cette misère je savourais dans le grand silence des bois endormis l'unicité incroyable de mon être qui m'appartenait exclusivement et qui m'octroyait des pouvoirs...³⁴⁰

Vécue par l'écrivain comme une période de préparation spirituelle pour le futur exil qui s'annonçait à l'horizon, cette « époque des camps » allemands – qui prendra fin le mois de mai 1945, lorsqu'il sera relâché par les troupes anglaises en train de libérer une partie du territoire allemand – se constituera, de manière métaphorique, dans un rite de passage entre deux temporalités indispensables au processus du devenir intime de Vintila Horia, c'est-à-dire un passé roumain « très précis » et un avenir inconnu, préféré néanmoins par l'intimiste au présent « ennuyeux, lent et incongru » du camp :

Nous fumes libérés en mai [1945]. Ces mois d'attente, l'Allemagne s'effondrant sous nos yeux, furent pour moi un temps de préparation. Les jours passaient avec une lenteur épuisante, mais je n'étais pas malheureux. Je me trouvais comme délivré de toute responsabilité au milieu d'un monde en débâcle, qui ne me concernait en rien, devenu du passé avant même d'en être mûr. Mon passé était déjà, à vingt-neuf ans, quelque chose de très précis, un domaine épique qui me passionnait, aussi bien que mon avenir. J'ai toujours vécu loin du présent, qui m'a peu intéressé, m'énervant de son incongruité et de sa lenteur, comme une maladie d'enfant, ennuyeuse et obligatoire, qui vous empêche de jouer avec les copains.³⁴¹

Paradoxalement, la sortie du camp de Maria Pfarr, en mai 1945, n'est pas synonyme de bonheur pour l'écrivain roumain qui vient de retrouver sa liberté, peut-être parce que ce dernier est conscient que le moment de sa libération coïncide étrangement avec le début d'une longue et douloureuse errance. De là, un sentiment angoissant, de nature psychique, renforcé par un autre, tout aussi profond, mais de nature physique, incarné par la faim malade qui le hante sans cesse et qui le suivra d'ailleurs jusqu'en

³⁴⁰ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 53.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 100.

Italie, où il sera envoyé à l'été 1945 par les mêmes forces anglaises qui venaient de le libérer :

Samedi, 12 [juin 1965]. Il y a vingt ans, la guerre bouclée, je me trouvais au camp de Maria Pfarr et j'attendais d'être transporté en Italie. La nouvelle de ce voyage m'avait tellement bouleversé que, pendant toute une journée, je dus garder le lit, avec 38 degrés de fièvre. Après le maigre dîner à l'auberge du village, la faim me réveillait la nuit et je passais des heures à rêver de banquets fabuleux. Pas de faisans, ni de quartiers de bœuf, ni de saucissons ruisselants sur la braise, mais des fruits et du vin rouge. Et, arrivé à Bologne, pendant des jours de suite, je ne fis que manger des pêches et des figues et chercher du vin que je buvais impatientement, laissant couler des gouttes sur ma chemise, exactement comme je l'avais rêvé au camp...³⁴²

C'est une fois arrivé en Italie que commence effectivement l'exil de Vintila Horia, au moment où il décide, à l'automne 1945, de ne pas monter – comme la plupart de ses collègues de diplomatie – à bord de la « Transylvanie », le navire envoyé par le nouveau gouvernement communiste de Bucarest « pour rapatrier tous les diplomates roumains qui avaient été internés dans les camps nazis, après l'armistice d'août 1944. »³⁴³ L'entrée dans l'exil, caractérisée par le diariste en tant que début d'une « permanente transhumance de l'esprit »³⁴⁴, sera très mal digérée par celui qui saura faire de cette expérience la clef de voûte de son œuvre et de sa pensée :

Je me souviens de cette nuit-là [d'avant le départ de la « Transylvanie » pour la Roumanie], où j'ai vainement essayé de convaincre mes amis [roumains] de ne pas se laisser tromper [par les démarches du gouvernement communiste qui voulait les forcer de cette manière à rentrer chez eux]. Je n'ai pas réussi et la séparation d'eux m'a donné le sentiment de rester dans une sorte de solitude sans fin et sans remède. J'ai su alors que l'exil commençait...³⁴⁵

Cette « chute dans l'étrangeté »³⁴⁶, à laquelle il se voit dramatiquement poussé par le destin en 1945, ne s'associe pas pour Vintila Horia avec l'aliénation qui ressort, par exemple, des premières pages du journal de Leontin Jean Constantinescu³⁴⁷, ni avec l'indifférence et la volonté d'oubli qui caractérisent la première phase de l'exil de Sanda

³⁴² *Ibid.*, p. 149.

³⁴³ Vintila Horia, dans Florin Manolescu, *op. cit.*, p. 377.

³⁴⁴ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 95.

³⁴⁵ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 47.

³⁴⁶ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 225.

³⁴⁷ Voir le chapitre II du présent mémoire.

Stolojan³⁴⁸, mais bien avec l'apprentissage d'un nouveau statut social : celui d'errant, qui ne cesse de voyager – accompagné toujours par sa femme³⁴⁹ – d'un lieu à l'autre. De Bologne à Rome, tout d'abord, dont les rues « aussi noires que les cercles de l'Enfer »³⁵⁰ lui rappellent l'autre séjour, de l'été 1940, lorsque son statut – d'attache de presse dans le cadre de la Légation royale de Roumanie – était si différent. « De Rome – racontera-t-il plus tard – nous sommes allés à Assise³⁵¹, où la vie était beaucoup moins chère. Hébergés par une maison des religieuses, nous avons vécu là-bas pendant une année [1946], le temps nécessaire pour prendre contact avec l'une des figures les plus représentatives de l'Occident, Saint-François.³⁵² [...] Puis, en janvier 1947, nous sommes partis pour Florence, où j'ai connu Papini.³⁵³ Là aussi nous avons vécu difficilement, rédigeant des articles que je faisais publier dans plusieurs revues et journaux italiens. Finalement, nous nous sommes retirés à Stresa³⁵⁴, au nord de l'Italie, dans des endroits beaucoup moins chers [que les grandes villes italiennes]. »³⁵⁵

Malgré l'amertume qui semble les définir, les lignes citées plus haut ne font que retracer certaines étapes d'un long voyage initiatique, marqué par des moments exceptionnels à travers lesquels l'écrivain errant apprendra « l'alchimie de l'exil » : se « servir de son malheur »³⁵⁶ pour « se sauver »³⁵⁷ spirituellement et « naître une deuxième fois »³⁵⁸ en exil. Parmi ces moments privilégiés, la « rencontre » avec Saint-François – à Assise, en 1946 – occupera une place de choix dans le parcours biographique de Vintila

³⁴⁸ Voir le chapitre IV du présent mémoire.

³⁴⁹ Olga Teohari, qu'il avait épousé en 1941, avant de quitter définitivement la Roumanie (Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 254)

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 54. Allusion à la *Divine Comédie*, où Dante et Virgil doivent traverser les neufs cercles de l'Enfer pour retrouver Béatrice Portinari, l'amour de Dante, qui les conduira au Paradis.

³⁵¹ Assise, ville d'Italie, dans la province de Pérouse. Centre religieux (berceau des Frères mineurs). Basilique Saint-François, aux deux églises superposées (1228-1253), que décorèrent à fresque Cimabue, Giotto (*Vie de Saint-François*) et P. Lorenzetti.

³⁵² Saint-François d'Assise (Assise, 1182- id., 1226), religieux italien. Riche et insouciant, il mena jusque vers 1206 une vie de plaisirs. Une illumination mystique lui fit adopter une existence de pauvreté, de prière et de charité. Il réunit quelques compagnies qui furent à l'origine (1219) de l'ordre mendiant des Frères mineurs. À la fin de sa vie, malade, aveugle, il écrivit le *Cantique du frère Soleil*.

³⁵³ Giovanni Papini (Florence, 1881- id., 1956), écrivain futuriste italien: *Un home fini* (1912), *Histoire du Christ* (1921), *le Diable* (1953).

³⁵⁴ Stresa, ville d'Italie (Piémont), sur le lac Majeur.

³⁵⁵ Florin Manolescu, *op. cit.*, p. 378.

³⁵⁶ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 168.

³⁵⁷ *Idem.*

³⁵⁸ *Idem.*

Horia. C'est en étudiant la vie tumultueuse de ce personnage important de la philosophie occidentale et son œuvre pleine de significations – prônant l'humilité et l'amour inconditionnel envers toute création divine – que l'ancien disciple de Nichifor Crainic trouvera « l'antidote de l'exil », abandonnant le fort nationalisme qu'il avait tant caressé pendant sa jeunesse pour commencer à se forger une nouvelle identité, celle d'européen d'origine roumaine ouvert à plusieurs cultures et désireux de « s'intégrer »³⁵⁹ dans un monde beaucoup plus large que celui qu'il avait connu jusque là :

Ce fut à Assise, en 1946, que je commençai à former en moi l'antidote de l'exil, en ajoutant à l'espace originel, que je venais de perdre, de nouveaux territoires que je faisais miens, élargissant ainsi des frontières qui devaient coïncider peu à peu avec celle de l'Europe. Je suis devenu ainsi, avec les années, un Européen d'origine roumaine, dans le sens médiéval et romain du mot. Le Moyen Âge et la vie de Saint-François, étudiés à Assise, mais aussi l'apprentissage de l'italien, qui ajoutait au roumain et au français une autre zone d'un *intelligere*³⁶⁰ en permanente expansion, m'octroyèrent une nouvelle patrie, ce qui m'aidait à conjurer le sens de déréliction qu'enserme l'exil. [...] [Mais au moment] quand je lisais les *Fioretti* de Saint-François, à Assise, au coin du petit feu qui pétillait dans le poêle de ma chambre, chez les Sœurs Colletines, je ne pouvais pas envisager le sens de cet apprentissage. [À ce moment-là] l'exil m'apparaissait [encore] comme une affaire concernant Ovide³⁶¹ ou Chateaubriand³⁶², mais, au fond, je ne faisais que m'y intégrer, d'une façon quelque peu différente, comparée à la technique passive de mes prédécesseurs, car je le pris d'assaut au lieu de m'en laisser assiéger, en le transformant en un château-fort dont je suis le seigneur absolu.³⁶³

Le fait de « rencontrer » Saint-François à Assise, quelques mois après s'être installé « officiellement » en exil, ne sera pour Vintila Horia qu'une première révélation spirituelle, vite égalée dans sa profondeur par un autre moment tout aussi sublime, lorsqu'une année plus tard, en 1947, à Florence, il « fit connaissance » avec celui qui représentait le mieux la vocation universelle de cette vieille ville italienne, Dante

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 169.

³⁶⁰ En italiques dans le texte.

³⁶¹ Ovide, en latin *Publius Ovidius Naso* (Sulmona, Abruzzes, 43 av. J.-C. – Tomes, aujourd'hui Constanta, en Roumanie, 17 apr. J.-C.), poète latin : *l'Art d'aimer*, à caractère érotique ; *les Métamorphoses*, poème épique et mythologique. Relégué à vie en 8 apr. J.-C., il mourut en exil où il composa des élégies : *les Tristes et les Pontiques*.

³⁶² François René, vicomte de Chateaubriand (1768-1848), écrivain français. Il passa sa jeunesse en Bretagne, puis entama sans conviction une carrière militaire, qu'il interrompit au moment de la Révolution Française pour voyager en Amérique (1791). Il en revint en 1792, puis émigra à Londres en 1793. Rentré en France en 1800, il deviendra ministre plénipotentiaire de Bonaparte, mais demissionna assez vite. À partir de 1814, il entra de nouveau dans la vie politique, mais, hostile à la monarchie de Juillet, s'en retira définitivement en 1830. *Les Mémoires d'outre-tombe*, récit de sa vie, furent publiées après sa mort.

³⁶³ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, pp. 168-169.

Alighieri³⁶⁴. La proximité de situation dans laquelle les deux hommes de lettres se « retrouvent » – vu leur injuste condamnation à un exil perpétuel, même si vécu à des époques et dans des conditions différentes – fera en sorte que l'écrivain roumain se penchera avec beaucoup d'attention sur la vie et l'œuvre de cette éminente personnalité humaniste de la culture médiévale italienne. Il comprendra alors rapidement que – tout comme lui – « Dante de l'exil n'est plus celui [...] de sa jeunesse florentine, [car] l'exil lui a offert d'autres perspectives, lui coupant ses racines ésotériques³⁶⁵ pour lui en donner des nouvelles. »³⁶⁶ Dans la même logique, la lecture de la *Divine Comédie* de Dante révélera à Vintila Horia l'idée dont il fera la pièce maîtresse de sa pensée d'exilé, selon laquelle l'expérience tragique de l'exil serait indispensable à quiconque voudrait connaître le sens caché de la Vie, autrement dit à toute personne voulant toucher à la Vérité. Mais qu'est-ce que cette Vérité, dont le diariste affirme qu'« elle ne se trouve pas à la portée de tout le monde, [étant donné qu'] elle est le fruit de la solitude »³⁶⁷?

Il s'agit en fait d'un concept d'inspiration religieuse (trouvant ses racines dans un verset de la Bible : « Je suis le chemin, la Vérité et la vie. Personne ne va vers le Père sans passer par moi », Saint Jean 14, 1-6), que l'intimiste emprunte de Guénon³⁶⁸ – auquel il arrive par l'entremise de Dante – pour exprimer sa philosophie d'exilé, conformément à laquelle le sacrifice menant à la souffrance absolue (et l'exil est, d'une certaine manière, un tel sacrifice) soit nécessaire à la profonde connaissance de soi, « la longue marche à travers la souffrance devenant de cette manière – selon Vintila Horia – une marche initiatique »³⁶⁹, permettant à celui digne d'un tel exploit non seulement de renaître, en se redécouvrant, mais aussi de triompher sur soi et sur les autres, par l'édification d'une œuvre capable de s'imposer dans l'universel³⁷⁰:

³⁶⁴ Voir la note 3 du présent chapitre.

³⁶⁵ Ésotérique, c'est-à-dire dont le sens est caché, réservé à des initiés.

³⁶⁶ Vintila Horia, dans Cornel Ungureanu, *op. cit.*, p. 199.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 198.

³⁶⁸ Voir la note 4 du présent chapitre.

³⁶⁹ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 169.

³⁷⁰ Ce qui fait penser à la célèbre balade roumaine *Le maître Manole*, racontant l'histoire du maçon de monastère qui se voit obligé de maçonner sa femme dans le mur du bâtiment pour stopper l'écroulement incessant de celui-ci, illustrant de cette manière la conception roumaine sur la création, qui ne peut être que le fruit du sacrifice. D'où le nom de la revue littéraire fondée par Vintila Horia à la fin des années 1930 à Bucarest, avant son départ en exil, dont seulement dix numéros ont vu le jour jusqu'en 1941.

Au moment où, une année plus tard [par rapport à l'expérience eue avec Saint-François], à Florence, je commençai à écrire en italien, la seconde naissance pouvait se produire. L'Italie n'était plus pour moi une terre d'exil, mais une terre à moi, car j'utilisais sa langue non pas comme un instrument extérieur, mais comme un moyen de redécouverte personnelle. Je me recréai en italien, comme plus tard, je réussis à me recréer en espagnol et en français, ne cessant jamais de m'explorer en roumain.³⁷¹ [...] [En fait], je suis passé par les étapes inévitables énumérées par Dante dans *Convivio*³⁷²... [pour avoir finalement] une clé littérale de la *Divine Comédie* et de Dante en général ; c'est une clé représentant une première manière d'ajouter une voile au sens littéral ; il y a aussi une clé morale...et enfin une clé anagogique³⁷³, qui sont destinées à nous élever, par la lecture, au-dessus des aspects visibles, et à nous donner la grâce de la véritable connaissance. Je suis passé par toutes ces étapes...[...]. Le sens anagogique, comme dernière étape de ce chemin, m'a été donné par Guénon. *Le sovrasenso*³⁷⁴ dont parle Dante, la dernière possibilité et la technique la plus valable, la fin de la connaissance – c'est Guénon qui m'e la confié, comme un pacte secret. Dès lors, la clé est devenue générale, c'est-à-dire on peut l'appliquer à n'importe quel effort et à n'importe quel déchiffrement...Ce que Guénon a fait pour moi – et, je suppose, pour la plupart de ceux qui ont trouvé un remède en lui – ce fut de m'éloigner des vérités mineures ou partielles afin de me mettre en relation avec la Vérité.³⁷⁵

Poussé par cette volonté d'approcher la Vérité, lui permettant de se « perfectionner »³⁷⁶ intérieurement et – par conséquent – de faire face à un difficile destin d'exilé, Horia ne se contentera pas avec les deux rencontres spirituelles faites au cours des années 1946-1947 par l'entremise de ses lectures et essayera d'aller plus loin dans ses « recherches. » C'est pourquoi il contactera tour à tour – réussissant à les rencontrer – Paul Morand³⁷⁷, Robert Brasillach³⁷⁸, Jacques Maritain³⁷⁹ et Giovanni Papini³⁸⁰, tous des noms importants de la culture européenne de l'entre-deux-guerres. Les rencontres avec

³⁷¹ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 168.

³⁷² *Il Convivio*, traité rédigé par Dante entre 1304-1307, resté inachevé, qui devait être une somme encyclopédique de savoir pratique.

³⁷³ Anagogie, c'est-à-dire élévation de l'âme dans la contemplation mystique.

³⁷⁴ En italiques dans le texte.

³⁷⁵ Vintila Horia, dans Cornel Ungureanu, *op. cit.*, pp. 197-198.

³⁷⁶ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 109.

³⁷⁷ Paul Morand (1888-1976), diplomate et écrivain français. Grand voyageur, il a posé le regard du globe-trotter sur un monde qui disparaissait : *Ouvert la nuit* (1922), *Fermé la nuit* (1923), *Lewis et Irène* (1924), *l'Homme pressé* (1941), *Hécate et ses chiens* (1954). Auteur d'une excellente monographie de *Bucarest*, parue en 1935. Membre de l'Académie française dès 1968.

³⁷⁸ Robert Brasillach (1909-1945), écrivain et journaliste français. Rédacteur en chef de *Je suis partout* (1937-1943), organe de propagande nazie, il fut fusillé à la Libération. Il est l'auteur d'essais (*Présence de Virgile*, 1931 ; *Histoire du cinéma*, 1935), de romans (*Comme le temps passe*, 1937) et de poésies (*Poèmes de Fresnes*, 1949).

³⁷⁹ Jacques Maritain (1882-1973), philosophe français. Catholique converti, adversaire de Bergson, il fut le promoteur d'un renouveau de la pensée thomiste : *Primauté du spirituel* (1927), *Humanisme intégral* (1947).

³⁸⁰ Voir la note 89.

ces intellectuels de prestige ayant marqué leur temps « trouvèrent en moi – écrira l'intimiste presque vingt-cinq ans plus tard, en novembre 1965 – un profond écho, m'influençant dans mon évolution spirituelle et constituant encore [aujourd'hui], sertis dans mon inconscient, un des piliers invisibles de mon édifice intérieur. »³⁸¹ Pourtant, en dépit de leur valeur émotionnelle, ces moments initiatiques ne réussirent pas à guérir la blessure intérieure dont souffrait le diariste depuis le début de son exil, de sorte qu'à la fin de son « séjour » italien, en novembre 1947, il n'est pas encore prêt à accepter ce que lui était arrivé trois ans auparavant, tel que son journal nous laisse savoir le 7 juin 1965 :

Soir à Superga³⁸², en novembre 1947, d'une solitude fracassante, le soleil sanglant s'engouffrant derrière les montagnes, comme un flambeau renversé, un flambeau d'enterrement. [À l'époque] je ne m'étais pas encore fait à l'étrangeté, à la *xénie*³⁸³ de l'exil et tout chose belle m'enseignait vite son revers, comme un affront personnel. Chaque paysage et chaque église ne manquaient jamais de m'avertir en chuchotant : « Nous sommes beaux à regarder, n'est-ce pas ? Mais tu n'es pas chez toi. » Je ne l'étais nulle part, puisque mon chez-moi avait cessé d'exister. Je m'y suis fait entre temps. Je commence même à m'y plaire. [...] Ce soir sur la Superga, transi de froid et de solitude, fut une étape importante vers la connaissance, vers celui que je suis...³⁸⁴

Si la soirée passée à Turin, sur la colline de Superga, marque pour l'intimiste une importante étape vers la connaissance de soi, elle ne marquera pas pour autant la fin de la quête identitaire dans laquelle Vintila Horia s'est lancé en août 1944. Au contraire, elle ne fait qu'annoncer la prochaine épreuve initiatique que l'écrivain devra subir peu de temps après, au moment où il décide de s'embarquer – avec sa femme – pour l'Argentine. La traversée de l'Atlantique inaugure dans ce contexte « une nouvelle forme d'exil dans un pays plus éloigné et surtout dans une langue inconnue »³⁸⁵, l'espagnol, que le diariste apprendra étonnement vite, avant même d'arriver à la destination :

Nous sommes arrivés à Buenos Aires sur un bateau d'immigrants, habitant – avec deux cent cinquante autres immigrants – un dortoir situé dans la cale du bateau. À part nous, tous les autres immigrants étaient des Italiens de Sicile. Comme il n'y avait plus des places agréables [sur le pont du bateau], je restais assis tout le temps

³⁸¹ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 257.

³⁸² Colline située à l'est de Turin, connue en tant que lieu de rendez-vous des Turinois en quête d'air pur et de nature. L'une de ses attractions majeures est la basilique de Superga, qui offre une vue exceptionnelle.

³⁸³ En italiques dans le texte. Métaphoriquement, le rapport salutaire à l'altérité.

³⁸⁴ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, pp. 144-145.

³⁸⁵ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 52.

sur ma couchette, y apprenant l'espagnol. Au moment de notre arrivée, après dix-sept jours de voyage sans escale, je parlais déjà cette langue. Cela a été le plus long voyage de ma vie et ma première traversée de l'Océan.³⁸⁶

3.2.2. *Se redéfinir, en faisant le point sur soi-même.*

Annonçant à la fois une fin et un recommencement dans le parcours biographique de Vintila Horia, la traversée de l'Atlantique – parallèlement avec l'apprentissage de l'espagnol – est significative pour le rapprochement de l'écrivain d'un autre espace culturel, qu'il choisira finalement comme espace protecteur, à la place de l'espace originel, perdu pour toujours au moment de son départ en exil. C'est entre ces deux espaces spirituels, roumain et espagnol – si différents et pourtant si semblables, étant donné leurs origines communes – que l'écrivain roumain reconstruira son identité, après l'avoir vue ébranlée plusieurs fois par les forces violentes de l'Histoire.

Pour y arriver, le premier pas à franchir c'est « l'abandon de soi », auquel Vintila Horia témoigne s'est vu obligé par le travail – d'aide comptable dans une entreprise d'importation de bois et de papiers – qu'il dut exécuter pendant « les neuf mois les plus terribles de sa vie »³⁸⁷, juste après avoir débarqué à Buenos Aires, au printemps 1948. Le journal parle dans ce contexte de la « tristesse » ressentie par l'intimiste, « séparé de ses sources visibles et jeté en exil »³⁸⁸ à l'autre bout du monde, dans une manufacture, « à devoir passer les factures arrivées du dépôt [de l'entreprise mentionnée] dans les comptes des clients. »³⁸⁹ « J'y travaillais de huit heures à midi et de deux heures à six – se souviendra celui qui à une autre époque se voyait attribuer l'honneur de publier dans les plus importantes revues culturelles roumaines – de telle façon [que] je me sentais abandonner mon propre moi, devant fermer les yeux pour ne pas sombrer dans une gouffre nauséabond. »³⁹⁰

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 53.

³⁸⁷ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 220.

³⁸⁸ Vintila Horia, dans Cornel Ungureanu, *op. cit.*, p. 198.

³⁸⁹ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 220.

³⁹⁰ *Idem.*

De cet « abandon de soi » qui caractérise le début de l'exil argentinien de Vintila Horia rend compte le volume de vers *A murit un sfant / La mort d'un saint* – paru à Buenos Aires en 1950³⁹¹, dans un tirage de seulement 300 exemplaires – le premier que le poète exilé publie après son départ de Roumanie, dix ans auparavant. Caractérisé par son éditeur en tant que « seuil de passage, dévoilant un chemin de la connaissance et de l'accomplissement intérieur que les autres volumes, publiés [par V.H.] en Roumanie, ne laissaient pas prévoir »³⁹², le volume *A murit un sfant* – dont le titre, plus que suggestif, évoque la fin de l'étape existentielle roumaine de Vintila Horia – offre au poète l'occasion de se redéfinir, en faisant le point sur soi-même :

J'ai compris alors [en méditant aux vers qui allaient composer le volume] que je n'étais pas un immigrant, mais bien un exilé, mon seul chagrin étant de ne plus avoir de patrie... Et que peu importe le nombre de voyages que j'allais entreprendre à travers le monde ou le nombre d'illusions que j'allais me faire, en essayant de me trouver un deuxième endroit familier, « une autre patrie » – j'étais destiné à connaître éternellement la même désillusion. Car il n'y a qu'une seule Patrie et aucune satisfaction ne peut égaler celle de retrouver la terre d'origine...³⁹³

Devant l'impossibilité de « retrouver sa terre d'origine » – conscientisée maintenant pour être ensuite acceptée, puis assumée de plein gré, une fois pour toutes – la solution adoptée par l'écrivain coupé de ses racines n'est pas de se réfugier dans la solitude, comme beaucoup d'autres l'aurait fait dans son cas, mais d'ouvrir son cœur au monde, dans le but de comprendre mieux, au contact de l'Autre, ce qui lui arrive. D'où l'importance accordée à l'espagnol, en tant que moyen de communication avec la communauté au milieu de laquelle celui-ci se retrouve et avec laquelle il essaye de nouer des relations à la fois humaines et culturelles – l'aidant à s'y intégrer – malgré un contexte difficile et indifférent à sa tragédie intérieure. Ce qui n'implique pas un rejet de la langue maternelle, impossible à quitter, car quitter sa langue c'est se quitter soi-même :

³⁹¹ Vintila Horia, *A murit un sfant / La mort d'un saint*, Buenos Aires, Editura Cartea pribegiei (Éditions du Livre de l'errance), 1950.

³⁹² Nicolae Florescu, *Noi, cei din padure. Reevaluari critice si memorialistice ale literaturii exilului / Nous, les gens de la forêt. Réévaluations critiques et mémorielles de la littérature de l'exil*, Bucarest, Jurnalul literar, 2000, p. 204

³⁹³ *Ibid.*, p. 206.

[Pendant toutes ces années argentiniennes] je n'ai jamais cessé d'écrire en roumain [...]. [Mais en même temps] j'ai bien appris l'espagnol, j'ai eu des amis parmi les écrivains de là-bas [Argentine], j'ai manifesté un grand respect envers la culture sud-américaine, en général et envers celle argentinienne, en particulier. J'ai aimé aussi le tango, en tant que musique et signification érotique. Reconnu comme étant l'un des genres de musique les plus profonds et les plus tristes, il raconte toujours l'histoire d'un homme trompé par une femme pour un autre homme. Le tango, c'est l'expression de celui qui souffre...³⁹⁴

Sentir que le tango argentinien exprime sa propre souffrance, c'est, d'une certaine manière, savoir « écouter » attentivement une société, la comprendre et être capable de jouir, en dépit de son triste statut d'exilé, de la chance de s'y trouver. Il s'agit bien là des étapes les plus significatives du processus d'adaptation identitaire vécu par Vintila Horia entre 1948-1953, un processus suite auquel – grâce au travail guérissant du temps – « l'époque la plus basse de la vie [de l'écrivain], la plus affreusement démunie de charme, de certitudes et de bien-être »³⁹⁵, sera perçue plus tard par celui-ci comme une époque de calme et de paix intérieure, digne d'être évoquée dans son journal en tant qu'époque charnière dans l'évolution de son « moi » profond. À ce changement de perspective contribueront, il va s'en dire, les changements successifs de statut social dont l'exilé roumain bénéficiera durant son « séjour » sud-américain : fonctionnaire, au début, dans le cadre d'une entreprise locale d'import-export, il se verra ensuite attribuer la fonction de secrétaire de rédaction d'une revue mensuelle argentinienne pour occuper, finalement, le poste de lecteur de langue et littérature roumaine à la Faculté des Lettres et de Philosophie de l'Université de Buenos Aires. Tous ces éléments feront en sorte que, reconstruites à travers le *Journal d'un paysan du Danube* de Vintila Horia, les cinq années argentiniennes de sa biographie se présenteront au lecteur comme un seul instant de bonheur, ayant marqué l'intimiste pour la vie :

Je me souviens avec plaisir de ce séjour [argentinien], comme d'un oasis de calme et de gloire, venant interrompre ma pénible expérience d'émigré.³⁹⁶[...] Nous [le diariste et sa femme] étions heureux [à l'époque], malgré tout. Samedi matin, à peine rentré de mon bureau – j'étais secrétaire de rédaction d'une revue mensuelle d'économie et de sociologie – je sortais faire le marché et, entre l'épicier et le boulanger, je dégustais le bonheur de mon isolement. Je gagnais assez d'argent pour pouvoir acheter chaque semaine une bouteille de vin rouge, un peu de viande, des légumes et des fruits ; j'allais voir un film à la fin de l'après-midi, et il y avait deux

³⁹⁴ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, pp. 55-57.

³⁹⁵ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 223.

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 64.

nuits et un dimanche entre ma liberté et la menace du lundi matin. Ma vraie vie se déroulait dans ce royaume du temps et je me laissais bercer par l'illusion de cette suzeraineté qui était ma seule richesse. Ce temps, comme une île placée à l'abri de toute surprise désagréable, me protégea des intempéries et des Gorgones³⁹⁷ pendant de longues années...³⁹⁸

Vivre l'exil de cette manière, à la limite de la rêverie et de la réalité, peut s'avérer une solution pour un écrivain profondément sentimental comme Vintila Horia. N'empêche que le même sentimentalisme – dont l'intimiste fera toujours preuve, indifféremment de l'endroit où il se trouvera à un moment donné – sera la cause de l'accablante nostalgie des origines, à la fois roumaines et européennes, à laquelle ce compétent homme de lettres devra faire face tout au long de la période passée sur l'autre rive de l'Atlantique. C'est finalement de cette douloureuse nostalgie que naîtra le projet du roman *Dieu est né en exil*, qui le rendra célèbre quelques années plus tard et c'est dans la même nostalgie qu'il faut chercher la cause du retour de l'écrivain en Europe, cinq ans seulement après avoir débarqué – au printemps 1948 – en Argentine :

Après les cinq années passées en Argentine, je me suis rendu compte que je ne pouvais plus y rester. J'avais la nostalgie de l'Europe. Je voulais y rentrer à tout prix. Cette nostalgie-là a été la plus accablante de tout l'exil... Je sortais dans la rue, durant la nuit, et je ne trouvais plus les étoiles que j'admirais en Europe en regardant le ciel. J'y trouvais, par contre, d'autres étoiles, que je ne connaissais pas, la Croix du Sud, par exemple.³⁹⁹ Cette Croix du Sud marquait pour moi ma propre situation de déraciné et malgré le charme de son exotisme, je ne la regardais pas avec beaucoup de confiance.⁴⁰⁰ Ce qui fait que je vivais une sorte d'angoisse permanente, car je savais que je me trouvais de l'autre côté de la Terre, autrement dit à une distance énorme de Roumanie. [...] C'est d'ailleurs à la même époque que le sujet « Ovide » a commencé à m'obséder. Le thème de l'exil et l'image d'Ovide en tant que symbole de l'exil...⁴⁰¹

³⁹⁷ Dans la mythologie grecque, les Gorgones étaient des créatures fantastiques malfaisantes. On les représentait comme des jeunes femmes, souvent avec des ailes et des grandes dents, leurs chevelures étant constituées de serpents.

³⁹⁸ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, pp. 193.

³⁹⁹ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 56.

⁴⁰⁰ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 66.

⁴⁰¹ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, pp. 56-59.

3.3. Pour une troisième voie identitaire, par l'écriture d'un roman contesté : *Dieu est né en exil*.

Regardé de façon rétrospective, le fait de quitter l'Argentine pour rentrer en Europe – le mois de mars 1953 – sera synonyme pour Vintila Horia non seulement de la fin de l'éternelle errance dont il « profitait » depuis le printemps 1941, mais aussi du début de « l'étape espagnole » de son existence, qui s'étendra – si on « oublie » le court séjour parisien que l'écrivain s'offrira de 1960 à 1964 – sur presque quatre décennies, jusqu'en avril 1992.⁴⁰² Outre sa longueur exceptionnelle – facile à remarquer et fondement de stabilité intérieure – cette dernière étape existentielle de Vintila Horia s'avèrera être tout à fait différente de celles (roumaine, allemande, italienne et argentinienne) traversées précédemment par l'intimiste, car délimitée clairement par deux moments « forts » du point de vue identitaire.

Inaugurant, selon certains exégètes, un « troisième cycle de la création »⁴⁰³ dans l'évolution littéraire de Vintila Horia⁴⁰⁴, la rédaction du roman *Dieu est né en exil* (1957-1960) – forçant l'écrivain à se repositionner par rapport à son passé roumain et, par conséquent, à faire certains choix difficiles et quasi-définitifs sur le plan identitaire – coïncidera avec le premier de ces deux moments de profonde crise intérieure que nous avons évoqués plus haut. Trente ans plus tard, la chute du communisme en Europe de l'Est (1989) et la libération de la Roumanie du régime qui l'avait poussé à l'errance en 1944 / 1945, mettra celui qui avait vécu une grande partie de sa vie « guerroyant »⁴⁰⁵ sur le front de l'exil, devant une affreuse alternative : rentrer ou pas chez lui ? Une question plus que difficile, auquel Vintila Horia consacra les trois dernières années de sa vie, pour y trouver finalement la réponse. Dans ce contexte, la période 1989-1992 se constituera pour l'écrivain roumain exilé à Madrid dans le dernier et le plus grave moment de crise intérieure, avant sa mort.

⁴⁰² Plus précisément jusqu'au 4 avril 1992, la date du décès de Vintila Horia.

⁴⁰³ Cornel Ungureanu, « Vintila Horia et les fondements d'une nouvelle foi », dans *op. cit.*, p. 200.

⁴⁰⁴ Les deux premiers « cycles » étant définis par l'écriture d'une « littérature heureuse » (1935-1941), caractérisant les années roumaines de l'écrivain, respectivement d'une « littérature d'adaptation » (1945-1960) ou « d'acclimatation à la nouvelle situation », engendrée par l'exil (Cornel Ungureanu, « Vintila Horia... », *Idem*).

⁴⁰⁵ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 169.

Commençons pourtant par insister sur la première période prise en compte (1957-1960), intimement liée à la rédaction du roman *Dieu est né en exil*, dont la difficile genèse traduit bien la profonde crise identitaire dont son auteur souffre au début des années 1950. Une crise déterminée – comme nous l’avons déjà souligné – par la nostalgie des origines, à laquelle s’ajoutera la peur d’échouer professionnellement, que Vintila Horia ressentira de plus en plus forte dans les années suivant son installation à l’autre bout du monde, en Argentine, surtout après avoir dépassé les graves difficultés matérielles qu’une telle installation en sol étranger avait engendrées :

J’écrivais chaque jour – se souviendra l’intimiste de cette époque de sa vie. [C’était pour la première fois depuis l’arrivée en Argentine que] je n’avais plus le souci de l’existence quotidienne et j’avais commencé à penser à un changement [intérieur] définitif. Je me rendais compte que je ne pouvais plus écrire de la manière dont je l’avais faite jusque là. Je réalisais en fait que j’étais né écrivain. [À l’époque] je collaborais à plusieurs revues de l’exil, en y faisant publier des nouvelles de plus en plus longues et c’est à travers elles – je pense – que je suis « arrivé » à *Dieu est né en exil*. Ça été comme une véritable « école ». [C’est de cette façon que] j’ai compris, finalement, la nécessité d’écrire un roman, un livre vraiment important, faute de quoi je savais que c’était l’échec qui m’attendait.⁴⁰⁶

Pour éviter que son ambitieux projet littéraire n’aboutisse carrément à un échec, l’écrivain s’y prépare de façon minutieuse, tant intérieurement, pour être prêt à « rencontrer » son *alter ego*, représenté par Ovide – tout le roman n’étant qu’un prétexte pour que l’auteur puisse vivre cette « rencontre » avec soi-même – que scientifiquement, en se documentant au maximum sur l’époque et le personnage choisis. C’est ce que Vintila Horia fera d’une manière plus que sérieuse, de telle sorte qu’au moment de la parution du roman dans les librairies, « les spécialistes de l’époque d’Ovide ont été heureux de voir se confirmer certaines de leurs hypothèses »⁴⁰⁷ concernant cet âge d’or de l’Empire Romain⁴⁰⁸ :

⁴⁰⁶ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 59.

⁴⁰⁷ Cornel Ungureanu, « Vintila Horia et les fondements d’une nouvelle foi », dans *op. cit.*, p. 202.

⁴⁰⁸ L’âge d’or de l’Empire Romain, appelé aussi le « Siècle d’Auguste ». Auguste (Caius Julius Caesar Octavianus Augustus, 63 av. J.-C. – 14 apr. J.-C.), empereur romain. Petit-neveu et fils adoptif de César, connu d’abord sous le nom d’Octave, puis sous celui d’Octavien. Virgil, Horace, Ovide, Tite-Live illustrèrent son règne. Son beau-fils Tibère, qu’il avait adopté, lui succéda.

[En 1957] deux mille ans s'étaient écoulées depuis la naissance d'Ovide et tout le monde se préparait à fêter cet événement. [Personnellement] j'avais déjà lu tout ce qu'il y avait d'écrit sur lui et j'avais commencé à relire *les Tristes* et *les Pontiques*.⁴⁰⁹ Je me souviens d'ailleurs qu'un jour – pendant qu'on était encore en Argentine – nous sommes allés à la plage, invités par quelques amis français, et là je me suis mis à réciter, en m'éloignant des autres, les poèmes qu'Ovide avait inclus dans le cycle des *Tristes*. Je récitais les yeux tournés vers la Roumanie. J'y étais seul et j'espérais que le vent allait diriger mes vers dans la bonne direction [celle des origines]. À l'idée d'être si loin de tout, je me sentais envahi par une sorte de folie, de désespoir, et j'ai commencé à pleurer, en courant sur la plage. C'était pour la première fois que cela m'arrivait, de sorte qu'il fallait que je fasse un épouvantable effort par contenir mes larmes. C'était, peut-être, la première épreuve tragique et la première combinaison entre l'exil en tant que connaissance et la possibilité de transformer cette connaissance en œuvre littéraire. [...] Deux années ont été marquées par la « fièvre d'Ovide ». Entre une monographie relative à sa vie, un roman ou une étude littéraire, je ne savais pas vers quoi pencher...⁴¹⁰

Confronté à un tel dilemme, l'intimiste aura la force de patienter dans l'attente d'une réponse intérieure, qu'il recevra inopinément durant une nuit d'octobre 1957, lorsque la première phrase du roman (« Je ferme les yeux pour vivre »⁴¹¹) lui viendra soudainement à l'esprit. Le moment sera précédé par un autre épisode critique, qui témoigne de difficultés de l'auteur à trouver le meilleur chemin pour s'attaquer à la fois à son personnage et à soi-même, le premier n'étant qu'un paravent pour « cacher » le « moi » du deuxième. Cette évidence Vintila Horia ne la dissimulera jamais : « ceux qui veulent me connaître – se confiera-t-il à ses lecteurs catalans en octobre 1961, après avoir publié le roman et jouir de son succès – n'ont qu'à lire *Dieu est né en exil*, j'y suis avec mes bons et mauvais côtés »⁴¹² :

Nous étions à la campagne, en Espagne – c'était pendant les vacances d'été [1957] – quand je l'ai senti « approcher ». [le roman]. J'étais si effrayé [car encore mal préparé pour l'accueillir], qu'au bout d'une seule semaine j'avais écrit un volume complet de vers en roumain : *Le journal de l'enfance*. Cela, en tant que justification envers moi-même et pour « fuir » ce roman d'Ovide, qui « approchait » de moi... Je me rendais compte que j'étais en train de vivre une terrible épreuve : soit j'écrivais un livre d'exception, soit j'échouais en tant qu'écrivain. En attendant le meilleur moment pour y commencer, j'écrivais plusieurs poésies par jour, convaincu néanmoins que mon chemin me conduira au roman. Les vacances ont fini, nous sommes rentrés à Madrid et peu de temps après, durant une nuit d'octobre 1957, la première phrase du roman m'est venue à l'esprit. En français, pas en

⁴⁰⁹ Les deux élégies composées par Ovide durant son exil à Tomes, entre 8 et 17 apr. J.-C.

⁴¹⁰ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, pp. 59-60.

⁴¹¹ Vintila Horia, *Dieu est né en exil*, *op. cit.*, p. 17.

⁴¹² Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 137.

roumain... Je n'avais jamais rien écrit en français [jusque là]. Pourtant, le français, je le parlais très bien, car je l'avais appris à l'âge de l'enfance.⁴¹³

Le fait de choisir le français pour écrire le roman de sa vie n'est pas un élément à négliger quand on analyse la façon dont un écrivain comme Vintila Horia ait évolué intérieurement d'une époque à l'autre de sa vie. Apparemment étrange, cette option linguistique prouve qu'après quinze années d'exil, l'écrivain roumain n'a assumé qu'en partie son nouveau statut identitaire et, que s'il n'est pas prêt à accepter entièrement ce qui lui est arrivé, il n'est pas disposé non plus à revenir en arrière, à la situation d'avant 1941. Par conséquent, il ne peut pas se fier – pour écrire le roman auquel il rêve et qui doit synthétiser son expérience de vie – ni à l'espagnol, lui rappelant le présent douloureux, ni au roumain, évocateur du passé, car « l'un est exil, l'autre est patrie. »⁴¹⁴ Dans ce contexte, le français appris en Roumanie, à l'âge de l'enfance, représentera, de façon métaphorique, un compromis, une « troisième voie », entre le roumain maternel – inaccessible aux lecteurs occidentaux – d'une part, et l'espagnol, en tant que langue représentant la culture occidentale d'adoption, d'autre part. C'est la raison pour laquelle l'intimiste écrira la plupart de ses romans d'exil en français, contrairement aux nouvelles et aux études littéraires, pour l'écriture desquelles il utilisera le roumain, respectivement l'espagnol :

Je pense que jusqu'en 1957, quand j'ai commencé à écrire *Dieu est né en exil*, j'ai dû traverser des années très difficiles, dont je ne savais pas comment sortir, mon processus d'insertion dans l'exil m'obligeant à un permanent combat, à la fois avec l'adaptation à la langue espagnole dans laquelle je vivais et avec l'enracinement de plus en plus désespéré dans le roumain, que je ne pouvais pas quitter sans courir le risque de me perdre. [Dans ce contexte] l'écriture du roman ovidien m'a offert la voie du milieu, [autrement dit] une sorte d'équilibre psychique, dont je puise encore mes quiétudes.⁴¹⁵

Refusé pendant presque deux ans (1958-1960) par plusieurs maisons d'édition parisiennes, parce qu'il « ne correspondait pas au profil de leurs collections »⁴¹⁶, *Dieu est*

⁴¹³ *Ibid.*, p. 60.

⁴¹⁴ André Karátson, « Essai sur le déracinement dans la prose narrative européenne », dans André Karátson et Jean Bessière, *Déracinement et littérature*, Lille, Presses de l'Université de Lille III, 1981, p. 36.

⁴¹⁵ Vintila Horia, cité dans Florin Manolescu, *op. cit.*, p. 379.

⁴¹⁶ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 61.

né en exil sera finalement accepté par les Éditions Fayard, bénéficiant en fin de compte d'un traitement de faveur, car précédé d'une introduction élogieuse, signée par Daniel-Rops⁴¹⁷, de l'Académie Française, auquel le roman de Vintila Horia avait beaucoup plu. « C'est toujours une joie et une émotion – peut-on lire dans l'introduction rédigée par l'académicien français – que de voir paraître devant soi un authentique écrivain. On a ouvert la copie dactylographiée : comme tant d'autres qui viennent s'entasser sur un coin du bureau. Et soudain, quelque chose frappe et retient l'attention, un je ne sais quoi d'impérieux mais aussi d'indéfinissable, qui oblige à continuer la lecture, à connaître le destin des personnages, à aller jusqu'au bout. »⁴¹⁸

Conçu en tant que journal apocryphe d'Ovide, à travers lequel ce dernier raconte ses neuf années d'exil à Tomes (8-17 apr. J.-C.)⁴¹⁹, *Dieu est né en exil* décrit « le processus de métamorphose, plus exactement de *metanoïa*⁴²⁰, qu'Ovide subit – tout comme Vintila Horia au cours son long voyage initiatique, le conduisant jusqu'en Argentine – à Tomes, au bord de la Mer Noire, où le désir ardent de retrouver l'espace perdu – Rome, dans son cas / la Roumanie, dans le cas de l'écrivain roumain originaire d'Aldeshti – se transforme peu à peu en nostalgie métaphysique. »⁴²¹ Cette « conversion » ne représentera – tant pour Ovide que pour Vintila Horia – « que le commencement du salut »⁴²², dans le sens que c'est seulement après avoir perdu leurs pays d'origine et passé par l'expérience de l'exil que les deux écrivains comprendront les vérités que la vie leur cachait jusque là : la naissance de Dieu, à la périphérie (donc en exil) et non pas au cœur du monde romain, auquel il appartenait, dans le cas d'Ovide, respectivement la nécessité de souffrir dans la solitude, parmi les étrangers, pour s'élever spirituellement et être capable de créer une œuvre majeure, dans le cas de Vintila Horia.

⁴¹⁷ Daniel-Rops (Henri Petiot, dit), écrivain français (1901-1965). Romans : *Mort, où est ta victoire ?* (1934), *l'Épée de feu* (1938). Ouvrages d'histoire religieuse : *Jésus en son temps* (1945), *Histoire de l'Église du Christ* (1948-1963). Membre de l'Académie Française dès 1955.

⁴¹⁸ Daniel-Rops, « Découverte d'un romancier », dans Vintila Horia, *Dieu est né en exil*, op. cit., pp. 9-13.

⁴¹⁹ Où il avait été envoyé par le être puissant Auguste, dont la façon dictatoriale de diriger l'Empire symbolise dans le roman le régime communiste de Bucarest, qui avait contraint Vintila Horia à l'exil.

⁴²⁰ Mot d'origine grecque, qui signifie littéralement changement d'avis, changement de mentalité. Certains auteurs le traduisent par les mots repentance ou pénitence. Dans le Nouveau Testament il est investi d'un sens assez similaire : se détourner de son péché pour se tourner vers Dieu.

⁴²¹ Monica Nedelcu, citée dans Cornel Ungureanu, op. cit., p. 206.

⁴²² Vintila Horia, *Journal...*, op. cit., p. 112.

Accueilli d'une manière enthousiaste par la critique littéraire parisienne – qui le qualifie de « livre de choc » ou de « brillant hommage rendu à la langue française »⁴²³ – le roman deviens célèbre dans le monde occidental au moment où son auteur se voit décerné le Prix Goncourt⁴²⁴ pour l'année 1960, ce qui provoquera l'irritation viscérale des autorités communistes de Bucarest – pour lesquelles Vintila Horia ne représentait qu'un transfuge et un traître – les déterminant à organiser une véhémence campagne de discréditation du lauréat. Suite à cette misérable campagne, impliquant simultanément le régime communiste de Gheorghiu-Dej et la gauche française – l'écrivain, terriblement dégoûté, décida de renoncer au prix que l'Académie Goncourt lui avait attribué en novembre 1960⁴²⁵, comprenant en fait que – en tant qu'exilé politique est-européen, en pleine Guerre froide – il n'avait pas le droit de jouir d'une telle reconnaissance de la part des milieux littéraires occidentaux. Cinq ans plus tard, rentré en Espagne, il se souviendra amèrement – dans son journal – de ce moment charnière de sa vie :

Mardi, 24 novembre [1965]. Les journaux annoncent le nouveau Goncourt. Quelle vieille histoire déjà ! J'ai été heureux d'avoir ce prix et plus heureux encore d'y renoncer. On a dit que j'ai été obligé de le faire ; or c'était ma seule revanche possible. C'est pourquoi je l'ai fait dans la joie. Et puis, encore une fois, comme d'habitude, j'ai été *seul*⁴²⁶, devant un des plus vastes déploiements de lâcheté et de bêtise contemporaines. Ce spectacle reste pour moi inoubliable. Pendant deux semaines il divisa l'univers intellectuel et politique [français] en deux camps : d'un côté, il n'y eut que moi⁴²⁷, de l'autre tout ce qui fait du bruit dans ce bas monde. Tout un monde. [Dans ce combat] j'incarnais ces milliers d'innocents qui remplissaient les prisons de Roumanie et je ne cessais de penser à eux, car nous faisons partie de la même injustice, de la même compacte et immense solitude.⁴²⁸

⁴²³ Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 132.

⁴²⁴ Le prix que l'Académie Goncourt (fondée en 1896 par l'écrivain naturaliste Edmond Huot de Goncourt) décerne annuellement, depuis 1903, à un ouvrage récemment paru en France (le plus souvent un roman).

⁴²⁵ Pour de plus amples détails sur le « scandale Goncourt » voir Aurel Sergiu Marinescu, « Vintila Horia si scandalul Goncourt din 1960 » / « Vintila Horia et le scandale Goncourt de 1960 », dans *Idem, O contributie la istoria exilului romanesc*, vol. V (*Une contribution à l'histoire de l'exil roumain*, tome V), Bucarest, Vreimea, pp. 387-430. Voir aussi Nicolae Florescu, « Vintila Horia sau sensurile resemnarii active » / « Vintila Horia ou les sens de la résignation active », dans *Idem, Intoarcerea proscrisilor. Reevaluări critice și memorialistice ale literaturii exilului* (*Le retour des proscrits. Réévaluations critiques et mémorielles de la littérature de l'exil*), Bucarest, Jurnalul literar, 1998, pp. 106-116.

⁴²⁶ En italiques dans le texte.

⁴²⁷ La droite française n'ayant pas le courage – à quelques exceptions – de défendre l'écrivain.

⁴²⁸ Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 26.

De la même façon regardera l'écrivain les choses au moment où il s'adressera à ses lecteurs catalans, en octobre 1961, « non pas pour se défendre des attaques auquel il avait été soumis ou pour se justifier », mais bien pour « dire la vérité sur lui et ses livres »⁴²⁹ :

Ce que j'avais obtenu avec le Prix Goncourt, c'était la *paix*⁴³⁰. Pourtant, elle ne faisait pas partie de mon destin. J'étais un exilé et cette chose je l'avais oubliée durant ces quelques jours de fausse joie. [...] Cette paix intérieure, une fois retrouvée, m'aurait assujéti à certains rituels politiques, m'aurait obligé d'accepter un conformisme à la mode, m'aurait converti à tout, sauf à ce qui me caractérisait depuis toujours : ma foi et ma ténacité. [Par conséquent] je n'avais pas le droit d'être récompensé par un tel prix, même si j'avais été le plus important écrivain de mon temps. Il fallait donc que je continue ma guerre solitaire, que je me résigne à un combat auquel la renommée du prix [Goncourt] m'avait tentée un moment de renoncer.⁴³¹

3.4. Se voir dans l'impossibilité de « boucler la boucle ».

Mis dans la situation de « se résigner » à un combat d'esprit contre les forces néfastes de l'Histoire, qui l'avaient contraint, en sa qualité d'est-européen, à l'exil perpétuel⁴³², l'intimiste n'aura d'autre choix que de « s'exiler dans son propre exil, pour pouvoir continuer d'être. »⁴³³ C'est sous le signe de cet isolationnisme spirituel que l'auteur du roman *Dieu est né en exil* vivra – en Espagne – les années 1965-1989, conscient d'être le contemporain d'une époque défavorable à n'importe qui désirant, comme lui, « une confrontation avec les matérialismes éphémères. »⁴³⁴

Cela dit, étant donné que cette époque de presque vingt-cinq de la vie de Vintila Horia n'est pas abordée par le *Journal d'un paysan du Danube*⁴³⁵ et que les autres sources que nous avons consultées pour identifier les moments-clef ayant marqué l'évolution identitaire du diariste n'enregistrent plus de tels moments jusqu'à la fin de

⁴²⁹ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 109.

⁴³⁰ En italiques dans le texte.

⁴³¹ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 135.

⁴³² D'où l'affirmation de l'intimiste qu'« il ne hait pas l'Histoire en tant qu'exilé, mais en tant que Roumain » (Vintila Horia, *Journal...*, *op. cit.*, p. 38).

⁴³³ Vintila Horia, *Suflete cu umbra pe pamant. Portrete si reflectii memorialistice / Des âmes projetant leurs ombres sur la Terre. Portraits et réflexions mémorielles*, Bucarest, Jurnalul literar, 2004, p. 8.

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 9.

⁴³⁵ Qui finit le 21 novembre 1965.

1989, nous allons nous arrêter – pour clore ce chapitre – à cette année charnière non seulement pour le destin de notre personnage, mais aussi pour la destinée de millions de personnes habitant l'Europe de l'Est. Dans ce contexte il nous semble utile de rappeler ce que Marissa Zavalloni affirmait dans l'un de ses articles sur l'identité, c'est-à-dire que « le système identitaire [humain] doit être imaginé comme une trajectoire qui s'alimente du social et qui en retour l'alimente »⁴³⁶, la chute du communisme en Europe de l'Est à la fin de 1989 jouant pour Vintila Horia exactement ce rôle essentiel, de « nourrir » son « moi » intérieur d'une nouvelle donnée, bouleversante, car difficile à prévoir quelques mois auparavant :

En décembre 1989 – se souviendra l'écrivain dans une lettre adressée à un de ses compatriotes – j'étais à Vevey⁴³⁷, lorsqu'un ami est venu m'annoncer ce qui se passait en Roumanie [la chute de Ceausescu et du régime communiste]. Tout à coup j'ai senti renaître, ce sentiment me subjuguant ensuite pendant plusieurs mois.⁴³⁸

Profondément ébranlé par les événements en cours à Bucarest – auxquels il ne prends part que spirituellement, même si de façon très intense – l'écrivain se dira prêt de rentrer « chez-soi » après quarante-cinq ans d'errance, heureux de pouvoir fermer derrière lui ce que Monica Lovinescu appelait « le parenthèse de l'exil »⁴³⁹, qui l'avait obligé injustement à une vie de mensonge et d'apparence⁴⁴⁰ :

Je ne sais pas du tout comment je vais réagir – écrira-t-il à une parenté de Bucarest, à la fin d'avril 1990 – lorsque je vais y descendre de l'avion. J'ai peur de ne pas y pleurer tout le temps, étant donné que tellement d'années se sont écoulées depuis que je pense sans arrêt au retour. J'aimerais m'y acheter une maison ou louer quelque chose pour que je puisse vivre quelques mois par année là-bas et y déménager ensuite définitivement. [En fait] tout ce long exil m'a semblé,

⁴³⁶ Marissa Zavalloni, « Transactions périlleuses entre identité et culture: le cas de Nietzsche », dans *Papers on Social Representations / Textes sur les représentations sociales. Peer reviewed online journal*, Vol. 6 (2), 1997, p. 174. Site de PSR [En ligne]. http://www.psr.jku.at/PSR1997/6_1997Zaval.pdf (Page consultée le 2 mai 2007).

⁴³⁷ Vevey, petite ville touristique de Suisse (canton de Vaud), sur le lac Léman.

⁴³⁸ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 187.

⁴³⁹ Monica Lovinescu, *La apa Vavilonului / Aux bords des eaux de Babylone*, Bucarest, Humanitas, 1999, p. 49.

⁴⁴⁰ Ce qui nous rappelle les propos de madame de Staël, selon laquelle « l'exil est quelquefois, pour les caractères vifs et sensibles [comme celui de Vintila Horia] un supplice beaucoup plus cruel que la mort » (madame de Staël, citée par Alain Montandon, dans Perla Serfaty-Garzon, *Enfin chez-soi? Récits féminins de vie et de migration*, Montréal, Boyard, 2006, p. 11)

incessamment, une existence en suspension, ce qui fait que je n'ai jamais cru en sa réalité ; ou bien une injustice, corrigée maintenant par le destin, [de sorte que] je ne vois plus aucune raison de continuer à vivre de cette manière.⁴⁴¹

Pourtant – dans le violent contexte du post-communisme roumain, marqué par les minériades⁴⁴² de juin 1990 et de septembre 1991 et par les attaques de certains journaux roumains d'extrême gauche à son adresse, l'accusant d'être l'un des principaux dirigeants de la Garde de Fer⁴⁴³ – Vintila Horia comprendra qu'il n'est pas si facile à sortir de l'exil, car suite à l'expérience par laquelle il venait de passer, il avait fait siennes non seulement les langues et les coutumes occidentales, mais aussi les valeurs démocratiques de ce monde qu'il avait côtoyé si longtemps⁴⁴⁴, ce qui l'empêchait à accepter les nouvelles réalités extrémistes qui caractérisaient la société roumaine postcommuniste. Dans ce nouveau contexte le retour « chez-soi » n'a plus rien d'une renaissance intérieure, comme il l'avait imaginé de nombreuses fois, mais plutôt d'une confrontation avec les vieux « démons » du passé, que l'écrivain avait fuis lors de son départ en exil. Ce qui l'oblige à accepter volontairement son destin d'exilé jusqu'au bout, tel qu'il laisse entendre dans une lettre envoyée à une amie quelques mois avant sa mort, le 14 janvier 1992 :

Je me rends compte que la Roumanie n'est pas un pays de droit et que, une fois arrivé là-bas, on risque de se voir soumis aux mêmes traitements peu démocratiques qu'il y a deux ou trois ans. Ce qui fait que je n'ai plus du tout envie de déménager à Bucarest.⁴⁴⁵

Cette attitude, fataliste en fin de compte, indiquant une fois de plus que l'auteur du célèbre roman *Dieu est né en exil* ait resté – en dépit de son errance et de sa décision de ne plus jamais rentrer « chez-soi » – un roumain authentique, n'équivaut pas pour Vintila Horia avec une défaite intérieure, l'écrivain se disant réconcilié avec la Vie et

⁴⁴¹ Vintila Horia, cité dans Florin Manolescu, *op. cit.*, p. 378.

⁴⁴² « Minériade » (« mineriada » en roumain) est le terme générique employé pour désigner les interventions violentes des mineurs roumains à Bucarest, au début des années 1990. Ces interventions – guidées par le nouveau pouvoir neo-communiste mis en place après la chute de Ceausescu – visaient à empêcher la démocratisation de la société roumaine ou bien tout simplement à faire en sorte que les mineurs obtiennent des avantages matériels des forces politiques en place.

⁴⁴³ Il s'agit de *Adevarul / La Vérité* et de *Tineretul Liber / La Jeunesse Libre* (Florin Manolescu, *op. cit.*, p. 378).

⁴⁴⁴ L'exil ne signifiait pas pour l'écrivain « le départ d'un endroit pour vivre dans un autre endroit, mais bien une véritable technique de la connaissance » (Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 73).

⁴⁴⁵ Vintila Horia, cité dans Florin Manolescu, *op. cit.*, p. 378.

chanceux d'avoir connu l'expérience de l'exil, car à travers elle, il a eu la chance d'accomplir l'idéal de toute une génération, celui de faire connaître – par l'entremise de son œuvre – la valeur de la culture roumaine au monde entier :

J'ai eu cette chance d'être obligé de quitter la Roumanie et, par conséquent, d'accomplir notre idéal, l'idéal de toute une génération. Mais ce n'est pas seulement grâce à moi que cet idéal s'est accompli. C'est grâce au calvaire et à la souffrance de tout l'exil que cet épanouissement de la littérature, de l'art et de la philosophie roumaine s'est produit. Je pense donc ici à tous les Roumains qui ont réalisé en exil beaucoup plus que s'ils auraient réalisés, peut-être, chez eux. Notre exil a servi de cette manière à quelque chose. Pour moi, cette idée me réconcilie avec la Vie. [Dans ce contexte] quand je me demande : pourquoi est-ce que j'ai été condamné de vivre la plupart partie de ma vie loin de miens et de mon pays ? Je ne peux que me répondre : au cas où nous serions restés en Roumanie, Eugène Ionesco, Emil Cioran, Mircea Eliade, Lupascu, moi-même et tant d'autres comme nous, nous aurions tous jouir de l'accomplissement sur le plan national, sans jamais réussir pourtant à briser ces limites [régionales]. Mais la douleur de l'exil nous a transformé en quelque chose d'autre. Elle a fait en sorte que nos cris soient entendus partout dans le monde.⁴⁴⁶

C'est grâce à ce « dialogue crié » avec les cultures croisées sur son chemin que Vintila Horia sera capable – tout comme Ovide – de dépasser la terrible épreuve représentée par l'exil, mûrissant et s'enrichissant spirituel, à un tel point qu'à la fin de son parcours initiatique, transformé intérieurement, il pourra se dire « chanceux » d'avoir été « sacrifié par le destin au nom de la connaissance »⁴⁴⁷.

⁴⁴⁶ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, pp. 74-75.

⁴⁴⁷ Vintila Horia, dans Marilena Rotaru, *op. cit.*, p. 74.

Chapitre IV

Éprouver l'étrange sensation de vivre son après soi
ou comment la survivance à l'exil (re) pose la question identitaire.

Le journal de Sanda Stolojan (1975-1996)

Sa mort, il y a deux ans⁴⁴⁸, à Paris, est passée presque inaperçue dans son pays natal, la Roumanie. Pourtant, Sanda Stolojan s'est avérée pendant une quarantaine d'années l'une de ses illustres représentantes en exil, ses actions visant à faire entendre, de l'étranger, la voix profonde de la Roumanie, empêchée de s'exprimer librement chez elle par le régime communiste de Bucarest. Les démarches politiques en tant que présidente de la « Ligue pour la défense des droits de l'Homme en Roumanie », la fondation de la revue littéraire *Cahiers de l'Est*, ouverte à tout l'exil est européen, les traductions françaises des poètes et des philosophes roumains, tels que Blaga⁴⁴⁹ ou Cioran⁴⁵⁰, les nombreuses chroniques sur l'actualité culturelle roumaine diffusées à la Radio Europe Libre entre 1970 et 1990, tout a été mis en œuvre par cette exilée pour faire connaître la complexe réalité roumaine que l'Occident se refusait de voir depuis 1945.

Regardé du point de vue sociologique, le journal intime de Sanda Stolojan⁴⁵¹ témoigne de tous ces efforts déployés en exil à partir des années 1970 par une militante anticomuniste roumaine, « incapable de fermer les yeux devant la souffrance »⁴⁵² de ses

⁴⁴⁸ Le 2 août 2005.

⁴⁴⁹ Lucian Blaga (1895-1961), poète, dramaturge et philosophe roumain, l'une des plus importantes figures de la culture roumaine du XX^e siècle. Son système philosophique se constitue dans une réflexion sur la condition de l'Homme dans l'univers. Marginalisé par le régime communiste à partir de 1948.

⁴⁵⁰ Emil Michel Cioran (1911-1995), philosophe et écrivain roumain d'expression roumaine, puis française. Son œuvre lucide, dénonçant toute idéologie ou doctrine, constitue une méditation sur le néant (*Sur les cimes du désespoir, Précis de décomposition, Syllogismes de l'amertume*, etc.). A vécu en France à partir de 1941, sans jamais revoir la Roumanie.

⁴⁵¹ Publié à Paris, en deux volumes, le premier (*Au balcon de l'exil roumain, à Paris. Avec Cioran, Eugène Ionesco, Mircea Eliade, Vintila Horia...*, L'Harmattan, 1999, 345 pages) couvrant les années 1975-1989, le deuxième (*La Roumanie revisitée, 1990-1996* L'Harmattan, 2001, 386 pages) la période 1990-1996. Une édition roumaine, toujours en deux volumes, a vu le jour à Bucarest, sous l'égide de la maison d'édition Humanitas. Nous utilisons là l'édition française, la plus indiquée, car Sanda Stolojan a rédigé son journal directement en français.

⁴⁵² Radu Portocala, « Gand pentru Sanda Stolojan » (« Une pensée pour Sanda Stolojan »), dans 22, *revue éditée par le Groupe pour le dialogue social*, Bucarest, no. 805, 9-15 août 2005. Site de la revue 22 [En ligne]. <http://www.revista22.ro/html/index.php?nr=2005-08-10&art=1955> (Page consultée le 5 février 2007).

compatriotes, tout comme il se veut une chronique de l'exil roumain parisien à son âge d'or, au moment où il réussit à « parler » d'une seule voix contre la dictature de Nicolae Ceausescu. Mais le journal de Sanda Stolojan est plus que ça, car à travers lui, l'intimiste roumaine exilée à Paris se livre à une fine et permanente observation de soi, dans le but de concilier, d'une manière harmonieuse, ses deux identités, roumaine et française. Le réussit-elle ? Le présent chapitre se propose de répondre à cette question dans une perspective diachronique, mettant en évidence trois étapes distinctes et successives dans le parcours biographique de la mémorialiste, édifiantes pour cette quête identitaire de plus de vingt ans.

Circonscrite aux années 1975-1989, une première période couverte par le journal pourrait être placée sous le thème de « l'exil à plein cœur accepté »⁴⁵³, Sanda Stolojan faisant preuve d'une réelle volonté d'assumer son destin d'exilée, même si elle ne parviendra pas toujours à surmonter toutes les difficultés spirituelles que ce choix implique. La chute du communisme en Europe de l'Est, en 1989, et ses retrouvailles avec une Roumanie à peine sortie du communisme, bouleversent tout d'un coup ce fragile équilibre identitaire que la diariste pensait avoir atteint après plusieurs décennies d'exil parisien⁴⁵⁴. Enfin, les premières années post-communistes, jusqu'en 1996, se constituent en une troisième période traitée par le journal, durant laquelle l'ancienne exilée roumaine doit démêler ses rapports identitaires avec son pays d'origine, qui n'est plus du tout celui qu'elle avait quitté trente ans auparavant.

Étant donné que tout cet interminable questionnement identitaire auquel l'intimiste essaye de répondre à travers son journal se greffe sur son propre parcours biographique, une première partie de ce chapitre sera consacrée à la présentation, schématique, il est vrai, de la biographie exceptionnelle de cette femme de lettres exilée au début des années 1960 à Paris, hantée sans cesse par la nostalgie de la Roumanie.

⁴⁵³ « L'exil à plein cœur accepté, dont nous ne sortirons qu'en avant, et non pas en arrière », vers appartenant au poète français Paul Claudel (*Vers d'exil*, 1905), cité par Monica Lovinescu dans ses mémoires d'exil (*La apa Vavilonului / Aux bords des eaux de Babylone*, Bucarest, Humanitas, 1993, p. 83).

⁴⁵⁴ Le fait qu'elle publie son journal d'exil en deux volumes (volonté respectée aussi par l'éditeur roumain) - l'année 1989 étant choisie pour marquer le passage entre les deux tomes - est significatif, selon nous, pas seulement pour le destin de tout l'exil roumain de Paris, mais aussi en tant que moment tournant du parcours identitaire de Sanda Stolojan.

4.1. Une militante pour les droits de l'Homme, à « l'ère du témoin ».

À la fin du mois d'octobre 1961, deux étrangers, mari et femme, débarquent à Paris, en provenance de l'Europe de l'Est. Il s'agit de Vlad et Sanda Stolojan, un couple de Roumains contraints à s'exiler par le régime communiste de Gheorghe Gheorghiu-Dej⁴⁵⁵, installé seize ans auparavant à Bucarest, sous la pression des chars de combat soviétiques. Les deux exilés sont apparentés, chacun de son côté, à plusieurs familles de l'ancienne bourgeoisie roumaine qui avait dirigée le pays jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, une raison suffisante pour qu'ils soient pris eux-mêmes pour cibles par le nouveau régime communiste roumain, dès son arrivée au pouvoir, en 1945.

Diplômé de l'École Polytechnique Fédérale de Zurich, Vlad Stolojan est le petit-fils de Nicolae Filipescu⁴⁵⁶, important homme politique roumain d'avant la Première Guerre mondiale et président, pour quelques années, du Parti conservateur qui avait gouverné plusieurs fois la Roumanie sous le roi Charles I^{er} (1866-1914). Quant à elle, née le 19 février 1919, Sanda Stolojan est la fille d'Alexandru Zamfirescu, un ancien diplomate qui avait servi la Roumanie des rois Ferdinand I^{er} (1914-1927) et Carol II (1930-1940) en tant qu'ambassadeur dans plusieurs pays ouest-européens. « J'ai passé mon enfance dans une ambiance diplomatique et les enfants s'imprègnent de l'atmosphère qui les entoure », se rappellera l'intimiste. « J'ai habité Bucarest – écrira-t-elle – un peu plus d'un an, avec intermittences, car le reste du temps nous [les enfants] avons suivi nos parents à leurs postes diplomatiques : à Rome, Berlin, La Haye, au Brésil, puis à Lisbonne, Varsovie et Copenhague. Rentrés à Bucarest, nous y avons été surpris par le communisme. »⁴⁵⁷ Avant que le communisme ne s'y installe, la jeune fille élevée dans les milieux si cosmopolites de l'Europe occidentale aura le temps d'obtenir son diplôme de la Faculté des Lettres de Bucarest. Pourquoi celle-là, en particulier ? Tout

⁴⁵⁵ Gheorghe Gheorghiu-Dej (1901-1965), le véritable dirigeant de la Roumanie entre 1948-1965.

⁴⁵⁶ Mihai Pelin, *Opisul emigratiei politice (Le répertoire de l'émigration politique)*, Bucarest, Compania, 2002, p. 310.

⁴⁵⁷ Florin Manolescu, *Enciclopedia exilului literar romanesc, 1945-1989 (L'encyclopédie de l'exil littéraire roumain, 1945-1989)*, Bucarest, Compania, 2003, p. 639.

simplement parce que Sanda Stolojan est la petite-fille de Duiliu Zamfirescu et « la tradition de la culture s'hérite »⁴⁵⁸, selon elle⁴⁵⁹, son grand-père étant l'un des auteurs classiques de la littérature roumaine de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, dont les romans réalistes, constitués dans le « Cycle des Comaneshteni » font penser à Émile Zola et à son célèbre cycle littéraire « Les Rougon-Macquart ».

Avec un tel *background* social et culturel il n'est pas surprenant que le couple Stolojan se retrouve en opposition avec le nouveau régime communiste roumain, dont le plan déclaré est d'exterminer par tous les moyens la classe sociale « décadente » à laquelle Vlad et Sanda Stolojan appartiennent, c'est-à-dire la bourgeoisie. La décision prise par les deux époux en octobre 1948, de quitter clandestinement la Roumanie, en passant le Danube durant la nuit, doit être placée dans ce contexte, tout comme elle doit être regardée en étroit lien avec l'abdication forcée du roi Michel I^{er}, le 30 décembre 1947, vue comme l'effondrement du dernier rempart de la démocratie roumaine. Arrêtée et condamnée avec son mari à six mois de prison pour cet acte de désobéissance à l'égard du régime, l'intimiste de plus tard ne regrettera pas d'avoir échoué dans cette tentative de fuite vers l'Occident, car le fait de rester en Roumanie pour encore une décennie lui permettra de connaître et de comprendre, à côté des autres Roumains, le fonctionnement des mécanismes pervers du régime communiste. Trente-cinq ans plus tard, en 1983, installée en exil, elle se souviendra de ce moment-là :

Le 3 janvier 1983. Toujours sous le signe des eaux. Comme en écho, le récit de ce garçon qui nous a raconté sa fuite de Roumanie. Il a passé le Danube à la nage, par une nuit de septembre (il y a trois mois). [...] L'image m'a poursuivie comme une vision de rêve. Comment était le Danube en cette lointaine nuit d'octobre, quand nous avons raté notre départ clandestin ? La barque qui devait nous passer de l'autre côté n'est jamais venue. Je garde le souvenir d'une obscurité opaque, sans le moindre reflet sur l'eau et j'entends encore le clapotement tout proche du grand fleuve sauveur. Car il nous fut sauveur, par son refus même de nous laisser partir cette nuit-là. Il fallait que le destin s'accomplisse, que nous vivions là-bas, au milieu

⁴⁵⁸ Sanda Stolojan, « Traditia culturii se mosteneste » (« La tradition de la culture s'hérite »), dans *Contrafort*, Chisinau, no. 4-5 (90-91), avril - mai 2002. Site de la revue *Contrafort* [En ligne] http://www.contrafort.md/2002/90-91/339_4.html (Page consultée le 7 février 2007).

⁴⁵⁹ Ironiquement, André Malraux écrivait (dans ses *Oraisons funèbres*, 1971) que « la culture ne s'hérite pas, elle se conquiert ».

de tant d'êtres humains, condamnés par l'Histoire, pour savoir, pour comprendre...⁴⁶⁰

Si pour les deux époux le départ de Roumanie s'avère impossible en 1948, le fait d'y rester leur paraîtra tout aussi impossible, en raison de l'existence absurde que le régime communiste roumain leur réservera « gracieusement » durant les années suivantes. C'est qu'à une époque où on parlait de « l'aiguïsement permanent de la lutte des classes »⁴⁶¹, les années 1950 vont être synonymes pour la famille Stolojan avec toute une série de prisons, d'où Vlad Stolojan ne sortira d'ailleurs qu'en 1961, au moment même où lui et sa femme seront achetés de Roumanie, par leurs parentés françaises, pour 25,000 dollars. Le départ en exil signifiera alors pour Sanda Stolojan un véritable bouleversement identitaire, « une somme douloureuse de séparations, dont la plupart, par le passage implacable du temps, allaient être définitives », comme l'écrit Radu Portocala⁴⁶², lui aussi un membre de l'exil roumain de Paris, proche de la mémorialiste dans les années 1980. Le sentiment que son pays n'a plus besoin d'elle, qu'il la pousse à sortir de chez-soi par tous les moyens, fera en sorte que l'intimiste s'identifiera, dès son arrivée à Paris, à une exilée typique, au sens de personne bannie, refusant catégoriquement d'être perçue comme une émigrante :

Nous sommes partis forcés par les événements. Mon mari avait été condamné en 1958 à huit années de prison, sous le prétexte d'être un hooligan et nous avons eu la chance d'être rachetés – et le mot « rachetés » convient le mieux au sens propre du terme – par notre famille française, car mon mari avait des parentés ici, en France. [...] Nous sommes partis d'une Roumanie qui, évidemment, n'avait pas besoin de nous. Ni de gens comme nous, ni de notre culture, ni de notre façon d'être, ni de notre conception d'une société libre. Nous y étions indésirables et, par conséquent, nous sommes partis. Alors, dès le début, nous nous sommes sentis non pas des émigrants, parce que les émigrants partent volontairement, nous nous sommes sentis des exilés. C'est-à-dire chassés du pays qui était le nôtre, chassés du monde qui était le nôtre et ce sentiment je ne l'ai jamais perdu, ce qui ne m'a pas empêché de m'adapter à la société française.⁴⁶³

⁴⁶⁰ Sanda Stolojan, *Au balcon de l'exil roumain, à Paris. Avec Cioran, Eugène Ionesco, Mircea Eliade, Vintila Horia...*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 166.

⁴⁶¹ Vlad Georgescu, *Istoria romanilor, de la origini pana in zilele noastre (Histoire des Roumains, dès origines, jusqu'à nos jours)*, Bucarest, Humanitas, 1995, p. 262.

⁴⁶² Radu Portocala, « Une pensée pour Sanda Stolojan », *loc. cit.*

⁴⁶³ Sanda Stolojan, dans Mihaela Cristea, *Experienta initiatica a exilului (L'expérience initiatique de l'exil)*, Bucarest, Roza vanturilor, 1994, p. 279.

Au sentiment bouleversant de rupture d'avec l'espace des origines que provoque le départ de Roumanie s'ajoute, une fois « installée en exil », le sentiment d'étonnement et d'incompréhension que la diariste manifeste à l'égard de la société d'accueil. À partir d'un « ethos de l'altérité »⁴⁶⁴, cette dernière est perçue comme étant différente, car différente des attentes du sujet envers elle, d'où la sensation de danger et d'étrangeté ressentie au niveau identitaire par l'exilée. Dans ce contexte, « tourner la page » et oublier tout ce qui la rattache au pays d'origine semble plus difficile qu'elle l'avait pensé, voir impossible, pour Sanda Stolojan, qui comprend dès lors qu'être exilée ce n'est pas être détachée, mais bien plutôt être concernée.

J'étais décidée à tourner la page, [car] nous échappions à une Roumanie concentrationnaire, un pays devenu une immense prison, d'où on ne sortait que par miracle. [...] Il fallait rebâtir nos vies, tout recommencer : nous tournions le dos aux années sombres, à l'obsédante décennie [comme on appelle en Roumanie les années 1950], nous regardions devant nous, nous étions en Occident, nous ne voulions rien savoir du monde que nous avions quitté. [...] Je ne m'attendait pas [alors] à ce qui allait se passer avec moi, c'est-à-dire le fait de découvrir graduellement et avec étonnement, qu'à l'intérieur de la même France accueillante, connue pour être une terre d'asile, terre de refuge pour les persécutés et les proscrits, l'opinion publique parisienne soit dominée par des intellectuels communistes ou sympathisants de l'Union Soviétique. Ces intellectuels, Jean-Paul Sartre à leur tête, donnaient le ton, imposant une attitude circonspecte, même hostile, à l'égard des réfugiés des pays satellites [de l'Union Soviétique]. Quand nous essayions de parler (supposant que quelqu'un nous écoutait), on nous répondait que nous étions des anticommunistes viscéraux et là, je me souviens d'une phrase mémorable d'un écrivain français : « vous êtes directement intéressés, donc vous n'êtes pas crédibles. » [Dans ce contexte] je ne pouvais pas ne pas me sentir concernée, je ne pouvais pas ne pas me joindre à ceux qui criaient alors dans le désert.⁴⁶⁵

Accepter de « crier dans le désert » de l'exil pour faire connaître au monde « ta vérité et celle des autres »⁴⁶⁶ signifie d'investir l'exil d'une fonction politique, ce que Sanda Stolojan n'hésite pas à faire, justifiant cet engouement pour la politique, au détriment de la littérature – qu'elle ne négligera pas non plus – par la situation juridique pénible de réfugiée dont elle bénéficiera pendant les premières années d'exil à Paris. Sa vocation politique, la diariste la prouvera d'abord et avant tout en tant que présidente, de

⁴⁶⁴ Alexis Nouss, « Expérience et écriture du post-exil », dans Pierre Ouellet (sous la dir.), *Le soi et l'autre. L'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, p. 25.

⁴⁶⁵ Sanda Stolojan, « La tradition de la culture s'hérite », *loc. cit.*

⁴⁶⁶ Maria Delaperrière, dans Maria Delaperrière (sous la dir.), *Littérature et émigration dans les pays de l'Europe Centrale et Orientale*, Paris, Institut d'études slaves, 1996, pp. 7-8.

1983 à 1992, de la « Ligue pour la défense des droits de l'Homme en Roumanie », organisation fondée par les Roumains exilés à Paris après la Deuxième Guerre mondiale et réactivée dans le nouveau contexte international de la fin des années 1970, beaucoup plus favorable aux droits de l'Homme, grâce à la signature des accords d'Helsinki (1975). « Cette Ligue – se souviendra Sanda Stolojan – se donnait un but précis, celui de sensibiliser, à la fois, l'opinion publique occidentale sur la situation dramatique de la Roumanie, et le publique roumain sur la chance qu'il avait, finalement, d'être défendu quelque part [en Europe] contre les abus [du régime communiste]. »⁴⁶⁷ L'intérêt pour la politique s'exprime aussi chez l'intimiste par le biais de son métier, celui d'interprète pour plusieurs ministres et cinq présidents français, à commencer par De Gaulle, à côté duquel elle reverra d'ailleurs pour la première fois la Roumanie, à l'occasion d'une visite d'État que celui-ci y effectuera en 1968, à l'invitation de Ceausescu⁴⁶⁸:

Si je me suis impliquée dans des actions politiques, c'est pour des raisons liées à un destin d'homme du XX^e siècle. Quand j'étais jeune, la politique ne m'intéressait pas. Tant que j'ai vécu en Roumanie, je ne savais même pas les noms des ministres, je ne lisais pas les journaux politiques, je m'intéressais seulement à la littérature, aux arts, à la poésie. [Puis, en exil], avant qu'on soit des citoyens français, nous avons été d'abord des réfugiés politiques. Voilà comment s'explique le réveil de mon intérêt pour les problèmes politiques. À cela s'ajoute ma profession d'interprète de conférence, qui m'a mise en contact avec des sujets de nature politique et économique. Pourtant, en réalité je me sens plutôt destinée au domaine de la littérature.⁴⁶⁹

Si cet engouement qu'elle manifeste pour la politique est une conséquence de son statut d'exilée anticommuniste, la passion pour la littérature vient chez cette femme de lettres de ce milieu cultivé des Zamfireshti dans lequel elle a été élevée pendant les années 1920 et 1930 et où on lui a appris le français comme une deuxième langue maternelle. Au-delà de sa collaboration à des revues occidentales telles qu'*Esprit*, le *Journal de Genève*, les *Cahiers de l'Est*, *l'Alternative*, le *Magazine littéraire*, au-delà de plusieurs recueils de poésie publiés en français, au-delà même des traductions françaises de Blaga et Cioran, par lesquelles elle a fait connaître au public français l'œuvre

⁴⁶⁷ Sanda Stolojan, dans Mihaela Cristea, *op. cit.*, p. 270.

⁴⁶⁸ Visite racontée par Sanda Stolojan dans le volume qu'elle a fait publier en 1991, *Avec De Gaulle en Roumanie*, Paris, Édition de l'Herne (édition roumaine, Bucarest, 1994).

⁴⁶⁹ Sanda Stolojan, « La tradition de la culture s'hérite », *loc. cit.*

roumaine de ces derniers, et d'une monographie publiée en anglais et consacrée à son grand-père⁴⁷⁰, la littérature se veut d'abord pour Sanda Stolojan un outil lui permettant de rendre compte de cette expérience unique qu'est l'exil. « Je ne savais pas, au moment où j'ai quitté définitivement la Roumanie, une feuille de parcours d'apatride à la main, qu'une fois à Paris, j'y ferai partie de la « génération du témoignage », déclare-t-elle quarante ans plus tard⁴⁷¹. À une époque où l'on parle de « l'ère du témoin »⁴⁷², le fait de tenir un journal d'exil sur plus de vingt ans, tel que Sanda Stolojan l'a fait, s'inscrit exactement dans cette logique, où l'écrivaine exilée, confiante dans les vertus guérisseuses de la mémoire, « se transforme en témoin de l'Histoire. »⁴⁷³

4.2. Affirmer avec difficulté une identité en rupture avec le passé.

Écrit de façon équilibrée, *sine ira et studio*⁴⁷⁴, le journal de Sanda Stolojan débute en 1975, quatorze ans après l'installation de l'intimiste à Paris, à une époque où cette dernière est passée déjà au-delà de la période critique d'adaptation à l'exil. La présente analyse s'interroge exactement sur les limites de cette adaptation, telles qu'elles ressortent du journal, pour mettre en évidence les états d'âmes divergents, parfois même opposés, que la quête permanente d'identité provoque chez cette exilée roumaine habitant le XV^{ème} arrondissement parisien. La somme de ces états d'âme ne fait que prouver le fait qu'en dépit d'une ferme volonté de maîtriser ses sentiments, par une affirmation permanente de rupture d'avec le passé, la diariste ne réussira pas à assumer intérieurement cette rupture, se voyant obligée d'accepter un statut identitaire complexe, conditionné par deux niveaux temporels, le passé roumain et le présent français.

4.2.1. Entre deux « massifs », une habitation difficile.

⁴⁷⁰ Sanda Stolojan, *Duiliu Zamfirescu*, Boston, Twayne Publishers, 1980.

⁴⁷¹ Sanda Stolojan, « La tradition de la culture s'hérite », *loc. cit.* Voir la même idée exprimée dans le journal, le 15 décembre 1975 : « Nous sommes la génération du témoignage, humble et grandiose. » (Sanda Stolojan, *Au balcon de l'exil roumain, à Paris...*, p. 19).

⁴⁷² Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Hachette, 2002, 187 p.

⁴⁷³ Maria Delaperrière, dans Maria Delaperrière (sous la dir.), *op. cit.*, p. 7.

⁴⁷⁴ *Sine ira et studio*, « sans haine et sans passion », expression latine utilisée pour la première fois par l'historien romain Tacite (55-120).

La complexité de son statut identitaire, Sanda Stolojan la reconnaît d'emblée dès les premiers paragraphes de son journal, au moment où elle s'interroge sur l' (im) possibilité de pouvoir oublier un jour son sinistre passé, pour se rendre alors compte de son devoir de mémoire face à ce passé roumain, avec tout le cortège de souffrances qu'il implique, sans qu'elle exclue par là l'idée de privilégier son présent d'exilée :

Le 20 août 1975. Demain, ce sera encore un anniversaire pour nous : le 21 août 1958, Vlad, mon mari, était arrêté à 4 heures de l'après-midi, après perquisition, et emmené par les agents de la Securitate. Au printemps 1959 (mars), il était jugé et condamné à huit ans de prison, comme « agitateur et hooligan ». [...] Aujourd'hui, en pensant à ces choses à froid, une crainte m'effleure : que nous puissions devenir indifférents envers ce que nous avons vécu. [...] Au terme des souvenirs de chacun, il y a cette ombre possible : l'oubli. Garder la flamme [du passé] vivante, sans qu'elle vous dévore, c'est notre pari existentiel, à nous qui vivons en état d'exil.⁴⁷⁵

Décentrée par l'expérience de l'exil, l'intimiste devra accepter de se placer entre ce qu'elle appellera plus tard « ses deux massifs »⁴⁷⁶, désignant ainsi métaphoriquement les deux facettes identitaires qui la caractérisent et qui l'angoissent de façon permanente par la peur de ne pas tomber dans la « crevasse qui les sépare »⁴⁷⁷. Vivant par la force de l'Histoire en France, le pays où elle a passé une certaine partie de son enfance et dont la langue et la culture n'ont plus de secrets pour elle, « une société qui n'est pas facile »⁴⁷⁸, mais qui l'a reçue « à bras ouverts »⁴⁷⁹, Sanda Stolojan n'est pas moins roumaine par son passé qui la hante quotidiennement, par ses initiatives politiques d'exilée ou par le microcosme qu'elle fréquente, celui de l'exil roumain de Paris. Ainsi, si la France est synonyme pour elle de ses activités d'interprète pour plusieurs ministres et présidents français ou avec la collaboration, pendant de longues années, au groupe littéraire de la revue parisienne *Esprit*, la Roumanie est présente dans sa vie par ses démarches militantes en tant que présidente de la « Ligue pour la défense des droits de l'Homme en Roumanie » ou par sa participation régulière au cénacle littéraire de Leonid Mamaliga Arcade⁴⁸⁰, à côté des « étoiles » de l'exil roumain, Cioran, Eliade⁴⁸¹ et Ionesco⁴⁸².

⁴⁷⁵ Sanda Stolojan, *Au balcon de l'exil roumain...*, p. 9.

⁴⁷⁶ Sanda Stolojan, *La Roumanie revisitée...*, p. 375.

⁴⁷⁷ *Idem.*

⁴⁷⁸ Sanda Stolojan, dans Mihaela Cristea, *op. cit.*, p. 279.

⁴⁷⁹ *Ibid.*

⁴⁸⁰ Leonid Mamaliga Arcade (1921-2001), prosateur et dramaturge roumain. Animateur, entre 1963 et 1990 du cénacle littéraire roumain « Caietele inorogului / Les cahiers du rhinocéros » de Neuilly-sur-Seine, qui

Roumaine et française à la fois, Sanda Stolojan se voit toutefois rejetée par les deux espaces culturels auxquels elle sent appartenir. Ainsi, pendant que Negoitescu⁴⁸³, son ancien ami de Roumanie, la couvre d'injures au téléphone, elle et les autres membres de l'exil roumain de Paris (« Je vous hais, vous vivez aux dépens de nos malheurs ! »⁴⁸⁴), Jean-Louis Pons, ancien ambassadeur français à Bucarest, met en question son identité française, la demandant prudemment, durant un dîner officiel, si elle est française ou plutôt roumaine, « car vous pensez comme une émigrée. »⁴⁸⁵ En dépit du fait qu'aux yeux de l'Autre⁴⁸⁶ elle est donc perçue en terme d'exogroupe, la mémorialiste aimerait, elle, se définir et être perçue en terme d'intergroupe, à la confluence des cultures roumaine et française, tel que laisse savoir le journal en novembre 1979 :

Alchimie de l'exil. Il y a des corps qui se transforment dans le creuset de l'exil plus facilement, qui résistent peu à la tension, à la pression, qui se transforment une fois pour toutes. Il y a [aussi] des corps plus instables, plus volatiles, plus difficiles à capter, car ils fuient, échappent à l'action première, et sur lesquels plusieurs opérations sont nécessaires. Il y en a [finalement] d'autres, qui restent dans l'intervalle, pareils en cela à des flammes, à des formes mouvantes, toujours elles-mêmes et toujours autres – toujours *soi* et toujours *l'autre* – ces corps sont des liants, des catalyseurs. Ils correspondent à l'état d'exil pur, de celui qui est *dehors*⁴⁸⁷, toujours sur le seuil, sur le point d'entrer ou de sortir – l'état-seuil. État de celui qui ne s'appuie que sur un pied, l'autre devant l'emporter ailleurs. [...] S'installer sur la ligne de démarcation entre les deux [états], de manière à être tantôt l'un, tantôt l'autre, agir et être agi, car rester en dehors ne signifie pas ne pas participer, c'est au contraire devenir autre dans les deux sens, tout en restant toi-même.⁴⁸⁸

succédera au cénacle de la rue Ribera, organisé par les exilés roumains dans les années 1950. Vit en exil dès 1946.

⁴⁸¹ Mircea Eliade (1907-1986), écrivain et historien des religions roumain, de formation encyclopédique. Auteur d'une célèbre *Histoire des croyances et des idées religieuses*, en 3 volumes. Professeur à l'Université de Chicago de 1957 jusqu'à sa mort. A vécu en exil dès 1945.

⁴⁸² Eugène Ionesco (1909-1994), écrivain et dramaturge français d'origine roumaine. Créateur du théâtre de l'absurde (*La cantatrice chauve*, *Les chaises*, *Les rhinocéros*). Membre de l'Académie française dès 1970.

⁴⁸³ Ion Negoitescu (1921-1993), critique et historien littéraire roumain, poète et prosateur. Arrêté en 1977 et soumis aux pressions par le régime communiste roumain pour avoir adhéré au mouvement dissident de Paul Goma, il est obligé à s'exiler en Allemagne dès 1980. Il y vit jusqu'à sa mort.

⁴⁸⁴ Sanda Stolojan, *Au balcon...*, p. 7.

⁴⁸⁵ *Ibid.*, p. 74.

⁴⁸⁶ Alex Mucchielli caractérise les images de l'identité venant des Autres comme des « stéréotypes » (Alex Mucchielli, *L'identité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, p. 10). Les stéréotypes sont, selon l'égo-écologie, « moins des défauts cognitifs que l'expression nécessaire à partir de laquelle se fonde une identité sociale. » (Marissa Zavalloni, *Identité sociale et conscience. Introduction à l'égo-écologie*, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, 1984, p. 29).

⁴⁸⁷ En italiques dans les deux versions du journal, française et roumaine.

⁴⁸⁸ Sanda Stolojan, *Au balcon...*, pp. 83-84.

Devant l'impossibilité de se voir reconnaître dans sa plénitude identitaire par les groupes sociaux auxquels elle appartient, l'intimiste décide d'assumer ce que Pascale Arraou appelle une identité « amnésique »⁴⁸⁹ ou incomplète, autrement dit elle décide de favoriser son identité française, au détriment de l'identité roumaine d'origine, qui, sans être niée, est beaucoup moins affirmée, car elle représente le passé. Cette crise du moi, car c'est bien d'une crise du moi qu'il s'agit, réside, selon Anne Chevalier, dans « la contradiction entre l'exigence de tout individu à être reconnu comme personne et la crainte de perdre son individualité dans l'image sociale qui le reconnaît comme personne. »⁴⁹⁰ À l'origine de ce moment de crise se trouve la visite personnelle que la mémorialiste fait en Roumanie à l'automne 1979, avec un visa de trois jours accordé par les autorités communistes de Bucarest, à l'occasion du décès de sa mère. La figure tragique de cette dernière, le jour de l'enterrement, telle que perçue par sa fille exilée à Paris, à laquelle s'opposera, au retour, l'image chaleureuse de la vieille maison détenue par la famille Stolojan en Normandie, suggère à l'intimiste le sentiment profond de rupture définitive d'avec tout ce qui représentait son passé roumain. Par contre, l'exil s'ouvre dès lors pour l'écrivaine « sur une nouvelle naissance »⁴⁹¹ et donc sur la continuité existentielle. De là, la promesse que Sanda Stolojan se fait, d'accepter « ce qu'elle est » au préjudice de « ce qu'elle était », et la conclusion logique que cette promesse implique, de ne plus jamais rentrer en Roumanie :

Normandie, le 10 octobre 1979. Je suis retournée en Roumanie pour enterrer maman. Ils [les gouvernants roumains] m'ont accordé sans difficulté un visa de trois jours. Je suis revenue ici, où la maison normande m'attendait comme une vieille femme qui sait beaucoup de choses. Elle est là, avec la terre tout autour et en dessous, comme avant. J'essaye de comprendre comment cela [la rupture] peut être si simple et si décisif en même temps. Le souvenir de ma mère morte, telle que je l'ai vue le jour de son enterrement, donne un sens à présent à la terre sous cette maison ici, en France. [...] Peut-être que cela [la mort de la mère] a signifié la soudure entre avant et après, entre ce que j'étais et ce que je suis devenue, rebaptisée par l'Exil, pour une vie nouvelle. [...] 1979 a été une année de séparations définitives, l'année

⁴⁸⁹ Pascale Arraou, « Transmission de la langue maternelle et inscription identitaire du migrant dans les cadres sociaux de la mémoire », dans Hélène Chauchat et. al. (sous la dir.), *De l'identité du sujet au lien social. L'étude des processus identitaires*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 276.

⁴⁹⁰ Anne Chevalier, « La crise du moi et l'écriture autobiographique », dans Pierre Barbéris (sous la dir.), *Le sujet de l'écriture ?*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 1994, p. 18.

⁴⁹¹ Maria Delaperrière, dans Maria Delaperrière (sous la dir.), *op. cit.*, p. 9.

de mort de ma mère, l'année du départ de mon fils, à présent marié, et aussi une année d'adieu à la Roumanie, où je n'irai plus désormais.⁴⁹²

Une fois prise la décision de laisser le passé derrière et de regarder vers l'avenir, le journal se fait le témoin d'une affirmation de plus en plus forte de l'idée de rupture d'avec tout ce que représente la Roumanie, vue comme « cet espace où dominant des forces politiques que je combats et qui me rejettent. »⁴⁹³ Ainsi, par exemple, au moment où elle se présente à la Direction de la Sécurité du Territoire français pour déclarer avoir reçue une lettre anonyme de menace, qu'elle suppose écrite par les services d'informations roumaines, l'intimiste se dit soulagée d'être « de l'autre côté de l'enclos », d'avoir « quitté la *ferme des animaux*⁴⁹⁴ d'Orwell », telle que la Roumanie y est désignée, car cela lui permettrait de pouvoir « narguer » les agents roumains « par-dessus le mur », au cas où ils s'aviseraient de la poursuivre⁴⁹⁵. Dans la même logique, la Roumanie n'est plus son pays, mais « le pays de mes amis »⁴⁹⁶, tandis qu'elle, Sanda S., n'est plus « qu'un enfant du XV^{ème} arrondissement »⁴⁹⁷, donc une parisienne. Une habitante, autrement dit, de la grande métropole française qui se rend compte qu'elle se trouve, tout comme certains objets usés qui décorent son coquet appartement, à la fin d'une étape existentielle et au début d'une autre, ce qui lui impose une nouvelle perspective sur la vie, dont son ancien roumanisme n'en fera plus partie :

Le 12 avril 1983. Depuis quelque temps, le sentiment d'être arrivée à la fin d'une étape et au commencement d'une autre tranche de vie se manifeste jusque dans les objets qui m'entourent. Les meubles, leur résistance normale mais relative face à l'usure, donnent des signes, eux aussi. Le divan est à bout, les deux fauteuils perdent leurs clous et leur doublure, le tapis me paraît fini – d'autres résistent, mais leur charme est révolu. À partir de cette constatation terre-à-terre, je remonte plus haut. Je constate qu'un grand pan de mon roumanisme se détache de moi, comme un morceau de fresque. Changement de perspective, je me découvre située autrement sur mon orbite, les angles de vue sur bien de choses ont changé. Je m'aperçois que l'évolution souterraine qu'on appelle passage du temps s'est faite à mon insu...⁴⁹⁸

⁴⁹² Sanda Stolojan, *op. cit.*, pp. 82-87.

⁴⁹³ *Ibid.*, p. 99.

⁴⁹⁴ En italiques dans les deux versions du journal, française et roumaine.

⁴⁹⁵ Sanda Stolojan, *op. cit.*, p. 139.

⁴⁹⁶ *Ibid.*, p. 162.

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 111.

⁴⁹⁸ *Ibid.*, p. 173.

Cependant, peut-être que nulle part cette idée de rupture d'avec la Roumanie ne se reflète mieux chez Sanda Stolojan que dans les dialogues intellectuels qu'elle portera presque quotidiennement, toujours en français, pendant de longues années, avec son meilleur ami de l'exil, le philosophe français d'origine roumaine, Emil Cioran. Respecté et admiré par l'intimiste, en dépit de son nihilisme, ou peut-être précisément pour cette raison, ce dernier est une présence constante dans les pages du journal de celle-ci, jusqu'à sa mort, en 1995. Leurs fréquentes rencontres vont représenter pour les deux intellectuels des ponts jetés et coupés à la fois vers un temps, un espace et une culture qui ne leur sont plus accessibles qu'au niveau des idées. « Pensez quelle merveilleuse chose – écrira Sanda Stolojan en 1998 – de rencontrer Cioran pendant tant d'années, de le visiter dans sa mansarde, rue de l'Odéon, de se promener avec lui dans le Jardin de Luxembourg, de se laisser provoquée, stimulée, fascinée par les jeux de l'intelligence, les confidences ironiques, les commentaires humoristiques, les jugements sans appel [du philosophe]...de pénétrer à côté de lui, au fur et à mesure que ses essais voyaient le jour, jusqu'au seuil de son laboratoire [littéraire] secret [...], d'écouter ses blasphèmes à l'adresse des Roumains, provoqués à la fois par la déception et par l'amour [pour ceux-ci], les deux permanentes et obsessives [chez Cioran]... »⁴⁹⁹ Avec Cioran, Sanda Stolojan partage indéniablement la même obsession pour la Roumanie, qui pour le vieil écrivain s'exprime philosophiquement, d'une façon négative, par un désaveu permanent de tout ce qui symbolise l'espace culturel roumain, où, selon lui, « tout est possible, [car] rien n'a des conséquences. »⁵⁰⁰ Avec les représentants d'un tel espace frivole ne vaut pas la peine d'avoir des rapports d'aucune sorte, selon Cioran, d'où les conseils que ce dernier donne souvent à la diariste, de couper tous les liens qui l'unissent avec ses compatriotes roumains :

Le 1^{er} avril 1980. Chez Cioran, bavardage prolongé. Il a parlé aujourd'hui du génie pervers des Roumains, le seul qui se soit réalisé selon lui, dont Ceausescu, sorte de génie de la ruse, est l'image même. [...] À entendre Cioran, le reste de ce que les Roumains ont donné est inintéressant ! Il est très préoccupé par l'état de son

⁴⁹⁹ Sanda Stolojan, « Exilul intelectual la Paris » (« L'exil intellectuel à Paris »), dans *Memoria. Revista gandirii arestate (La Mémoire. Revue de la pensée emprisonnée)*, Bucarest, no. 25/1998. Site de la revue *Memoria* [En ligne] http://revista.memoria.ro/?location=view_article&id=308 (Page consultée le 18 février 2007).

⁵⁰⁰ Sanda Stolojan, *Au balcon...*, p. 24.

frère de Sibiu⁵⁰¹, qui a sombré dans une crise de mélancolie dépressive. Je n'ai jamais vu Cioran tenté à ce point de se rendre en Roumanie. [...] Ses antécédents de famille l'obsèdent à présent, signe qu'il est arrivé à cet âge où la curiosité des origines revient en force, car il ne cesse de parler de la Roumanie. Il en est obsédé, comme nous tous d'ailleurs. [...] Il est intéressant de l'entendre parler de ces choses aujourd'hui, quarante ans plus tard, c'est-à-dire après s'être imposé dans la culture française, [car] Cioran a surmonté son propre passé, il s'en est détaché. Il en parle avec étonnement, avec curiosité, mais aussi sur un ton qui prouve qu'il n'est pas indifférent envers cet âge révolu de sa vie. [...] À ses yeux, l'élite roumaine d'avant-guerre [l'époque quand Cioran s'est affirmé dans la culture roumaine], peu nombreuse, était de culture étrangère – elle a pu être facilement balayée [par le régime communiste]. Il simplifie [son raisonnement], fait exprès pour mieux dénigrer la société roumaine. On s'aperçoit que l'anti-roumanisme de Cioran est voulu⁵⁰² – de parti pris – car il cède volontiers à l'évidence, à savoir qu'il s'est passé quelque chose de plus [en Roumanie, aux XIX^e et XX^e siècles] qu'un simple transfert de valeurs de l'Occident vers la culture roumaine. Cioran était [aujourd'hui] en pleine verve, l'humeur causante. Je lui ai parlé de mes aventures [malheureuses avec certains membres de l'exil roumain de Paris] : « Je vous avait dit qu'il ne faut plus voir les Roumains⁵⁰³. »⁵⁰⁴

4.2.2. Rupture ?

Exprimée par l'intimiste de nombreuses fois au niveau discursif, l'idée de rupture entre cet « ici » français, auquel s'oppose un « là-bas » roumain, ne se réalisera jamais au niveau concret, bien au contraire, et cela pour au moins deux raisons. Tout d'abord, le fait d'être située, comme tout exilé, « entre deux mémoires sociales »⁵⁰⁵, fera en sorte que la diariste ne pourra pas fuir psychologiquement son passé roumain, ce dernier envahissant de temps en temps, et toujours de façon inattendue (comme « un monstre sous-marin qui refait surface »⁵⁰⁶), son présent d'exilée parisienne. Ensuite, le rôle de militante pour les droits de l'Homme, donc de personne publique, que Sanda Stolojan acceptera de jouer au sein de l'exil anticommuniste roumain de Paris, renforcera aux yeux des autres et surtout à ses propres yeux, son identité roumaine, aux dépens d'une identité française qu'elle essayera sans succès de favoriser.

⁵⁰¹ Sibiu, ville du sud de la Transylvanie, située à 300 kilomètres nord-ouest de la capitale roumaine, Bucarest.

⁵⁰² En italiques dans la version française du journal.

⁵⁰³ Cinq ans plus tard, en 1985, Cioran réagit de la même manière ennuyée quand l'écrivaine lui parle de sa participation au congrès de l'Académie Roumaine-Américaine des Sciences et des Arts, à San Francisco : « Aller jusqu'en Amérique pour voir des Roumains ! » (Sanda Stolojan, *Au balcon de l'exil...*, p. 226).

⁵⁰⁴ *Ibid.*, pp. 93- 287.

⁵⁰⁵ Pascale Arraou, « Le rôle des cadres sociaux dans la dynamique identitaire. L'exilé, une identité entre deux mémoires sociales », dans Hélène Chauchat et. al. (sous la dir.), *op. cit.*, p. 69.

⁵⁰⁶ Sanda Stolojan, *op. cit.*, p. 138.

En fait, tout s'opposera à cette rupture d'avec la Roumanie prônée au niveau théorique par Sanda Stolojan dans les pages de son journal. De la vue d'un film sur le Goulag, à la Télévision française, qui lui rappelle le camp de Poarta Alba – où elle y est allée à la fin des années 1950 voir son mari détenu pour hooliganisme⁵⁰⁷ – jusqu'aux nombreuses manifestations des exilés roumains de Paris devant l'ambassade de leur pays d'origine, rue Saint Dominique, auxquelles elle participe⁵⁰⁸ pour appuyer le mouvement dissident de Paul Goma⁵⁰⁹, en passant par ses visites-éclair à Bucarest, en tant qu'interprète pour les délégations officielles françaises qui s'y rendent dans les années 1980, tout contribue à « maintenir en vie » une identité que l'intimiste repousse constamment au plus profond d'elle-même. Cette perpétuation de son identité roumaine, contre vents et marées (ou « la persistance des profondeurs », telle qu'elle est désignée métaphoriquement dans le journal⁵¹⁰), Sanda Stolojan en est consciente au moment quand elle évoque, par exemple, la visite effectuée en 1980 à Bucarest, en tant qu'interprète du président français Giscard d'Estaing⁵¹¹ (« j'étais quelqu'un qui avait habité la ville dans les années cinquante, logée à la périphérie, dans un appartement communautaire, quelqu'un qui savait ce qui se cachait derrière la façade de l'hôtel »⁵¹²) ou quand elle se penche sur sa propre réaction d'indignation et de solidarité avec l'exil roumain de Paris, le jour où deux de ses membres reçoivent des colis piégés de la part du régime de Bucarest. Confrontée à une situation d'exception, la diariste comprendra ce jour-là que, même déplacée géographiquement et linguistiquement, il lui sera toujours impossible de faire abstraction de ce qui se passe avec ses compatriotes exilés, l'exil devant être assumé, selon elle, plutôt comme un drame collectif qui touche tous ses membres et non pas comme une simple expérience personnelle :

⁵⁰⁷ Sanda Stolojan, *op. cit.*, p. 19.

⁵⁰⁸ *Ibid.*, pp. 42-43.

⁵⁰⁹ Paul Goma (né en 1935), écrivain et dissident roumain anticommuniste. Fondateur du « mouvement Goma », pour les droits de l'Homme en Roumanie. Adhère par une lettre à la « Charte '77 » initiée en Tchécoslovaquie par le futur président Vaclav Havel, raison pour laquelle il est arrêté. À la fin de 1977, mis en liberté suite à une campagne organisée par la radio Europe Libre, il est expulsé à Paris. Il y vit toujours, refusant de rentrer en Roumanie, à cause de son régime « néo-communiste ». Le volume *Le tremblement des hommes* qu'il a fait publier en 1979 à Paris (Édition du Seuil) évoque ses rapports tendus avec le régime de Ceausescu, avant qu'il quitte la Roumanie.

⁵¹⁰ Sanda Stolojan, *op. cit.*, p. 99.

⁵¹¹ Valéry Giscard d'Estaing, président de la Cinquième République Française, entre 1974-1981.

⁵¹² Sanda Stolojan, *op. cit.*, p. 99-100.

Le 11 février 1981. Retour à Paris où règne une grande effervescence dans l'Exil roumain. Paul Goma a reçu un paquet piégé, ainsi que l'ancien ministre du Parti National Paysan, Nicolae Penescu. Le lien est apparu évident entre les attentats et la récente conférence de Madrid. Les deux [exilés] s'étaient rendus à Madrid pour dénoncer le régime de Bucarest. Des côtés obscurs de l'Exil a surgi le spectre de la peur. Certains répandent des calomnies selon lesquelles Paul Goma et ceux qui le soutiennent seraient en réalité des agents du KGB !!! [...] Je m'étais promis de ne pas me laisser entraîner, de résister aux réactions collectives. Mais la solidarité, mais l'indignation me poussent. J'écris une lettre à *Figaro*. Aucune réaction. J'envoie un article à la revue *Esprit* pour protester [...]. *Esprit* publie mon article. [...] À quelqu'un qui me demandait ce que j'allais chercher dans ces « actions » (manifestations, Droits de l'Homme, protestations, etc....), j'expliquais l'autre jour : c'est vrai, le véritable exil est une expérience avant tout *personnelle*⁵¹³, mais n'est-ce-pas, justement, parce que beaucoup l'ont faite – l'expérience intérieure de l'exil – qu'elle doit être vue comme un drame collectif appartenant à une époque qui appelle à l'action – au « nous » autant qu'au « je » ?⁵¹⁴

Au fait de se trouver intérieurement dans l'impossibilité de se détacher de son passé roumain s'ajoutent des facteurs extérieurs qui ne feront qu'accroître cette sensation dualiste que la mémorialiste ressent, de présence simultanée dans sa vie de deux espaces et deux niveaux temporels. Ainsi, par exemple, le 26 août 1983, quand les attaques mesquines des autorités communistes de Bucarest à son adresse – par l'entremise de *Luceafarul / L'Étoile du matin*, une publication du régime (« journal téléguidé »⁵¹⁵), connue pour son attitude détractrice vis-à-vis de l'exil – la placent « sous les feux croisés du passé ». Le même jour, une lettre envoyée par un ami roumain exilé en Allemagne⁵¹⁶, une photo de son propre père à l'intérieur, réveille chez l'intimiste « des lointains souvenirs », le poussant à s'interroger sur la vulnérabilité de son statut identitaire, impossible à figer dans un temps et un espace précis :

Avec l'intrusion inattendue de l'image de mon père à cheval, des visions de mon passé roumain, disparu sous les décombres, me sont revenues en force. Était-ce bien moi sur les images intérieures suscitées par cette photo ? Précédée par le message hostile de la Roumanie actuelle, l'autre mémoire m'a fait toucher du doigt la réalité de mon destin. Oui, c'était bien moi alors et c'est bien moi qui suis ici maintenant, en ce lieu où les souvenirs me rattrapent, ce lieu qui ne pouvait être qu'un lieu en France, pour un destin d'exil...⁵¹⁷

⁵¹³ En italiques dans le texte français du journal.

⁵¹⁴ Sanda Stolojan, *op. cit.*, pp. 116-117.

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 171.

⁵¹⁶ Il s'agit du poète Horia Stamatu (1912-1989). Vit en exil dès 1941 jusqu'à la fin de sa vie.

⁵¹⁷ Sanda Stolojan, *op. cit.*, p. 181.

De cette impossibilité fondamentale de rompre d'avec la Roumanie à laquelle l'intimiste fait face tout au long de son journal, on pourrait citer maints exemples, mais on s'en contentera d'un seul encore. Ainsi, deux années plus tard par rapport à l'exemple évoqué plus haut, l'éloigné passé roumain refait surface de nouveau dans la vie de Sanda Stolojan de la même manière inattendue et surprenante que d'habitude, à l'occasion d'une visite effectuée à Saint Francisco, en Californie, où elle y est allée pour participer à un congrès de l'Académie Roumaine-Américaine des Sciences et des Arts⁵¹⁸. Errant à pied dans les rues « élégantes, ensoleillées et vides » d'un quartier de cette ville située sur les bords du Pacifique, l'intimiste se laisse envahie à un moment donné par la senteur des rosiers sur pied poussant devant chaque maison du quartier. Sentir le parfum de ces fleurs lui rappelant sa Roumanie natale à une distance de 15,000 kilomètres de cette dernière, équivaut pour l'écrivaine avec le fait d'avoir trouvé une clef magique de la mémoire, à l'aide de laquelle le temps et l'espace pourraient être abolis. Ce n'est pas pour rien que Halbwachs écrivait en 1925 que « les souvenirs, en tant qu'états psychiques, subsistent dans l'esprit à l'état inconscient, pour redevenir conscients lorsqu'on se les rappelle »⁵¹⁹ :

Je me suis approchée [d'une des maisons du quartier] et aussitôt j'ai reconnu le parfum de ces roses énormes et chiffonnées. Leur odeur a déclenché un souvenir précis. Aucune autre rose, ni celle du bois de Boulogne à Paris, ni celles d'ailleurs, ne m'ont rappelé le jardin de notre vigne en Moldavie⁵²⁰, tandis qu'ici, au bord du Pacifique, à mille lieues de cette lointaine époque, d'un seul coup j'ai su. J'ai reconnu les roses de Faraokane⁵²¹, dont j'entendais dire dans mon enfance que c'étaient des *roses de Californie*, importées et plantées par mon grand-père [le prosateur Duiliu Zamfirescu], dans son amour pour le vignoble, dont le climat convenait à ces variétés de rosiers. Il faut croire que la mémoire est au fond de nous, que rien n'est perdu, seule la clef manque, la clef enfouie dans ces rencontres soudaines, hors de tout plan prévisible.⁵²²

⁵¹⁸ Fondée en 1975 à Los Angeles, « The American Romanian Academy of Arts and Sciences » s'est voulue une alternative viable à l'Académie communiste de Bucarest, qui avait remplacé en 1948 l'ancienne Académie Roumaine fondée en 1866. Reconnue comme institution culturelle représentative de l'exil roumain jusqu'en 1989, mais contestée après cette date, surtout à cause d'une mauvaise administration.

⁵¹⁹ Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994, p. VI.

⁵²⁰ Moldavie, l'une des trois grandes provinces historiques de la Roumanie.

⁵²¹ Faraokane, domaine de la famille Zamfirescu dans le comté de Vrancea (sud-est de la Roumanie, dans les Carpates Orientales).

⁵²² Sanda Stolojan, *op. cit.*, pp. 224-225.

Évoquer l'idée de rupture identitaire chez Sanda Stolojan, telle qu'elle se laisse aperçue dans le journal qui fait le sujet de cette discussion, convoque nécessairement, on l'a déjà mis en relief, l'image du philosophe Emil Cioran. En antithèse, l'image d'un autre philosophe roumain d'exception, Constantin Noica⁵²³, ne peut pas être séparée du sentiment de permanence identitaire que la mémorialiste éprouvera toujours, en dépit de toute affirmation de rupture d'avec le pays d'origine. Lié par une vieille « amitié amoureuse »⁵²⁴ à Sanda Stolojan (« on était amis, je l'avais connu dans les années 1950, quand j'étais encore en Roumanie », révélera l'intimiste⁵²⁵), Noica se lance de Roumanie – qu'il avait refusé de quitter après la Deuxième Guerre mondiale et où il y vit marginalisé par le régime, prônant une résistance intérieure, par la culture – dans une riche et affectueuse correspondance avec la diariste⁵²⁶, la faisant revivre constamment, « d'une façon idéale, qui efface le misérable présent »⁵²⁷, son passé roumain. Les quelques rencontres dont ils vont bénéficier après le départ de la famille Stolojan en exil – en 1971 et 1980 en Roumanie, respectivement en 1978, 1983 et 1985, à Paris – vont représenter pour les deux vieux amis des moments intellectuels extraordinaires, dignes d'être mentionnés par Sanda Stolojan tant dans son journal que dans les entrevues qu'elle accordera aux journalistes roumains après la chute du communisme⁵²⁸. Le 28 juillet 1983, par exemple, le journal nous fait part d'une telle rencontre d'exception:

Entrevue avec Dinu Noica de passage à Paris en route vers l'Angleterre. Le fait que nous ayons d'abord pris rendez-vous par téléphone, moi en Normandie, lui à Paris, m'a rappelé qu'il avait été le premier à venir nous voir en 1978, comme un messenger du passé dans cette province française. Aussitôt nous renouons, miraculeusement, sur la même longueur d'onde, malgré les années qui séparent nos rencontres. [...]. Personnellement, il a le sentiment d'avoir accompli son œuvre, sa contribution aux *fondations* roumaines. Il y vit à présent en marge, retiré dans le silence. [...] Cette entrevue avec un ami messenger d'une culture entrée

⁵²³ Constantin Noica (1909-1987), philosophe et essayiste roumain (*Des pages sur l'âme roumaine, Le sentiment roumain de l'Être*, etc.). Boursier des états français et allemand entre 1938-1944. Collègue de génération avec les « étoiles de l'exil roumain de Paris », Cioran, Eliade et Ionesco, refuse de partager leur destin d'exilés et reste en Roumanie, où il sera condamné à 25 ans de prison par le régime communiste (« le fameux procès Noica », 1958). Libéré en 1964. Fondateur durant les dernières années de sa vie de « l'École socratique de Paltinich », dont le but était de préparer les futures élites intellectuelles roumaines.

⁵²⁴ Matei Cazacu, dans *Sub semnul departarii. Corespondenta Constantin Noica – Sanda Stolojan / Sous le signe de la distance. Correspondance Constantin Noica – Sanda Stolojan*, Bucarest, Humanitas, 2006, p. 6.

⁵²⁵ Sanda Stolojan, dans Mihaela Cristea, *op. cit.*, p. 273.

⁵²⁶ Publiée sous le titre *Sous le signe de la distance*, *op. cit.*, Bucarest, Humanitas, 2006, 184 p.

⁵²⁷ Sanda Stolojan, *op. cit.*, p. 211.

⁵²⁸ Voir l'entrevue de juin 1993, accordé à Mihaela Cristea, dans Mihaela Cristea, *op. cit.*, pp. 268-281.

dans l'ombre, m'a fait revivre encore une de ces étapes entre moi et la Roumanie qui n'est pas différente en elle-même des autres. Seulement plus éloignée sur le chemin qui mène au mythe. Étapes d'un interminable dialogue par-dessus les gouffres, comme ces vols de nuit en avion, qui vous emportent à dix milles mètres d'altitude, en direction d'une prochaine escale inconnue.⁵²⁹

Parler à la fois d'une « culture entrée dans l'ombre », pour designer ainsi de l'extérieur sa propre culture, et affirmer le fait d'être dans un « interminable dialogue » avec la même culture, c'est accepter l'impossibilité de se cantonner à une seule identité, ce qui confirme l'assertion de Pascale Arraou, qui écrit que « la stabilité de l'identité [de tout exilé] passe par le compromis. »⁵³⁰ Réponse nécessaire aux multiples « contractions » identitaires évoquées plus haut, l'idée de compromis avec soi-même se fait de plus en plus présente dans le journal de Sanda Stolojan à partir des années 1983-1984. Passer le Noël dans un milieu français et réveiller quelques jours plus tard « en Franco-Roumanie »⁵³¹, dénoncer la terreur régnante en Roumanie devant les instances internationales et avoir honte de le faire, rencontrer Matei Calinescu⁵³² pour discuter « de la Roumanie à Paris »⁵³³ et déjeuner le jour suivant avec cinq autres étrangers chez son voisin, le philosophe français Manuel de Diéguez, voilà autant des versants d'une même identité « d'outsider », tel que la mémorialiste s'autodéfinit le jour du Nouvel An 1984 : « J'ai trouvé ma place, je suis une étrangère francisée, une *outsider*⁵³⁴, état qui me laisse la respiration et les coudées libres. »⁵³⁵ Un statut identitaire qui semble donc convenir à Sanda Stolojan, mais auquel les événements de 1989 mettront brusquement fin.

⁵²⁹ Sanda Stolojan, *op. cit.*, pp. 178-179.

⁵³⁰ Pascale Arraou, « Le rôle des cadres sociaux dans la dynamique identitaire », dans Hélène Chauchat et al. (sous la dir.), *op. cit.*, p. 79.

⁵³¹ Sanda Stolojan, *op. cit.*, p. 192.

⁵³² Matei Calinescu (né en 1934), critique et théoricien littéraire, essayiste, poète. Licencié de la Faculté des Lettres de Bucarest (1957). Dès 1975, quand il obtient une bourse Fullbright aux États-Unis, professeur de littérature comparée et d'études ouest-européennes à Indiana University de Bloomington.

⁵³³ Sanda Stolojan, *op. cit.*, p. 262.

⁵³⁴ La même idée chez une autre exilée roumaine, Sanda Golopentia, qui déclarait dans un entrevue accordé à Gabriel Stanesco : « j'appartient certainement à une génération des *outsiders* et, à plusieurs moments, je me suis définie et j'ai actionné comme une exilée. » (Sanda Golopentia, « Apartin cu siguranta unei generatii de outsiders / J'appartient certainement à une génération des outsiders », dans *Viata romaneasca / La vie roumaine*, Bucarest, no. 7-8, juillet - août 2001. Site du projet *memoria.ro* [En ligne] http://www.memoria.ro/?location=view_article&id=1043 (Page consultée le 27 février 2007). Edward W. Said écrivait, lui, que « la condition de l'exil est exemplaire du statut de l'intellectuel en tant qu'*outsider* : l'exil est pour l'intellectuel un état d'inquiétude, un mouvement où, constamment déstabilisé, il déstabilise les autres. » (Edward W. Said, *Des intellectuels et du pouvoir*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 69).

⁵³⁵ *Ibid.*, p. 191.

4.3. Un moment-clef pour l'évolution d'une identité : la chute du communisme en Roumanie.

Rien ne l'annonce explicitement dans les pages du journal de Sanda Stolojan, sauf peut-être une note interrogatoire, suivie d'une prédiction personnelle, le 24 octobre 1988 : « Il est visible que des choses se passent en Europe. Une fin de siècle sous le signe de l'Europe ? [...] À quand la fin de Ceausescu ? Un pari personnel : à bientôt. »⁵³⁶

Pourtant, à une lecture plus profonde, tout annonce dans le journal cet événement majeur qui marquera, tel que la diariste le remarque si bien, la fin du XX^e siècle : de l'attitude différente de l'intelligentsia française, qui commence graduellement, grâce « au pouvoir de la Parole »⁵³⁷, à se dégager de sa fascination pour le communisme et à soutenir les militants des droits de l'Homme, jusqu'aux rencontres entre le président américain Ronald Reagan et le « tzar » russe Mikhaïl Gorbatchev, qui « discutent de l'avenir du monde »⁵³⁸ à Reykjavik, en Islande, sans oublier par là les « signes » avant-coureurs de la nature parisienne, dont « le vent [qui] souffle de l'Est, le frémissement des sapins [qui lui aussi] est différent, et la teinte du ciel [qui devient, lui] d'un bleu plus profond. »⁵³⁹

Pressentie par Sanda Stolojan, la chute du communisme en Europe de l'Est bouleverse totalement cette est-européenne exilée déjà depuis vingt-huit ans à Paris, qui, de retour dans la capitale française au début du mois d'octobre 1989, après un court voyage en Hongrie – où elle avait accompagné une mission d'enquête sur les droits de l'Homme en Roumanie, nommée par la Commission des droits de l'Homme de l'ONU – ne peut que se déclarer largement étonnée et, dans une certaine mesure, sceptique par rapport à l'évolution miraculeuse des événements. Une évolution à laquelle échappe, pour l'instant, sa Roumanie natale :

⁵³⁶ Sanda Stolojan, *op. cit.*, pp. 313-314.

⁵³⁷ *Ibid.*, p. 135.

⁵³⁸ *Ibid.*, p. 269.

⁵³⁹ *Ibid.*, p. 267.

Je suis rentrée de ce voyage – à Budapest, Bekescsaba et Szeged – impressionnée par l’afflux des réfugiés, la plupart de Transylvanie⁵⁴⁰, mais pas seulement. La Hongrie ne peut plus faire face toute seule, elle a demandé l’aide de l’ONU. Un véritable exode, malgré le danger encouru par ces fuyards qui passent à pied, la nuit, certains avec des enfants en bas âge. [...] Nos hantises de l’Est se concrétisent. L’Histoire s’est emballée. Aux yeux du monde entier, les Allemands de l’Est passent [eux aussi] à l’Ouest, à pied, en voiture, en train. [...] À présent le rideau [de fer] est tombé. [...] Au même moment, aujourd’hui, la Hongrie a changé de régime. Fini le Parti communiste en tant que parti unique ! Nous passons la journée suspendus aux nouvelles. Une page d’histoire est tournée. Nous ne pensions pas vivre cela. Je réalise à quel point nous étions résignés, habitués à être déçus par tant d’espoirs trahis. À présent, la vague [des événements] est trop forte, elle soulèvera aussi d’autres peuples – à moins que...à moins que la Russie n’emploie les grands moyens. [Car, c’est vrai], on vient de vivre un grand moment historique, mais la Russie n’a pas dit son dernier mot [à propos de tout cela]. [...] L’agitation [qui domine dans les autres pays est-européens] contraste avec le silence qui règne à Bucarest. Silence de prison ou de mort.⁵⁴¹

Si la Roumanie semble encore étrangement isolée parmi les autres pays est-européens à l’automne 1989, ce n’est qu’une illusion, vite démentie par le déclenchement de la révolte populaire de Timisoara, le 16 décembre 1989. Une révolte qui touchera dans quelques jours toute la Roumanie, provoquant une semaine plus tard, le 22 décembre, la chute de Ceausescu et de son régime. Malheureusement, la victoire ainsi obtenue sera vite confisquée par l’ancienne *nomenklatura* roumaine, qui après avoir éliminé Ceausescu, se réorganise dans le soi-disant « Front du Salut National ». Devant une telle succession incroyable des événements sur le plan roumain, si important pour elle, l’intimiste ne trouve plus le pouvoir de se pencher sur son cher journal, ce dernier étant presque abandonné durant les dernières semaines de l’année 1989, au profit de la complexe réalité roumaine, à laquelle Sanda Stolojan participe corps et âme par l’entremise de la télévision « libre » de Bucarest. Une télévision qui se vante d’être la première au monde à transmettre une « révolution en direct », « oubliant » de mentionner qu’elle ne fait qu’appuyer subtilement le coup d’État organisé par les nouveaux dirigeants roumains sous les yeux naïfs de l’Europe Occidentale.⁵⁴²

⁵⁴⁰ Transylvanie, province historique occidentale de la Roumanie – proche de la Hongrie – dont les habitants passent massivement la frontière roumaine-hongroise à l’automne 1989, pour fuir le régime dictatorial de Nicolae Ceausescu.

⁵⁴¹ Sanda Stolojan, *op. cit.*, pp. 333-337.

⁵⁴² Une analyse pertinente des événements – réalisée toujours par un exilé – chez Radu Portocala, *Autopsie du coup d’État roumain*, Paris, Calmann-Lévy, 1990.

Assister à une fin d'époque – telle que celle marquée par la chute du communisme en Europe de l'Est – même de façon indirecte, par le biais de la télévision, ne peut pas se faire sans une profonde réévaluation de son propre rôle dans le déroulement de l'Histoire. Dans le cadre de cette réévaluation, l'idée d'avoir survécu au régime communiste qu'elle a ardemment combattu pendant presque trois décennies et qui l'a poussée à un tragique exil, est accueillie par Sanda Stolojan avec beaucoup de calme et sagesse, sans faire preuve de vanité, la diariste se rendant compte que la Roumanie qui vient de sortir d'un demi-siècle de dictature communiste n'est plus du tout la Roumanie monarchique auquel elle sentait appartenir avant de quitter son pays. Le retour à la case de départ est donc impossible pour elle, car « l'Histoire s'est déplacée, entraînant avec elle les valeurs dont nous [les membres de la génération qui a connue l'époque d'avant 1945] étions les plus imprégnés : la royauté, la nation, la tradition. »⁵⁴³ Dans ce contexte, pour une « métèque »⁵⁴⁴ comme elle, dont l'identité correspond à deux cultures distinctes, il vaut mieux de rester en France, car sa « *liberté* est plus grande dans une société française devenue une société multiculturelle, en voie d'eupéanisation. »⁵⁴⁵ Excluant donc toute idée de retour définitif en Roumanie, cette exilée de longue date n'admet pas moins dans une dernière note, qui clos la première partie de son journal, le 31 décembre 1989, le miracle de vivre le postcommunisme, une situation qui compliquera de nouveau, sans qu'elle le sache encore, ses rapports identitaires avec le pays d'origine :

Le 31 décembre 1989. Je n'avais pas prévu que je vivrai l'après-Ceausescu. Recommencer à zéro. Mais pour moi il n'y a pas de retour à zéro, il y a une vie vécue sous le signe du communisme et ensuite, sous le signe de l'Exil. Pour la Roumanie non plus il n'y a pas de retour en arrière. Il y a la réalité de ces quarante-cinq ans qu'on ne peut effacer. Un pays ruiné, des êtres humains à rééduquer, une tâche qui doit tenir compte du passé, pour l'effacer, pour annuler ses effets nocifs. J'éprouve une curieuse impression de vivre mon « après-moi »...⁵⁴⁶

⁵⁴³ Sanda Stolojan, *La Roumanie revisitée (1990-1996)*, p. 10.

⁵⁴⁴ Sanda Stolojan, *Au balcon de l'exil roumain...*, p. 330.

⁵⁴⁵ *Idem.*

⁵⁴⁶ *Ibid.*, pp. 337-338.

4.4. Un travail de réaménagement identitaire sous le signe du mythe d'Ulysse.

Si « l'exil c'est un peu [pour n'importe qui] comme la conquête du feu, [lequel] une fois conquis, il faut sans cesse le reconquérir », tel qu'Axel Maugey l'exprime admirablement dans un ouvrage publié en 1992, à Montréal, sous la direction d'une autre exilée roumaine⁵⁴⁷, le post-exil n'est pas moins difficile pour un personnage complexe comme Sanda Stolojan, qui se retrouve au début de l'année 1990 devant un véritable défi identitaire. Cela, parce que la fin de l'exil – mais s'agit-il vraiment d'une fin ? – équivaut pour cette ancienne exilée au fait de composer avec une nouvelle réalité, représentée par l'existence sur la carte européenne d'une Roumanie libre, au moins théoriquement, de communisme, un régime qui l'avait poussée à quitter tragiquement son pays au début des années 1960. Cette nouvelle réalité ne peut qu'annuler le fragile équilibre identitaire sous-entendu dans le vieil accord que l'écrivaine avait « signé » avec soi-même à Paris, au milieu des années 1980, en pleine Guerre Froide, quand la Roumanie subissait encore la dictature de Nicolae Ceausescu. Mais une fois annulé cet ancien pacte intérieur, comment gérer ses rapports avec son pays d'origine ?

4.4.1. « *Tu es entre la France et la Roumanie, tu devrais écrire ça !* »

Tout d'abord, en hésitant de s'y rendre. Au moment où « tout le monde se précipite à Bucarest »⁵⁴⁸, y compris son mari, qui y rentre après vingt-cinq années d'absence, l'intimiste – pour laquelle le départ en exil de 1961 avait représenté « une ascèse »⁵⁴⁹ et les longues années d'errance, une parenthèse vécue sous l'obsession de la Roumanie – reste à Paris, n'étant plus du tout sûre d'appartenir à ce pays qui vient de se libérer de communisme et qu'elle avait été obligée de quitter vingt-neuf ans auparavant. C'est qu'un ressort intérieur l'empêche d'y rentrer, qu'il s'agit de la peur de ne pas tomber dans le ridicule, en faisant preuve de curiosité devant les événements

⁵⁴⁷ Axel Maugey, « La conquête du feu », dans Gina Stoiciu et Axel Maugey (sous la dir.), *Exil et fiction*, Montréal, Humanitas nouvelle optique, 1992, p. 99.

⁵⁴⁸ Sanda Stolojan, *La Roumanie revisitée (1990-1996)*, p. 13.

⁵⁴⁹ Sanda Stolojan, dans Mihaela Cristea, *op. cit.*, p. 280.

sensationnels en train de se passer à Bucarest, ou peut-être bien de la sagesse, qui lui commande d'attendre que les choses se clarifient sur le plan roumain, avant qu'elle y aille. Pendant ce temps, l'écriture quotidienne du journal joue pour Sanda Stolojan un évident rôle thérapeutique, celui de calmer l'angoisse⁵⁵⁰ dont elle souffre, lui permettant de se soumettre à un profond examen de conscience, pour évaluer ses sentiments vis-à-vis de ce qui se passe « là-bas », c'est-à-dire en Roumanie. Une Roumanie divisée déjà dès janvier 1990 par les disputes qui opposent les neocommunistes aux partisans du retour à une vraie démocratie, tels que les représentants des deux factions se laissent apercevoir à l'occasion d'une réception offerte par le Premier ministre français, à Paris :

Le 1^{er} février 1990. Réception chez le Premier ministre Laurent Fabius, pour célébrer l'amitié franco-roumaine. Quatre-vingt personnes, des intellectuels et des artistes, venus de Bucarest par avion spécial, invités par le gouvernement français. [...] Discours, folklore et vitalité roumaine ont déferlé dans les salons de l'hôtel de Lassay, au point que Laurent Fabius a renoncé à prendre la parole. Retrouvailles enthousiastes, émotions, mais dans les coulisses, les intellectuels de Bucarest se déchiraient, s'accusant mutuellement d'être pour ou contre le Front du Salut National. [...] La soirée chez Laurent Fabius m'a fait réfléchir. Après tant d'années durant lesquelles le sort de la Roumanie m'a obsédée, je ne suis plus sûre de lui appartenir...J'ignore quand je retournerai là-bas. Tout le monde s'est précipité à Bucarest après la « Révolution » – moi pas. Une hésitation plus forte que l'enthousiasme et que l'envie d'aller voir sur place, m'a retenue. Cela aurait été un acte de « voyeurisme », de curiosité devant le sensationnel. [Il faut] attendre que les choses se décantent, pour évaluer la portée des événements et mes propres sentiments face aux bouleversements en cours là-bas.⁵⁵¹

Et deux semaines plus tard :

Le 12 février 1990. Repenser mes rapports avec ce pays [la Roumanie]. Les événements m'obligent à voir une réalité devenue par la force des choses foncièrement autre. Dans quoi puis-je me reconnaître [là-bas]? Répondre de loin à cette question est sujet à erreur par approximation. [...] Je ne peux revenir sur les années vécues et la Roumanie non plus ne retrouvera jamais son visage *d'avant*. Entre ce pays et moi, il y a eu...la vie, que j'ai vécue et qui m'a marquée. [C'est vrai], les événements de décembre m'ont bouleversée. [Mais] après le choc est venue l'interrogation : quelle part active prendre à la suite, aux temps difficiles qui viendront ?⁵⁵²

⁵⁵⁰ Béatrice Didier, « Une sociologie du journal », dans V. Del Litto (sous la dir.), *Le journal intime et ses formes littéraires. Actes du colloque de septembre 1975*, Genève, Librairie Droz, 1978, p. 261.

⁵⁵¹ Sanda Stolojan, *La Roumanie revisitée (1990-1996)*, pp. 11-12.

⁵⁵² *Ibid.*, pp. 15-16.

À toute cette série d'interrogations existentielles, Sanda Stolojan aura l'occasion de répondre plus vite qu'elle ne s'attendait, suite à une visite qu'elle sera obligée de faire (par « la même main invisible qui me guide », comme elle l'écrit) à Bucarest, le mois de mai 1990, après avoir y été convoquée, en tant qu'interprète, par une commission du Parlement européen, chargée de veiller au bon déroulement des élections roumaines organisées ce mois-là. Anticipée et mentionnée plusieurs fois, sans toutefois être évoquée par le journal, qui « se tait » complètement du 10 mai jusqu'au 18 juin 1990, cette première visite de l'intimiste dans une Roumanie natale à peine sortie du communisme fait certainement penser à Ulysse, ce personnage mythologique de l'*Odyssée* de Homère et au « modèle paradigmatique du retour. »⁵⁵³ Pareillement à celui-ci, la diariste qui rentre chez elle au début des années 1990 comprend avec amertume qu'intérieurement, elle n'est plus du tout la même personne que celle qui avait quitté la Roumanie trente ans auparavant, au début des années 1960. Difficile donc dans ce contexte de réconcilier ses deux « moi » si différents, car séparés par plusieurs décennies de vécus personnels :

Normandie, le 10 mai 1990. Je partirai donc pour Bucarest, comme interprète. Toujours la même main invisible qui me guide. Je prévois un voyage sentimentalement compliqué, nerveusement fatiguant. Mes réticences jusqu'à ce jour, quand la plupart des gens autour de moi sont déjà retournés là-bas, par curiosité, par *dor*, cette nostalgie roumaine, par intérêt, ont probablement des raisons profondes. Mais le sort a tranché à ma place. J'accompagnerai une mission du Parlement européen, qui va « surveiller » le déroulement des élections. Dans quelle mesure la réunion de mes deux « moi » est-elle encore possible ? [Avant], le « moi » roumain pouvait se combiner avec mon « moi » dissident. Actuellement, j'assiste à un désordre, une confusion intérieure, annonciateurs de la fin de cette cohabitation.⁵⁵⁴

Tout comme elle, la Roumanie que Sanda Stolojan retrouve au printemps 1990 s'avère être un autre pays, différent de celui qu'elle avait quitté, la rencontre entre l'intimiste et son espace d'origine se constituant ainsi, par la force des choses, dans une expérience de l'altérité, « différente de celle de l'exilé dans un pays étranger qui doit s'approprier l'inconnu et le différent, [une] expérience peu ordinaire, celle du propre et de l'intime devenu lointain, celle du même devenu autre. »⁵⁵⁵ À travers cette expérience

⁵⁵³ Alain Montandon, « Le retour d'Ulysse », dans Rose Duroux et Alain Montandon (sous la dir.), *L'émigration : le retour*, Clermont-Ferrand, Université Blaise Pascal, 1999, p. 13.

⁵⁵⁴ Sanda Stolojan, *op. cit.*, pp. 43-44.

⁵⁵⁵ Rose Duroux et Alain Montandon, dans Rose Duroux et Alain Montandon (sous la dir.), *op. cit.*, p. 5.

paradoxe, l'image suggestive de la Roumanie blessée – dont « le corps malade [serait] affecté par les misères de ces dernières cinquante ans »⁵⁵⁶ – s'accorde tragiquement avec la tristesse ressentie par la diariste au moment quand elle réalise que son pays « est libre maintenant, mais les gens [qui l'habitent] ne sont plus les mêmes. »⁵⁵⁷ Pourtant, en dépit de cette amère constatation d'altérité, la Roumanie ne peut pas lui être indifférente, bien au contraire, elle lui tient plus que tout au cœur, car, contrairement à la France, un espace neutre dont elle aime, il est vrai, la langue et la culture, la Roumanie c'est l'endroit où sa personnalité a été façonnée, où elle est devenue, autrement dit, ce qu'elle est. Un endroit qui par-delà tout, « l'attire » et lui « parle »⁵⁵⁸ sans avoir besoin de mots, qui lui offre « la joie inexprimable de fouler l'herbe sous les chênes », se révélant à ses yeux comme un lieu paradisiaque, l'un des « derniers coins en Europe qui cache encore des restes de nature authentique ».⁵⁵⁹ Les huit séjours – personnels, ou en qualité d'interprète lors des contacts officiels entre la France et la Roumanie – que Sanda Stolojan effectuera entre 1990 et 1996 à Bucarest, lui confirmeront ce profond sentiment d'attachement au pays d'origine et par conséquent, l'impossibilité « de tourner la page », car cela faisant « ce serait me tourner entièrement vers mon autre horizon, l'occidental...en suis-je capable ? » La réponse que la mémorialiste s'offre à cette question, même si elle est complexe, ne peut être que négative, car « Cioran lui-même après cinquante ans d'absence et d'efforts pour se franciser reste attaché malgré lui à son passé roumain. La France me retient par sa culture, par la langue qui m'est si proche, par la vie à Paris – mais je suis malgré tout, de cette Europe-là, de ce monde que le communisme et la modernité ont tiré vers le changement. Que je le veuille ou non, je pense et je suis à partir de ces données-là. »⁵⁶⁰

Comment se définir alors dans le nouveau contexte géopolitique engendré par la chute du communisme en Europe de l'Est ? Peut-être comme « une roumaine de Paris, devenue française, qui pourrait être pareille aux Roumains du Paris d'avant le

⁵⁵⁶ Sanda Stolojan, *op. cit.*, p. 56.

⁵⁵⁷ Pour cela, voir l'édition roumaine de la deuxième partie du journal de Sanda Stolojan, publiée sous le titre *Ceruri nomade. Jurnal din exilul parizian, 1990-1996 / Cieux nomades. Journal de l'exil parisien, 1990-1996*, Bucarest, Humanitas, 1999, p. 16 (le passage ne se retrouve pas dans l'édition française).

⁵⁵⁸ *Ibid.*, p. 75-76.

⁵⁵⁹ Sanda Stolojan, *La Roumanie revisitée (1990-1996)*, p. 56.

⁵⁶⁰ *Ibid.*, pp. 39-40.

communisme, quand on allait et venait entre Bucarest et Paris »⁵⁶¹ ? Ou peut-être bien comme « une occidentale qui aime le reflet de la Roumanie intemporelle »⁵⁶² ? Finalement, la réponse semble se trouver dans le conseil reçu par l'intimiste de la part de l'un de ses bons et vieux amis, Nicolae Steinhardt⁵⁶³, dont Sanda Stolojan se souvient pendant une soirée de 1992, au moment où elle est en train de lire le journal d'exception de ce dernier :

Le 7 avril 1992. Lecture nocturne du *Journal de la félicité*, souvenir de Nicolae Steinhardt, image claire de son âme, sagesse et lumière. Confiance transmise à travers ses paroles. Il a fallu que je fasse mon lent chemin pour le rencontrer, pour m'approcher vraiment de lui. Je me suis rappelé notre retour ensemble de Cerisy-la-Salle, où s'était tenue la décade Ionesco. Et notre conversation dans le train. J'entends encore sa voix me disant : « tu es entre la France et la Roumanie, tu devrais écrire ça ! »⁵⁶⁴

4.4.2. *Se resituer à distance.*

« Être » entre la France et la Roumanie c'est, au-delà de « l'état de déboussolement »⁵⁶⁵ par lequel la diariste passe jour après jour, trahir ses deux pays d'appartenance en même temps ou, du moins, c'est ce que Sanda Stolojan ressent le jour où elle reçoit – après plusieurs décennies d'exil parisien en tant que *persona non grata* en Roumanie – son nouveau passeport roumain, que les autorités néocommunistes de Bucarest lui accordent avec « beaucoup de réticences »⁵⁶⁶ :

Normandie, le 30 mai 1995. À la suite de mes démarches à Bucarest, je reçois une fois de retour à Paris un passeport de « Roumain résidant à l'étranger ». Je l'ai demandé pour le principe, estimant que c'était mon droit. [...] À présent, restée française, redevenue roumaine, j'ai l'étrange impression d'avoir trahi mes deux

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 116.

⁵⁶² *Idem.*

⁵⁶³ Nicolae Steinhardt (1912-1989), écrivain, publiciste et critique littéraire roumain, d'origine juive. Docteur en droit constitutionnel. Durant le procès de son ami, Constantin Noica (1958), on lui demande d'être le témoin de l'accusation, ce qu'il refuse. Condamné pour cette raison à 13 années de prison, il décide de s'y convertir au christianisme (connu après la sortie de prison sous l'appellatif de moine [du monastère] de Rohia). L'épisode donne naissance au *Journal de la félicité* (en roumain, *Jurnalul fericitii*), un véritable testament littéraire, ouvrage interdit par le régime communiste, mais qui s'est imposé comme un *best-seller* dans la Roumanie des années 1990. Édition française chez Arcantère / Unesco, 1996.

⁵⁶⁴ Sanda Stolojan, *op. cit.*, p. 177.

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 266.

⁵⁶⁶ *Ibid.*, p. 335.

« moi » – à la fois l'ancien et le nouveau – quel ancien ? quel nouveau ? – c'est le vieux sentiment, l'interrogation que je reconnais bien – sentiment du seuil qui me fixe pour mieux me rendre volatile...n'être ni l'un, ni l'autre, toujours sur le point d'échapper à celui qui voudrait me retenir.⁵⁶⁷

À cette première tentative de « trahison » envers ses deux versants identitaires, l'intimiste en ajoute vite une autre, au moment où elle décide de faire paraître en roumain – langue dans laquelle elle n'avait rien publié jusqu'à ce moment-là – la première partie de son journal d'exil⁵⁶⁸. Dans ce geste posé en 1996, qu'elle appelle symboliquement « des tardives retrouvailles avec le monde de là-bas »⁵⁶⁹, Sanda Stolojan voit un abandon de l'ancienne attitude qu'elle s'était imposée au début de l'exil, celle de toujours publier en français et, par conséquent, « le retour d'un destin que je croyais avoir définitivement rangé sur le rayon des histoires finies ». Face au retour de cet éternel « destin de passerelle »⁵⁷⁰ entre le français et le roumain, entre Paris et Bucarest, entre la France et la Roumanie, la question qui ne se laisse pas longtemps attendre et que la diariste se pose douloureusement c'est « où j'irai désormais ? »⁵⁷¹

Il s'agit là d'une question-synthèse, qui évoque merveilleusement la permanente quête d'identité de tout exilé. Dans le cas plus précis de Sanda Stolojan, cette question fondamentale – de « où aller ? / vers quoi ou qui se diriger ? » – n'est pas sans lien avec la disparition, l'un après l'autre, de plusieurs amis roumains qui avaient peuplé son exil, ce qui contribue à l'anéantissement de son cercle social et dès lors, au fait qu'elle se sent de plus en plus seule dans un monde en plein changement. Si la première partie du journal avait consigné la disparition d'Eliade (1986), Noica (1987) ou Steinhardt (1989), personnages emblématiques de la culture roumaine du XX^e siècle, dont l'intimiste était très proche, sans pour autant les côtoyer chaque jour, la période 1990-1996, couverte par la deuxième partie du journal, coïncide avec les dernières années de Ionesco et de Cioran. Avec ces deux titans de la culture française, eux aussi d'origine roumaine, mais surtout avec Cioran, Sanda Stolojan avait entretenu pendant des longues années, à Paris,

⁵⁶⁷ *Idem.*

⁵⁶⁸ Publié sous le titre *Nori peste balcoane. Jurnal din exilul parizian / Nuages au-dessus des balcons. Journal de l'exil parisien*, Bucarest, Humanitas, 1996, 311 pages.

⁵⁶⁹ Sanda Stolojan, *La Roumanie revisitée (1990-1996)*, p. 374.

⁵⁷⁰ *Ibid.*, p. 321.

⁵⁷¹ *Ibid.*, p. 374.

plus que des simples liens d'amitié, des véritables rapports d'identification, la diariste trouvant dans les fréquents contacts avec eux un moyen de se rassurer constamment sur le choix identitaire qu'elle avait fait au début de son exil, au moment quand elle avait décidé d'adopter radicalement le français et de renoncer à sa langue maternelle, le roumain.

Le fait d'assister à l'agonie – suivie de la mort – de ses deux mentors, Ionesco (1994) et Cioran (1995), et donc la conscience d'être de plus en plus entourée par la mort, au point que celle-ci semble « porter les noms de [ses] amis »⁵⁷², déclenche chez l'intimiste un important processus de relativisation de son statut d'exilée roumaine, vivant à Paris les dernières années d'un siècle et d'un millénaire. Se caractérisant comme « un personnage de la comédie roumaine, une comédie sans fin, qui se joue ici et là [à Paris et à Bucarest] »⁵⁷³, la diariste en proie aux identités multiples reconnaîtra finalement être « quelqu'un de recousu, un *patchwork*⁵⁷⁴ existentiel, déjà ancien »⁵⁷⁵, exprimant ainsi métaphoriquement l'hétérogénéité de son identité. La même position relative adoptera Sanda Stolojan vis-à-vis de son « moi » français, au moment où elle avouera avoir « changé de place intérieurement, en rapport avec cet endroit »⁵⁷⁶ [la France], ce qui lui permettra d'écrire en 1996 à son amie de Roumanie, Annie Bentoïu⁵⁷⁷ :

Vivant dans un état d'écartèlement devenu constitutif (pour parler comme Cioran), j'ai à la fois la chance et la malchance d'avoir toujours la nostalgie d'un « quelque part ». C'est mon état existentiel – maintenant je le sais, au moins. Ce qui ne veut pas dire que je ne me fasse point des illusions – pourrions-nous vivre autrement ?⁵⁷⁸

Si cette propension à relativiser ses sentiments s'explique chez Sanda Stolojan par la prise de conscience du fait que « l'exil ne dure qu'une vie, [parce qu'] il meurt avec

⁵⁷² Sanda Stolojan, *Nori peste balcoane / Nuages au dessus des balcons*, op. cit., p. 231 (passage présent seulement dans l'édition roumaine du journal).

⁵⁷³ *Ibid.*, p. 209.

⁵⁷⁴ *Patchwork*, anglicisme: tissu fait de morceaux disparates cousus les uns aux autres. Péjorativement : mélange d'éléments hétérogènes.

⁵⁷⁵ Sanda Stolojan, *La Roumanie revisitée (1990-1996)*, p. 375.

⁵⁷⁶ *Ibid.*, p. 205.

⁵⁷⁷ Annie Bentoïu, poète, romancière, essayiste et nouvelliste roumaine, née en 1927, à Bucarest. Études de droit, de littérature et d'histoire. A publié, entre autres, *Cinquante poèmes en vers et en prose* (1984).

⁵⁷⁸ Voir la note 123, p. 225.

nous »⁵⁷⁹, la conséquence de cette volonté de « se resituer à distance »⁵⁸⁰, tant par rapport à son « moi » roumain qu'à son « moi » français, c'est une certaine forme illusoire de liberté intérieure, tant convoitée par l'intimiste, dont les dernières pages du journal témoignent interrogativement à l'été de 1996: « fatalisme ? Suis-je devenue fataliste ? Je me sens libre, je suis libre, est-ce une illusion ? »⁵⁸¹

En dépit de ce fatalisme – si roumain en fond⁵⁸² – auquel la diariste fait référence pour illustrer l'apparente inutilité de sa longue quête identitaire, le journal de Sanda Stolojan s'achève sur une note optimiste, évoquant l'élection à la présidence roumaine du représentant de l'opposition anticommuniste, Emil Constantinescu⁵⁸³ (novembre 1996), événement dans lequel cette exilée roumaine de longue date voit un « recommencement qui aurait dû avoir lieu il y a sept ans »⁵⁸⁴, c'est-à-dire juste après la chute du communisme en Roumanie. Devant un tel changement de proportions, longtemps attendu à la fois par les Roumains de l'intérieur et de l'extérieur du pays, la réjouissance ressentie par l'intimiste s'accompagne, pourtant, d'un « sentiment étrange de désarroi »⁵⁸⁵ et de méfiance envers l'avenir :

Se faire face à soi-même, se regarder dans cet événement, miroir marqué par le passage du temps, qui te dit : rien n'est resté sur place, souviens-toi et regarde par-dessus...⁵⁸⁶

Regardée par-dessus un tel événement, la vie de Sanda Stolojan, telle qu'elle se laisse aperçue à travers son journal intime, s'avère marquée par certaines étapes identitaires au cours desquelles la façon de l'intimiste d'apercevoir et de définir son

⁵⁷⁹ Alberto Kurapel, « Le langage de l'exil », dans Gina Stoiciu et Axel Maugey (sous la dir.), *op. cit.*, p. 77.

⁵⁸⁰ Sanda Stolojan, *La Roumanie revisitée (1990-1996)*, p. 171.

⁵⁸¹ *Ibid.*, p. 373.

⁵⁸² Pensons seulement à *Mioritza*, poème populaire considéré souvent comme le plus important du folklore roumain sur le plan artistique, dont l'un des personnages accepte fatalement d'être tué par les deux autres personnages, sans opposer aucune résistance.

⁵⁸³ Emil Constantinescu (né en 1939), membre fondateur de l'Alliance civique, organisation qui a structuré l'opposition roumaine au début des années 1990. Président de la Roumanie de 1996 à 2000, succédant au néocommuniste Ion Iliescu, qui reprendra le pouvoir après les quatre années de mandat de Constantinescu.

⁵⁸⁴ Sanda Stolojan, *La Roumanie revisitée (1990-1996)*, *op. cit.*, p. 380.

⁵⁸⁵ *Idem.*

⁵⁸⁶ *Idem.*

propre « moi » change, comme une conséquence des rapports que celle-ci entretient à la fois avec soi-même, avec l'Autre et avec les deux sociétés auxquelles elle sent appartenir, roumaine et française.

Conclusion

Nous nous sommes intéressés, au cours de ce mémoire, à la façon dont Leontin Jean Constantinescu, Vintila Horia et Sanda Stolojan – trois intellectuels roumains issus du même milieu social et appartenant à la même génération – ont vécu intimement leur condition d'exilés anticommunistes, à l'époque de la guerre froide.

Pour cela nous avons fait appel à leurs journaux intimes, que nous avons analysés à partir de deux angles différents. Tout d'abord nous avons essayé de faire ressortir les principaux éléments biographiques propres à chaque exilé, afin de rendre compte de la singularité de chaque expérience par rapport aux deux autres.

Ainsi, nous avons constaté que nos trois sujets ont tous œuvrés, d'une manière ou d'une autre, au sein de l'exil anticommuniste roumain, mais que cela s'est fait à des moments différents (au cours des années 1950, 1960, respectivement 1970-1980). Leur implication par rapport à l'exil a été soit de nature politique (le cas de Leontin Jean Constantinescu), soit de nature culturelle (le cas de Vintila Horia, qui se manifesta en tant que poète et écrivain), soit de nature à la fois politique et culturelle (le cas de Sanda Stolojan). Bien qu'ils provenaient tous du même milieu social – celui de la bourgeoisie roumaine de l'entre-deux-guerres – leur passé était différent. Leontin Jean Constantinescu n'avait jamais fait de politique en Roumanie, bien qu'il avait représenté son pays à l'étranger (au Portugal), sous le régime Antonescu, proche de l'Allemagne nazie. Contrairement à Constantinescu, Vintila Horia avait coqueté lors de sa jeunesse avec l'extrême-droite roumaine, un détail biographique qu'il essayera de cacher toute sa vie, mais qui sera découvert en 1960, lorsqu'il recevra le prestigieux prix Goncourt pour son roman *Dieu est né en exil*. La dernière de trois diaristes, Sanda Stolojan, n'avait jamais été impliquée dans la politique avant de quitter la Roumanie, ce qui ne l'empêchera pas d'accepter – vingt ans après s'être installée à Paris – de devenir la présidente de la *Ligue pour la Défense des droits de l'Homme en Roumanie*, une organisation fondée par les Roumains exilés à Paris après la Deuxième Guerre mondiale.

Une fois en exil, chacun de ces trois personnages s'affirmera dans son propre domaine d'intérêt. Après avoir connu la pauvreté et l'humiliation à Paris, pendant presque une décennie, Leontin Jean Constantinescu obtiendra un doctorat en droit à l'Université de Saarbrücken (1954) et sera nommé titulaire de la Chaire de Droit Européen, au sein de la même Université. Son ouvrage *L'applicabilité directe dans le droit de la C.E.E.* (Paris, 1970) reste jusqu'aujourd'hui une référence dans le domaine du droit européen. De son côté, Vintila Horia dût passer par l'expérience de plusieurs camps d'internement allemands et italiens, le conduisant vers un deuxième exil – argentinien, cette fois-ci – avant de pouvoir rentrer en Europe et de connaître la gloire, pourtant amère, que le roman *Dieu est né en exil* lui apportera au début des années 1960. Quant à elle, Sanda Stolojan n'eût pu sortir de Roumanie qu'après avoir été rachetée par ses parentés françaises, en 1961. Installée à Paris, elle s'y imposera rapidement comme l'un des noms représentatifs de l'exil roumain parisien, en tant que présidente de la *Ligue pour la Défense des Droits de l'Homme en Roumanie* et en sa qualité d'interprète de conférence auprès des cinq présidents français, à commencer par De Gaulle.

À ce type de lecture « biographique » de nos sources nous avons juxtaposé une autre, suggérant une certaine affinité entre les trois diaristes au niveau du parcours identitaire suivi. Cette deuxième lecture s'est opérée à partir d'une grille originale, supposant l'existence d'un moment de crise profonde dans l'évolution identitaire de tout exilé et – par rapport à ce moment – d'un *avant* et d'un *après*, deux phases différentes au niveau de la perception de soi et de son propre statut dans la nouvelle société d'accueil.

Lus à travers une telle grille, les trois journaux intimes étudiés par nous rendent compte de trois parcours identitaires assez semblables, marqués tous par l'expérience de l'exil.

Dans cette perspective, Leontin Jean Constantinescu, Vintila Horia et Sanda Stolojan sont tous issus du même milieu social – celui de la bourgeoisie roumaine de l'entre-deux-guerres – et appartiennent tous à la même génération – celle qui sera la plus affectée par l'instauration du communisme en Roumanie. À un moment donné ils

opteront tous pour l'exil, peu importe l'endroit à partir duquel ils feront ce choix (le Portugal, dans le cas de Leontin Jean Constantinescu, l'Italie, dans celui de Vintila Horia ou la Roumanie, dans le cas de Sanda Stolojan) ou de celui où ils éliront domicile ensuite.

Une fois choisi, l'exil s'avère pour tous les trois une expérience traumatisante et leurs réactions – aliénation et résignation, dans le cas de Leontin Jean Constantinescu, peur de la violence de l'Histoire, chez Vintila Horia ou détermination farouche d'oublier le passé roumain, chargé de douleur, chez Sanda Stolojan – en témoignent. Chacun d'entre eux aura d'ailleurs besoin d'une période assez longue de temps (dix ans dans le cas de Constantinescu, quinze ans dans celui de Vintila Horia ou presque trente ans dans le cas de Sanda Stolojan) pour s'habituer au nouveau statut social, « acquis » plus ou moins volontairement.

Le passage d'un statut identitaire à l'autre (exilé anticommuniste roumain versus citoyen occidental, libéré de tout préjugé et doctrine) ne se fera pas facilement pour aucun d'entre eux, de sorte que tous devront passer finalement par un moment de profonde crise intérieure, annonçant symboliquement le début d'une nouvelle étape dans leur évolution identitaire. Vu son importance dans le parcours identitaire de chacun d'entre eux, ce moment est raconté dans les moindres détails par tous les trois journaux intimes sur lesquels nous nous sommes penchés. Dépendamment de la forme qu'il prendra pour chacun de trois diaristes, il coïncide avec la Guerre de Corée (Leontin Jean Constantinescu), l'écriture d'un roman exceptionnel (Vintila Horia) ou avec le retour temporaire chez soi, après presque trente ans d'absence (Sanda Stolojan).

C'est seulement après avoir dépassé ce grave moment de crise identitaire, autrement dit après avoir devenu *autres*, que les trois diaristes renaissent intérieurement, (re)commencent à se projeter dans l'avenir et à établir des stratégies en vue d'améliorer leur nouveau statut social en terre occidentale. Cette renaissance intérieure est la conséquence d'une véritable mobilisation de soi de la part de chacun d'entre eux, dans le but de regagner à la fois leur propre estime de soi et la reconnaissance de l'Autre.

Bibliographie

I. Sources:

CONSTANTINESCU, Leontin Jean, *Jurnal, 1947-1958 (Journal, 1947-1958)*. Bucarest, Jurnalul literar, 1998, 175 p.

HORIA, Vintila, *Journal d'un paysan du Danube*. Paris, Table ronde, 1966, 269 p.

STOLOJAN, Sanda, *Nori peste balcoane. Jurnal din exilul parizian, 1975-1989 (Nuages au-dessus des balcons. Journal de l'exil parisien, 1975-1989)*. Traduit du français par Micaela Slavescu. Bucarest, Humanitas, 1996, 311 p.

Édition française : STOLOJAN, Sanda, *Au balcon de l'exil roumain, à Paris. Avec Cioran, Eugène Ionesco, Mircea Eliade, Vintila Horia...* Paris, L'Harmattan, 1999, 345 p.

STOLOJAN, Sanda, *Ceruri nomade. Jurnal din exilul parizian, 1990-1996 (Cieux nomades. Journal de l'exil parisien, 1990-1996)*. Traduit du français par Micaela Slavescu. Bucarest, Humanitas, 1999, 234 p.

Édition française : STOLOJAN, Sanda, *La Roumanie revisitée (1990-1996)*. Paris, L'Harmattan, 2001, 386 p.

II. Bibliographie générale (Ouvrages et articles) :

*** *Sub semnul departarii. Corespondenta Constantin Noica – Sanda Stolojan (Sous le signe de la distance. Correspondance Constantin Noica – Sanda Stolojan)*. Bucarest, Humanitas, 2006, 184 p.

AMBROSSI, Christian & Arlette et Bernadette Galloux, *La France de 1870 à nos jours*. Paris, Armand Colin, 1997, 504 p.

BALTA, Venetia, *Problèmes d'identité dans la prose grecque contemporaine de la migration*. Paris / Montréal, L'Harmattan, 1998, 234 p.

BOSSY, Raoul, *Jurnal, 2 noiembrie 1940- 9 iulie 1969 (Journal, 2 novembre 1940-9 juillet 1969)*. Bucarest, Enciclopedica, 2001, 576 p.

BRAUD, Michel, *La forme des jours. Pour une poétique du journal intime*. Paris, Seuil, 2006, 320 p.

BUSUIOCEANU, Alexandru, *Un roman epistolar al exilului romanesc. Corespondenta, 1942-1961 (Un roman épistolaire de l'exil roumain. Correspondance, 1942-1961)*. 2 Vols. Bucarest, Jurnalul literar, 2003-2004, 302+332 p.

CALAFETEANU, Ion (éd.), *Din istoria exilului romanesc, 1946-1950 (De l'histoire de l'exil roumain, 1946-1950)*. Bucarest, Enciclopedica, 386 p.

CHAUCHAT, Hélène et Annick Durand-Delvigne (sous la dir.), *De l'identité du sujet au lien social. L'étude des processus identitaires*. Paris, Presses Universitaires de France, 1999, 298 p.

CHEVALIER, Anne, « La crise du *moi* et l'écriture autobiographique », dans *Elseneur* no. 9 (*Le sujet de l'écriture ?*). Caen, Presses Universitaires de Caen, 1994, pp. 15-26.

CIORANESCU, George, *Pagini de jurnal. Portrete. Amintiri (Pages de journal. Portraits. Souvenirs)*. Bucarest, L'institut culturel roumain, 2003, 182 p.

CORBEA, Ileana et Nicolae Florescu, *Resemnarea cavalerilor. Reevaluări critice și memorialistice ale literaturii exilului (La résignation des chevaliers. Réévaluations critiques et mémorielles de la littérature de l'exil)*. Bucarest, Jurnalul literar, 2002, 222 p.

CRISTEA, Mihaela, *Experiența inițiativă a exilului (L'expérience initiativă de l'exil)*. Bucarest, Roza Vanturilor, 1994, 527 p.

DELAPERRIÈRE, Maria (sous la dir.), *Littératures et émigration dans les pays de l'Europe Centrale et Orientale*. Paris, Institut d'études slaves, 1996, 212 p.

DEL LITTO, V. (sous la dir.), *Le journal intime et ses formes littéraires. Actes du colloque de septembre 1975*. Genève, Droz, 1978, 330 p.

DIDIER, Béatrice, *Le journal intime*. Paris, Presses Universitaires de France, 1976, 205 p.

DJUVARA, Neagu, *Amintiri din pribegie, 1948-1990 (Souvenirs de l'errance, 1948-1990)*. Bucarest, Albatros, 2002, 466 p.

Édition française : DJUVARA, Neagu, *Bucarest-Paris-Niamey et retour ou souvenirs de 42 ans d'exil (1948-1990)*. Paris, L'Harmattan, 2004, 370 p.

DUFIEF, Jean-Pierre, *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914. Autobiographies, mémoires, journaux intimes et correspondances*. Paris, Bréal, 2001, 207 p.

DUFIEF, Jean-Pierre (sous la dir.), *Les écritures de l'intime. La correspondance et le journal. Actes du colloque de Brest, 23-24-25 octobre 1997*. Paris, Honoré Champion éditeur, 2000, 299 p.

DEMETRESCU, Camilian, *Exil (Exil)*. Bucarest, Albatros, 1997, 442 p.

DUMITRESCU, Vasile C., *O istorie a exilului romanesc, 1944-1989 (Une histoire de l'exil roumain, 1944-1989)*. Bucarest, Victor Frunza, 1997, 325 p.

DUROUX, Rose et Alain Montandon, *L'émigration : le retour*. Clermont-Ferrand, Université Blaise Pascal, 1999, 606 p.

ELIADE, Mircea, *Mémoire (1907-1960)*. Traduit du roumain par Constantin N. Grigoresco. Paris, Gallimard, 1980, 464 p.

ELIADE, Mircea, *Traité d'histoire des religions*. Paris, Payot, 1949, 390 p.

ELIADE, Pompiliu, *Influenta franceza asupra spiritului public in Romania (De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie)*. Bucarest, Humanitas, 2000, 413 p.

FILITTI, Georgeta, *Vocile exilului (Les voix de l'exil)*. Bucarest, Enciclopedica, 1998, 389 p.

FLORESCU, Nicolae (éd.), *Generalul Nicolae Radescu in corespondenta secreta a exilului romanesc (Le général Nicolae Radescu dans la correspondance secrète de l'exil roumain)*. 3 Vols. Bucarest, Jurnalul literar, 2000-2002, 241+238+238 p.

FLORESCU, Nicolae, *Intoarcerea proscrisilor. Reevaluari critice si memorialistice ale literaturii exilului (Le retour des proscrits. Réévaluations critiques et mémorielles de la littérature de l'exil)*. Bucarest, Jurnalul literar, 1998, 214 p.

FLORESCU, Nicolae, *Noi, cei din padure. Reevaluari critice si memorialistice ale literaturii exilului (Nous, les gens de la forêt. Réévaluations critiques et mémorielles de la littérature de l'exil)*. Bucarest, Jurnalul literar, 2000, 246 p.

GEORGESCU, Vlad, *Istoria romanilor, de la origini pana in zilele noastre (Histoire des Roumains, dès origines jusqu'à nos jours)*. Bucarest, Humanitas, 1995, 382 p.

GIOVANNONI, Augustin (sous la dir.), *Écritures de l'exil*. Paris, L'Harmattan, 2006, 290 p.

GIRARD, Alain, *Le journal intime*. Paris, Presses Universitaires de France, 1986, 638 p.

GOMA, Paul, *Le tremblement des hommes*. Paris, Éditions du Seuil, 1979, 329 p.

GRASSI, Marie-Claire, *Lire l'épistolaire*. Paris, Dunod, 1998, 194 p.

GURIAN, Sorana, « Les emmurés vivants. Adriana Georgesco : "Au commencement était la fin" », dans *Terre Roumaine*, supplément de la revue *Preuves*. Paris, 1952, pp. 16-17.

GURIAN, Sorana, *Ochiurile retelei. Jurnalul meu din Romania (Les mailles du filet. Mon journal de Roumanie)*. 2 Vols. Bucarest, Jurnalul literar, 2002-2003, 254+191 p.

Édition française: GURIAN, Sorana, *Les mailles du filet. Le journal de Roumanie*. Paris, Calmann-Lévy, 1950, 376 p.

HALBWACHS, Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris, Albin Michel, 1994, 367 p.

HORIA, Vintila, *A murit un sfant (Un saint est mort)*. Buenos Aires, Cartea pribegiei, 1950.

HORIA, Vintila, *Dieu est né en exil*. Paris, Arthème Fayard, 1960, 311 p.

HORIA, Vintila, *Suflete cu umbra pe pamant. Portrete si reflectii memorialistice (Des âmes projetant leurs ombres sur la Terre. Portraits et réflexions mémorielles)*. Bucarest, Jurnalul literar, 2004, 213 p.

IERUNCA, Virgil, *Trecut-au anii...Fragmente de jurnal. Intampinari si accente. Scrisori nepierdute (Passèrent les années...Fragments de journal. Répliques et accents. Lettres conservées)*. Bucarest, Humanitas, 2000, 452 p.

IONESCU, Gelu, *Copacul din campie. Scrieri memorialistice (L'arbre de la plaine. Textes mémoriels)*. Bucarest, Polirom, 2003, 372 p.

KARÁTSON, André et Jean Bessière, *Déracinement et littérature*. Lille, Université de Lille 3, 1982, 138 p.

KREBS, Gilbert et Gérard Schneilin, *Exil et résistance au national-socialisme, 1933-1945*. Asnières, Publications de l'Institut allemand, 1998, 344 p.

LEJEUNE, Philippe et Catherine Bogaert, *Le journal intime. Histoire et anthologie*. Paris, Les éditions Textuel, 2006, 506 p.

LIPIANSKI, Marc-Edmond, « Identité, communication et rencontres interculturelles », dans *Cahier de sociologie économique et culturelle*. Paris, no. 5 (1986), pp. 5-12.

LOVINESCU, Monica, *Jurnal, 1981-2000 (Journal, 1981-2000)*. 6 Vols. Bucarest, Humanitas, 2003-2006, 367+368+430+376+448+492 p.

LOVINESCU, Monica, *La apa Vavilonului 1947-1980 (Aux bords des eaux de Babylone, 1947-1980)*. 2 Vols. Bucarest, Humanitas, 1999-2001, 275+276 p.

MANOLESCU, Florin, *Enciclopedia exilului literar romanesc, 1945-1989 (L'encyclopédie de l'exil littéraire roumain, 1945-1989)*. Bucarest, Compania, 2003, 799 p.

MARINESCU, Aurel Sergiu, *O contributie la istoria exilului romanesc, V (Une contribution à l'histoire de l'exil roumain, V)*. Bucarest, Vremea, 855 p.

MOUNIER, Jacques (ed.), *Exil et littérature*. Grenoble, Ellug, 1986, 302 p.

MUCCHIELLI, Alex, *L'identité*. Paris, Presses Universitaires de France, 1986, 127 p.

NAMER, Gérard, *Mémoire et société*. Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, 242 p.

NANDRIS, Grigore, *8 ani din viata Romaniei, 1940-1948. Pagini de jurnal (8 années de vie de la Roumanie. Pages de journal)*. Bucarest, Saeculum I.O., 1999, 365 p.

OPRISAN, Ion (éd.), *O radiografie a exilului romanesc. Corespondenta emisa si primita de Grigore Nandris, 1946-1967 (Une radiographie de l'exil roumain. Correspondance émise et reçue par Grigore Nandris, 1946-1967)*. Bucarest, Vestala, 2000, 463 p.

OUELLET, Pierre (sous la dir.), *Le Soi et l'Autre. L'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, 446 p.

PACHET, Pierre, *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*. Paris, Hachette littératures, 2001, 187 p.

PARÉ, André, *Le journal, instrument d'intégrité personnelle et professionnelle*. Québec, Les presses de l'Université Laval, 2003, 84 p.

PELIN, Mihai, *Opisul emigratiei politice (Le répertoire de l'émigration politique)*. Bucarest, Compania, 2002, 356 p.

POPESCU, Traian, *Memoria exilului romanesc. Scrisori din arhiva Chiriachita si Traian Popescu (La mémoire de l'exil roumain. Lettres de l'archive Chiriachita et Traian Popescu)*. Cluj, Napoca Star, 2002, 231 p.

POPIAN, Liviu Dragu, *Zbor peste cortina de fier. Istoria fugii mele din Romania (Vol au-delà du Rideau de Fer. L'histoire de ma fuite de Roumanie)*. Bucarest, Compania, 254 p.

Édition italienne : POPIAN-LINUS, Catalin D., *I 24 giorni della fuga*. Udine, Edizioni Segno, 1988, 296 p.

PORTOCALA, Radu, *Autopsie du coup d'État roumain*. Paris, Calmann-Lévy, 1990, 194 p.

RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*. Paris, Éditions du Seuil, 1990, 424 p.

ROSSET, Clément, *Loin de moi. Étude sur l'identité*. Paris, Les éditions de minuit, 1999, 93 p.

ROTARU, Marilena, *Intoarcerea lui Vintila Horia (Le retour de Vintila Horia)*. Bucarest, Ideea, 2002, 384 p.

SAID, Edward, *Des intellectuels et du pouvoir*. Paris, Éditions du Seuil, 1996, 137 p.

SAYAD, Abdelmalek, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*. Bruxelles, Éditions universitaires / De Boeck, 1991, 331 p.

SERFATY-GARZON, Perla, *Enfin chez-soi ? Récits féminins de vie et de migration*. Montréal, Bayard, 2006, 185 p.

STEINHARDT, Nicolae, *Jurnalul fericirii (Journal de la félicité)*. Cluj-Napoca, Dacia, 1991, 424 p.

Édition française : STEINHARDT, Nicolae, *Journal de la félicité*. Paris, Arcantère / Unesco, 1996, 567 p.

STOICIU, Gina et Alex Maugey, *Exil et fiction*. Montréal, Humanitas nouvelles optiques, 1992, 135 p.

STOLOJAN, Sanda, *Avec De Gaulle en Roumanie*. Paris, Éditions de l'Herne, 1991, 148 p.

STOLOJAN, Sanda, *Duiliu Zamfirescu*. Boston, Twayne Publishers, 1980, 156 p.

TAP, Pierre (sous la dir.), *Identité individuelle et personnalisation. Production et affirmation de l'identité*. Toulouse, Privat, 1980, 412 p.

UNGUREANU, Cornel, « Vintila Horia et les fondements d'une nouvelle foi », dans *Revue roumaine*. Bucarest, no. 2-3-4 / 1996, pp. 195-214.

WIEVIORKA, Annette, *L'ère du témoin*. Paris, Hachette, 2002, 168 p.

ZAKKA, Najib (éd.), *Littératures et cultures d'exil. Terre perdue, langue sauvée*. Lille, Presses Universitaires de Lille, 1993, 310 p.

ZAVALLONI, Marissa, *Identité sociale et conscience. Introduction à l'égo-écologie*. Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, 1984, 280 p.

III. Méthodologie :

DESLAURIERS, Jean-Pierre (sous la dir.), *Les méthodes de la recherche qualitative*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 1987, 164 p.

GRAWITZ, Madeleine, *Méthodes des sciences sociales*. Paris, Dalloz, 1019 p.

IV. Pages web consultées :

ANGHELESCU, Mircea. « Despre exilul literar. Cartile incep sa apara » (« Sur l'exil littéraire. Les livres commencent à paraître »). 22, *revue éditée par le Groupe pour le Dialogue social* [En ligne] no. 722 (6-12 janvier 2004). <http://www.revista22.ro/html/index.php?art=757&nr=2004-01-20> (Page consultée le 20 juillet 2007).

GOLOPENTIA, Sanda. « Apartin cu siguranta unei generatii de outsidersi » (« J'appartient certainement à une génération des outsiders »). *Viata romaneasca (La vie roumaine)*. no. 7-8 (juillet-août 2001). Article repris par le site du projet *memoria.ro* [En ligne] http://www.memoria.ro/?location=view_article&id=1043 (Page consultée le 27 février 2007).

L'INSTITUT NATIONAL POUR LA MÉMOIRE DE L'EXIL ROUMAIN. *Présentation de l'INMER*, [En ligne]. http://www.inmer.ro/inm05.php?menu_1=1 (Page consultée le 1^{er} juillet 2007).

LEMIRE, Laurent. « Cioran, Eliade, Ionesco : la tentation fasciste ». *Le nouvel observateur*. no. 26 (4 avril 2002). Article repris par le site du *France-Mail-Forum, journal électronique francophone, cosmopolite et ouvert à tous* [En ligne]. <http://www.france-mail-forum.de/fmf26/bib/26lemire1.htm> (Page consultée le 31 juillet 2007).

PORTOCALA, Radu. « Gand pentru Sanda Stolojan » (« Une pensée pour Sanda Stolojan »). 22, *revue éditée par le Groupe pour le Dialogue social* [En ligne] no. 805 (9-15 août 2005). <http://www.revista22.ro/html/index.php?nr=2005-08-10&art=1955> (Page consultée le 5 février 2007).

STOLOJAN, Sanda. « Exilul intelectual la Paris » (« L'exil intellectuel à Paris »). *Memoria. Revista gandirii arestate (La Mémoire. Revue de la pensée emprisonnée)* [En ligne]. no. 25 / 1998. http://revista.memoria.ro/?location=view_article&id=308 (Page consultée le 18 février 2007).

STOLOJAN, Sanda. « Traditia culturii se mosteneste » (« La tradition de la culture s'hérite »). *Contrafort* [En ligne] no. 90-91 (4-5, avril-mai 2002). <http://www.contrafort.md/2002/90-91/339.html> (Page consultée le 7 février 2007).

ZAVALLONI, Marissa. « Transactions périlleuses entre identité et culture : le cas de Nietzsche ». *Papers on Social Representations / Textes sur les représentations sociales. Peer reviewed online journal* [En ligne] vol. 6 (2), 1997, pp. 173-188. http://www.psr.jku.at/PSR1997/6_1997Zaval.pdf (Page consultée le 2 mai 2007).